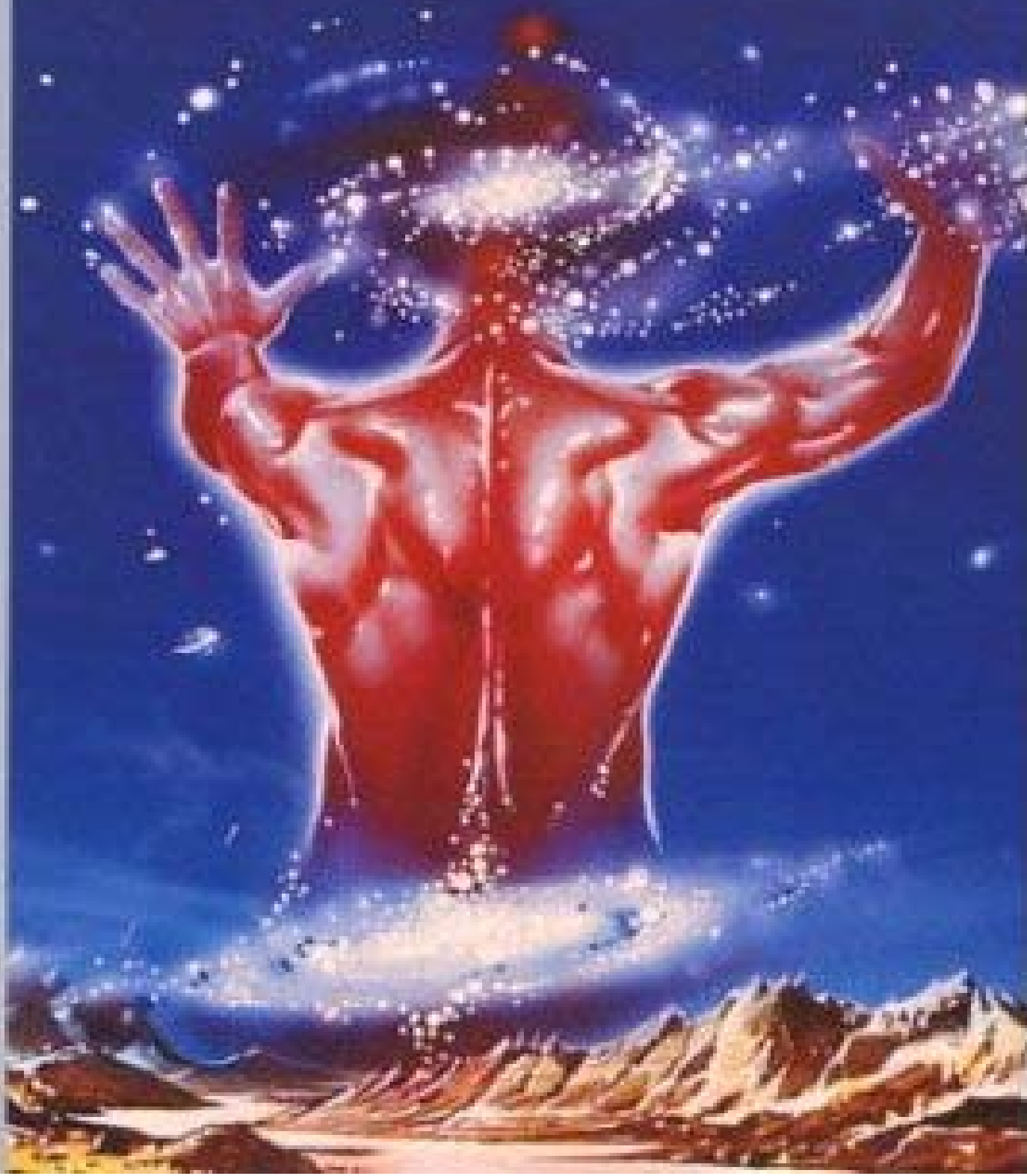
J'AI LU

S-F

A.E. VAN VOGT

LES ARMURERIES D'ISHER



Alfred E Van Vogt

MARCHANDS D'ARMES

TOME 1

LES ARMURERIES D'ISHER

(The weapon shops of Isher, 1951)

Traduction de Michel Deutsh

UN CAS D'HYPNOSE COLLECTIVE

11 juin 1963. – La police et la presse de Middle City s'attendent à l'arrivée imminente d'un illusionniste auquel elles s'apprêtent à réserver un accueil enthousiaste s'il consent à leur révéler comment il est parvenu à faire surgir aux yeux de toute la population l'image convaincante d'un véritable magasins d'armes.

L'édifice s'est matérialisé dans le périmètre formé par le restaurant Chez Tante Sally *et la boutique de M. Patterson, tailleur. Ni les employés du restaurant ni ceux du tailleur ne se sont aperçus de quoi que ce soit. Une immense enseigne scintillait au-dessus de la construction miraculeusement sortie du néant, indice d'ailleurs qu'il ne s'agissait de rien de plus que d'une sensationnelle fantasmagorie : en effet, quel que fût l'angle de vision, on lisait ces mots :*

ARMES DE QUALITE
ETRE ARME
C'EST ETRE LIBRE

Fusils et revolvers aux silhouettes insolites étaient disposés dans la vitrine où s'étalait ce slogan en lettres lumineuses :

LES MEILLEURS ENGINS ENERGETIQUES
DE L'UNIVERS CONNU

L'inspecteur Clayton, du bureau des Enquêtes, voulut entrer, mais la porte était apparemment fermée à clé. Peu après, Chris

McAllister, du Bulletin, *secoua à son tour l'huis qui, cette fois, céda. Le policier voulut suivre le journaliste, mais sa tentative se révéla tout aussi vaine. Divers témoins affirment avoir revu McAllister. Dès sa réapparition, la mystérieuse boutique s'évanouit aussi soudainement qu'elle s'était manifestée.*

La police s'interroge. Comment le magicien a-t-il pu maintenir aussi longtemps un fantasme aussi précis, capable de tromper un tel concours de peuple ? Elle se déclare prête à recommander sans réserve son numéro[1].

1 *Le compte rendu ci-dessus omet un détail : la police, désireuse de tirer l'affaire au clair, voulut prendre contact avec McAllister : elle n'est pas parvenue à mettre la main sur lui. Des semaines ont passé : le reporter est toujours introuvable. Qu'est-il arrivé à McAllister après qu'il fut entré dans l'armurerie ?*

PROLOGUE

Cette porte avait quelque chose d'étrange. Il lui avait suffit de la frôler pour qu'elle s'ouvrît. Elle semblait impondérable. C'était cela qui l'étonnait le plus.

La stupéfaction le paralysa. Quelques instants plus tôt, quand Clayton l'avait secouée, cette porte était verrouillée. Il y avait là comme un obscur avertissement...

— J'en fais mon affaire, maintenant, McAllister ! s'écria le policier.

L'intérieur de la boutique était obscur et McAllister n'arrivait pas à percer les ténèbres qui régnaient de l'autre côté du seuil. Son instinct professionnel fut plus fort que lui : il fit un pas vers la nuit oppressante. Du coin de l'œil, il distinguait la main de l'inspecteur s'avançant vers la poignée qu'il avait lui-même lâchée quelques instants plus tôt. Pas un journaliste ne pénétrerait dans le magasin, il en était sûr, s'il était au pouvoir de Clayton de s'y opposer. Sans perdre de vue le policier, il allait s'enfoncer plus avant dans l'obscurité de l'Armurerie quand une chose inimaginable se produisit : le bec de cane esquiva la main de l'inspecteur.

Il se déforma bizarrement, se brouilla comme s'il était fait, non de matière, mais d'énergie. Et la porte heurta le talon de McAllister en un contact quasi immatériel. Avant qu'il eût pu réfléchir ou réagir, l'homme du *Bulletin*, entraîné par son propre élan, était entré. Il aspira la nuit et eut soudain l'impression que ses nerfs se déchiraient. La porte se referma. Le malaise se dissipa. Devant lui s'étendait le décor brillamment illuminé du magasin. Derrière... l'incroyable !

Le cerveau vide, il demeura immobile, le corps figé dans une attitude gauche. S'il n'avait qu'une idée des plus vagues de ce qui l'entourait, il avait en revanche une conscience aiguë du bref instant où s'était produit la rupture : en une fraction de seconde, à l'instant où il avait franchi le seuil, il avait été comme retranché, coupé du monde extérieur.

Plus de ténèbres impénétrables, plus d'inspecteur Clayton. Plus de foule ébahie et houleuse. Plus de façades délavées bordant la rue. En fait, il n'y avait même plus de rue, mais un parc aux calmes frondaisons cerné par la masse d'une ville immense inondée de soleil.

— Vous voulez une arme ?

C'était une femme qui avait posé la question d'une voix chaude et mélodieuse.

McAllister se retourna automatiquement et la ville se défit comme si toute l'affaire n'était qu'un rêve.

Une jeune fille s'avançait vers lui. Elle avait un corps svelte à la plastique séduisante, et un ravissant sourire illuminait ses traits. Ses yeux étaient noisette. Ses cheveux avaient des reflets châtains. Elle portait un pantalon corsaire, tout simple, était chaussée de sandales, et sa tenue était apparemment si normale que McAllister ne s'attarda pas à la détailler. Il fallait qu'il reprenne son sang-froid. Qu'il dise n'importe quoi.

— Pourquoi le policier qui était sur mes talons n'a-t-il pu entrer ? parvint-il à dire. Où est-il ?

Il y eut comme une nuance d'excuse dans le sourire de la jeune fille :

— Des tas de gens trouvent ridicule que nous persistions à perpétuer cette vieille querelle. Et nous reconnaissons, ajouta-t-elle avec gravité, l'habileté avec laquelle la propagande insiste sur le simplisme de notre attitude. Cela ne fait rien : nous ne laisserons jamais un seul de ses hommes pénétrer chez nous. Nous restons intransigeants sur nos principes.

Elle se tut comme si elle était sûre que son interlocuteur l'eût comprise. Mais une lueur d'étonnement s'alluma lentement au fond de ses prunelles. Le visage de McAllister devait certainement

refléter la totale incompréhension qui habitait son esprit.

Ses hommes ! À la façon dont elle avait prononcé ces mots, il était évident qu'elle se référait à un personnage bien déterminé. Et à en juger par son discours, c'était aux gens auxquels l'entrée de l'Armurerie était interdite. La porte refusait de les laisser entrer.

Il eut l'impression qu'un abîme, un abîme sans fond, s'ouvrait quelque part dans sa tête. Il y avait dans tout cela quelque chose contre quoi se rebellait la raison.

La fille reprit avec sécheresse :

— Vous prétendez ne pas savoir que depuis des générations la guilde des Armuriers constitue la seule défense dont les simples citoyens disposent contre l'esclavage ? Le droit de s'armer...

Elle s'interrompit et ses yeux scrutateurs plongèrent dans ceux de McAllister :

— Je commence à croire que vous êtes un client à part. Ces drôles de vêtements... vous n'êtes pas un paysan du Nord, n'est-ce pas ?

Il fit non de la tête. La situation était de plus en plus inconfortable, mais il n'y avait rien à faire. L'oppression qui l'étreignait était plus intense et plus intolérable à mesure que passaient les secondes. On aurait dit qu'un ressort vital se tendait en lui – qui avait atteint le point de rupture.

— Mais j'y pense... comment se fait-il que ce policier n'ait pas déclenché le système d'alarme quand il a voulu entrer ?

Elle fit un geste, et un objet métallique étincela brusquement à son poing, brillant comme un acier poli où se reflète le soleil.

— Restez où vous êtes, je vais prévenir mon père, lança-t-elle d'un ton où l'on aurait, cette fois, bien vainement cherché une trace d'excuse. Nous avons trop de responsabilités dans notre profession pour prendre des risques. Et il y a vraiment quelque chose d'anormal.

Curieux... c'est à ce moment que l'esprit de McAllister se remit à fonctionner correctement et ses pensées rejoignaient celles de la fille. Comment cette boutique était-elle apparue au milieu de la rue familière ? Comment était-il entré, lui, dans ce monde fantastique ? Oh, oui ! Il y avait quelque chose d'anormal !

Il tourna son attention vers l'arme braquée sur lui. Elle ressemblait à un revolver. Mais un revolver miniature dont la culasse, légèrement bombée, se hérissait d'une série de petits cubes alignés en demi-cercle. Cet engin hargneux avait l'air aussi réel que celle qui l'étreignait.

— Dieu du ciel ! Qu'est-ce que c'est que ce pistolet-là ? Baissez-le un peu, voulez-vous ! Essayons plutôt de faire le point.

Sans l'écouter, elle contemplait attentivement le mur auquel McAllister tournait le dos. Il suivit son regard. Sept points lumineux palpitaient sur la paroi. Étranges lampes en vérité ! Les sphères minuscules papillotaient curieusement et c'est avec une sorte de fascination qu'il suivait le jeu compliqué des lumières et des ombres dansantes, ballet fluctuant, incroyablement délicat, de pulsations infinitésimales.

Puis l'impalpable brasillement cessa. Le journaliste se retourna vers la jeune fille. L'arme dont elle le menaçait avait disparu. Il dut avoir l'air surpris car elle déclara avec froideur :

— Les automatons vous surveillent. Si nous nous sommes trompés sur votre compte, nous vous ferons nos plus sincères excuses. En attendant, si vous voulez toujours acheter un de nos articles, je suis prête à vous faire une démonstration.

Le renseignement ne procura aucun soulagement à McAllister. Quoi que pussent être les automatons, il était peu vraisemblable qu'ils contribuent à améliorer sa position. Le fait que la vendeuse ait jugé inutile de continuer à le mettre en joue en disait long sur la confiance qu'elle éprouvait dans l'efficacité de ces mystérieuses défenses. Il avait tout intérêt à ne pas s'éterniser dans la place.

Mais le journaliste s'aperçut que ce qu'il désirait par-dessus tout, c'était examiner de près ces armes dont l'aspect prêtait aux suppositions les plus fantastiques. Quand on entre dans une armurerie, c'est parce que l'on s'intéresse aux armes. La vendeuse ne s'en étonnait pas.

— C'est cela ! Montrez-m'en donc un.

Une pensée nouvelle lui traversa l'esprit :

— Je ne doute pas que votre père soit actuellement en train de m'étudier.

Elle le dévisagea avec étonnement.

— Vous ne vous rendez donc pas compte que votre arrivée a été un bouleversement ? Les feux des automatons auraient dû s'éteindre à l'instant où père a manœuvré les commandes. Ce qu'il a fait dès que je l'ai eu alerté. Or, ils ne se sont pas éteints. C'est effarant. (Ses sourcils se froncèrent.) Pourtant, si vous en étiez, comment auriez-vous franchi la porte ? Serait-il possible que ses savants aient découvert des humains que l'énergie sensorielle n'affecte pas ? Que vous soyez un invulnérable chargé de tâter le terrain, de vérifier si le barrage peut être franchi ? Non ! C'est tout aussi illogique ! S'ils avaient, ne serait-ce que l'ombre d'un espoir de réussir, ils n'auraient pas risqué de gâcher l'effet de surprise. Vous ne seriez que le coin qu'on enfonce dans l'arbre, le signe avant coureur d'un assaut de grande envergure. Elle est impitoyable, et son unique ambition est d'asservir les malheureux crétins de votre sorte qui ne songent qu'à l'adorer, elle et les splendeurs de sa cour.

Elle eut un très léger sourire.

— Voilà que je recommence à faire un discours politique ! En tout cas, vous comprendrez que nous ayons de sérieux motifs pour nous méfier de vous.

Il y avait une chaise dans un coin. McAllister se dirigea vers elle. Il était plus calme.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Je ne sais même pas comment il se fait que je sois ici. Tout cela exige d'être expliqué, nous sommes tous les deux d'accord sur ce point. Mais nous n'attachons pas le même sens, vous et moi, au mot *explication*.

Sa voix s'érailla, et il interrompit le mouvement qu'il faisait pour s'asseoir. Son corps se redressa avec lenteur. On aurait dit un vieil homme, un très vieil homme.

— Qu'est-ce que c'est ? balbutia-t-il. Un calendrier ?

Elle suivit la direction de son regard.

— Bien sûr. Nous sommes le 3 juin. Je ne vois pas en quoi cela vous paraît anormal.

— Ce n'est pas cela. Je veux dire... (Il se ressaisit avec effort.) Les... les chiffres du dessus. Que... en quelle année sommes-nous ?

Elle écarquilla les yeux. Ouvrit la bouche. La referma.

Ne faites pas cette tête-là ! s'exclama-t-elle finalement. C'est bien la date : nous sommes en la 4784e année de l'Impériale Maison d'Isher. Je ne vois pas ce que cela a d'extraordinaire !

McAllister se demanda ce qu'il convenait d'éprouver. Les événements commençaient à s'organiser : cette façade soudainement apparue en surimpression sur une rue de 1973, le comportement insolite de la porte, le curieux slogan : *Être armé, c'est être libre*, les armes de l'étalage – les meilleurs engins énergétiques de tout l'univers connu...

Un homme apparut dans l'encadrement de la porte de l'arrière-boutique – haute stature, cheveux de neige – et engagea une conversation animée avec la jeune fille, tandis que McAllister méditait de la sorte. Le dialogue se poursuivait à voix basse, et le journaliste ne percevait qu'un bourdonnement confus, étrange, inquiétant.

— Comment vous appelez-vous ? s'enquit soudain la vendeuse.

Il lui dit son nom.

Elle hésita. Puis :

— Monsieur McAllister, mon père veut savoir de quelle année vous venez.

L'homme aux cheveux blancs s'avança vers lui.

— Je crains qu'il ne faille renvoyer les explications à plus tard, annonça-t-il gravement. Le temps presse. Ce que nous craignions depuis des siècles s'est réalisé : la venue d'un tyran qui, pour assouvir la soif de pouvoir qui le ronge, devra nécessairement chercher à détruire. Votre présence est la preuve qu'il dispose contre nous d'une arme nouvelle – si nouvelle que nous ne nous sommes même pas aperçus qu'elle nous menaçait. En vérité, il n'y a pas une seconde à perdre. Lystra, rassemble toutes les informations possibles et avertis-le du danger qu'il court personnellement.

L'homme tourna les talons et la porte se rabattit sans bruit derrière lui.

— Un danger ? Quel danger ?

Il nota que les yeux de la fille se dérobaient.

— C'est difficile à expliquer, commença-t-elle, mal à l'aise.

Approchez-vous de la fenêtre. Je vais essayer de vous faire comprendre. J'imagine que vous devez vous sentir tout à fait déconcerté ?

McAllister poussa un profond soupir.

— J'ai l'impression que nous sommes sur la bonne voie, maintenant.

Son inquiétude s'était dissipée. L'homme aux cheveux d'argent avait l'air de savoir de quoi il retournait. Donc, repartir ne devrait pas présenter de difficulté. Quant aux ennuis des Armuriers, cela ne le regardait pas. La jeune fille eut un mouvement de recul comme il s'approchait. A croire qu'elle avait peur de lui. Elle répondit par un rire dépourvu de gaieté à son interrogation muette.

— Ne me prenez pas pour une folle. Et excusez-moi. Mais je vous en supplie, veillez à ne jamais entrer en contact avec un corps humain.

McAllister frissonna. Mais la frayeur qu'il lisait sur le visage de son interlocutrice l'irrita.

— Je veux tirer les choses au clair. Nous pouvons bavarder sans danger si je ne vous touche pas, si je ne m'approche pas de vous ? C'est bien cela ?

Elle acquiesça.

— Le plancher, les murs, les meubles, toute la boutique en un mot, sont faits en matériau non conducteur.

McAllister avait l'impression de marcher sur une corde raide au-dessus d'un gouffre béant. Il se contraignit au calme.

— Commençons par le commencement. Comment vous êtes-vous aperçus, votre père et vous, que... j'appartiens à une autre époque que la vôtre ?

Il avait eu du mal à prononcer cette phrase incongrue.

— En vous photographiant, il a pu photographier le contenu de vos poches. Nos dynamiseurs sensoriels se sont imprégnés de l'énergie dont vous êtes chargé. C'est pour cela que les automatons n'ont pas fonctionné et...

— L'énergie dont je suis chargé ? Quelle énergie ?

— Vous ne comprenez pas ? Vous avez fait un saut de 7 000 ans. De toutes les énergies de l'univers, l'énergie temporelle est la plus

puissante. Des milliards de trillions de chronons vous imprègnent. Si vous mettez le pied hors du magasin, vous ferez sauter la Cité impériale et cent kilomètres de territoire à la ronde. Vous risquerez peut-être même de détruire la terre, ajouta-t-elle d'une voix blanche qu'elle ne contrôlait plus.

Il n'avait pas remarqué le miroir. Cela aussi était curieux. Car c'était un miroir de bonne taille : au moins deux mètres cinquante de haut et il était placé juste en face de lui. Pourtant, il aurait juré qu'une minute plus tôt il n'y avait devant ses yeux que la surface compacte d'une paroi.

— Regardez-vous, murmura-t-elle d'une voix apaisante. Rien de tel pour retrouver son équilibre. Votre corps réagit parfaitement au choc mental.

Il considéra son reflet. Son visage étroit était blême, mais rien dans son apparence n'évoquait le tourbillon qui bouleversait son cerveau. Pas un tremblement. Pas un frisson. Du coup il se sentit mieux.

— Merci, dit-il d'une voix posée. J'en avais besoin.

Elle lui accorda un sourire d'encouragement tandis que son doigt s'approchait d'une rangée de boutons.

C'était vraiment un personnage contradictoire. Quelques minutes plus tôt, elle avait été incapable de lui fournir des explications, de lui dire de quelle nature était le mystérieux danger qui le menaçait. Mais le coup du miroir prouvait manifestement une connaissance subtile de la psychologie.

— Si je comprends bien, votre problème consiste d'une part à vous soustraire à cette femme d'Isher, d'autre part à me réexpédier en 1973 – avant que je ne fasse exploser la terre de l'an je ne sais combien ?

— Exactement. Père affirme qu'il est possible de vous renvoyer dans le passé. Quant au reste... Tenez, regardez !

Elle ne lui laissa pas le temps de savourer la satisfaction de savoir qu'il pourrait rallier son temps d'origine. Elle avait enfoncé un bouton, et le miroir était rentré dans le mur. Une commande cliqueta. Et le mur s'évanouit. Sous les yeux de McAllister s'étendait

maintenant un parc semblable à celui qu'il avait entr'aperçu au moment où il était entré dans la boutique et qui devait apparemment en être le prolongement. Il y avait des arbres. Des fleurs. Et de l'herbe. Un gazon vert baigné de soleil.

La perspective était obstruée par un vaste édifice, aussi haut que large, se découpant massivement sur le ciel. Il se trouvait à près d'un demi-kilomètre et, si incroyable que ce fût, il devait bien mesurer quatre cents mètres de haut et autant de long. Aucune trace d'être humain, pas plus aux environs du monstrueux bâtiment que dans le parc. Le paysage était figé dans une immobilité absolue. Les arbres eux-mêmes n'agitaient pas leurs branches.

— Regardez, répéta la jeune fille avec plus de douceur.

Cette fois, il n'y eut pas de déclic. Elle régla simplement un curseur et le décor perdit sa transparence. Le soleil était toujours aussi lumineux, cependant. Rien, pas même une vitre, ne s'était interposé entre les yeux du journaliste et le jardin scintillant comme un bijou. Mais celui-ci n'était plus désert : il grouillait à présent d'hommes et de machines. Le premier moment de stupeur passé, la signification du tableau pénétra McAllister.

— Mais... ce sont des soldats ! murmura-t-il, atterré. Et ces machines, ce sont...

— Des canons radiants. Ils n'avaient jamais réussi jusqu'ici à amener leur artillerie assez près de nos magasins pour les détruire. Notez bien que leurs canons sont tout à fait efficaces, même à très longue portée. Nos propres fusils sont mortels dans un rayon de plusieurs kilomètres. Seulement, nos boutiques sont fortifiées. Si puissamment que, s'ils veulent nous anéantir, il leur faut utiliser leurs plus gros canons et tirer à bout portant. Ils se cassaient les dents contre cet obstacle. Le parc qui nous entoure nous appartient. Et notre système d'alerte était parfait – jusqu'à aujourd'hui. Parce que, maintenant, ils utilisent une forme d'énergie inédite qui échappe à nos détecteurs. Le plus grave c'est qu'elle constitue un bouclier que nous ne pouvons pas entamer. Certes, le principe d'invisibilité est connu depuis longtemps. Mais si vous n'étiez pas arrivé, nous aurions été annihilés avant de nous être aperçus de rien.

— Mais qu'allez-vous faire ? Ils vous assiègent ! Ils se préparent

à...

Dans les yeux de la jeune fille brilla soudain un éclair sauvage.

— Mon père a alerté la guilde. Tous nos affiliés ont constaté que des canons étaient également braqués sur leurs magasins, qu'ils étaient cernés. Le Conseil va se réunir incessamment pour examiner la situation.

Les soldats s'affairaient autour des câbles qu'ils croyaient invisibles et qui convergeaient vers l'édifice dont l'échelle avait fait sursauter McAllister. Leur diamètre donnait à penser qu'une véritable cataracte d'énergie allait pleuvoir sur le magasin d'armes.

Le journaliste ne fit aucun commentaire. Devant ce qui se préparait, qu'auraient pu les mots et les phrases ? Il se sentait désespérément inutile. Son opinion n'avait pas la moindre valeur.

— Vous vous trompez, fit soudain la voix du père de la jeune fille. (McAllister se demanda s'il n'avait pas parlé tout haut à son insu.) Vous êtes l'être le plus précieux de tous. C'est grâce à vous que nous avons découvert qu'Isher nous attaquait. Et nos ennemis ignorent votre existence : ils ne connaissent donc pas encore toutes les possibilités de l'énergie nouvelle qu'ils manipulent. Vous représentez le facteur inconnu. Aussi nous faut-il tirer immédiatement parti de vous.

L'homme semblait brusquement vieilli. L'inquiétude avait tracé ses lignes dures sur son visage émacié et olivâtre.

— Numéro sept, Lystra.

Tandis que la jeune fille manœuvrait le septième bouton, l'Armurier reprit son débit pressé à l'attention de McAllister :

— Le Conseil suprême de la guilde se réunit en session spéciale. Il nous faut déterminer la meilleure méthode pour résoudre le problème et concentrer sur elle tous nos efforts individuels et collectifs. Les conversations à l'échelon régional sont d'ores et déjà en cours mais jusqu'à présent une seule suggestion a été retenue et... Ah ! Bonjour, messieurs !

McAllister se retourna d'un mouvement vif.

Des hommes étaient en train d'émerger du mur avec autant d'aisance que s'ils franchissaient la plus banale des portes. Il y en avait un, il y en avait deux, trois... trente.

Ils avaient l'air lugubre, à l'exception d'un seul qui, après avoir jeté un coup d'œil à McAllister, s'arrêta devant avec un sourire amusé.

— N'ayez pas l'air aussi abasourdi ! Comment aurions-nous réussi à survivre à travers tant d'années, selon vous, si nous n'avions pas disposé d'un moyen de téléportation ? A propos, je m'appelle Cadron – Peter Cadron.

McAllister accueillit la déclaration d'un hochement de tête négligent. Au fond, l'ébahissement qu'avait fait naître en lui le spectacle de la technique insolite de ce siècle demeurait superficiel. Ce n'était rien de plus que l'aboutissement logique de l'ère machiniste. La science et l'esprit d'invention avaient atteint de tels sommets que l'homme ne pouvait virtuellement plus faire un geste qui ne dépendît d'une machine ou qui ne retentît sur une machine.

L'un des arrivants prit la parole :

— Nous avons choisi de nous réunir ici parce que c'est l'édifice qui se trouve en face qui abrite la source d'énergie de l'adversaire.

Il tendit le doigt vers le mur qui, un peu plus tôt, s'était mué en miroir avant de devenir fenêtre.

— Lorsque sa construction a commencé, il y a cinq ans, nous savions qu'il s'agissait d'une génératrice, d'une arme dirigée contre nous. Aujourd'hui l'arme a craché un torrent d'énergie sur l'univers, une énergie si puissante qu'elle a fracturé les lignes de tension du temps. Heureusement, l'effet est resté localisé aux abords immédiats de ce magasin. Il semble par conséquent qu'il y ait affaiblissement dès qu'il y a transport.

Un petit homme mince interrompit sans ménagement l'orateur :

— Faites-nous grâce du préambule, si vous le voulez bien, Dresley. Ces digressions ne conduisent nulle part. Vous avez étudié les divers plans proposés par les groupes régionaux. Y en a-t-il un de réalisable, oui ou non ?

Dresley hésita et McAllister remarqua non sans étonnement qu'il le regardait fixement d'un air méditatif. Ses traits parurent s'affaisser un moment. Puis reprirent leur dureté.

— Oui. Il existe une méthode. Mais elle exige que notre ami venu du passé prenne un risque énorme. Vous savez d'ailleurs de

quoi je veux parler. Cela nous fera gagner du temps. Et nous avons besoin de temps avant tout.

— Quoi ? s'exclama McAllister en se levant.

Tous les regards convergeaient vers lui.

C'était drôle ! Il n'avait qu'une envie : se contempler de nouveau dans le miroir pour s'assurer qu'il faisait bonne contenance. Il balaya du regard le cercle qui l'entourait. Les membres de la guilde formaient un groupe confus. Les uns étaient assis, les autres debout ; certains s'appuyaient contre les vitrines où les armes luisaient de tous leurs feux. Ils semblaient moins nombreux que tout à l'heure. Un, deux... vingt-huit personnes, y compris Lystra. Pourtant, McAllister, qui les avait comptées, aurait juré qu'elles étaient trente-deux un instant plus tôt. Il tourna la tête : la porte de l'arrière-boutique se refermait. Quatre hommes s'étaient éclipsés par là.

Intrigué, il se gratta le menton, puis son attention revint à ceux qui l'entouraient. Il scruta les visages tendus vers lui.

— Je ne comprends pas, murmura-t-il. D'après vous, je suis farci d'énergie comme une dinde de marrons. Arrêtez-moi si je me trompe, mais à supposer que vous ayez l'intention de me faire basculer sur le toboggan du temps, à supposer que l'un de vous me frôle, tout simplement, cette énergie libérée causera une déflagration fantastique et...

— Et vous avez fichtrement raison ! approuva un jeune homme. Dresley, vous avez commis une bourde aussi grosse que vous ! Comme psychologue, vous vous posez là ! Vous savez aussi bien que nous que McAllister, s'il veut avoir la vie sauve, sera obligé de faire exactement ce que nous voulons qu'il fasse. Et en vitesse, encore !

— Fichez-moi bien la paix, gronda l'interpellé. La vérité est que nous n'avions pas le temps de nous perdre dans des explications et j'ai pensé qu'il serait facile à effrayer. Mais je me rends à l'évidence : nous avons affaire à un gaillard intelligent.

Les yeux de McAllister se plissèrent.

— Je n'aime pas qu'on me passe la main dans le dos, dit-il d'un ton sec. Il ne s'agit pas de savoir si je suis intelligent ou pas. La

vérité c'est que vous êtes à la dernière extrémité. Que vous êtes prêts à tuer père et mère, prêts à employer n'importe quel moyen pour me forcer à marcher. Tout cela parce que vous êtes aux abois. Maintenant, j'aimerais bien connaître le plan que vous avez mijoté et auquel vous voudriez me contraindre à participer.

Ce fut le jeune homme, encore, qui répondit :

— Nous allons vous donner une combinaison étanche et vous réexpédier dans votre temps d'origine.

— Jusque-là, le programme me convient assez. Mais où est le piège ?

— Il n'y a pas de piège.

— Vous me prenez pour la dernière des gourdes ? Si c'est aussi simple que cela, comment espérez-vous que je puisse vous aider dans votre combat ?

Le jeune homme jeta un regard en coin à Dresley.

— Quand je vous le disais ? Vous l'avez inquiété. Maintenant, il se méfie de nous. Cette idée de parler de contrainte ! (Il dévisagea McAllister.) Ce à quoi nous pensons, c'est, si vous le voulez, à un levier du premier genre. A un peson qui se déplace le long d'une sorte de levier d'énergie et qui permet au bras le plus court de soulever une masse considérable. Vous allez partir 7 000 ans en arrière. Aussitôt, le générateur auquel vous vous êtes raccordé et d'où proviennent tous nos ennuis plongera dans l'avenir. Mais de quelques mois seulement.

— Cela nous donnera le temps de mettre au point une contre-attaque, coupa l'un des assistants. Il y a sûrement une solution. Sinon, nos adversaires n'auraient pas pris de telles précautions pour assurer le secret. Alors, qu'en pensez-vous ?

Lentement, McAllister se leva. Son cerveau fonctionnait à toute vitesse mais un sinistre pressentiment l'avertissait : il n'avait pas les connaissances techniques nécessaires pour se protéger lui-même.

— Si je vous ai bien suivi, c'est un peu comme une pompe à main. Le vieux principe : donnez-moi un levier, un point d'appui et je soulèverai le monde ?

— Tout juste ! approuva Dresley. A cette différence près que notre levier agit dans le temps et non dans l'espace. Vous glissez de

7 000 ans, le bâtiment d'en face suit le mouvement...

La voix de Dresley s'érailla et lorsqu'il croisa le regard de McAllister, toute sa verve parut se tarir.

— Je ne connais rien de plus pitoyable que des honnêtes gens qui se préparent à commettre une malhonnêteté. Vous êtes des hommes forts, des intellectuels de choc qui ont passé leur existence à défendre une conception idéaliste de la vie. Vous vous êtes toujours dit que, si les circonstances l'exigeaient, vous n'hésiteriez pas à accomplir des sacrifices radicaux. Mais vous ne trompez personne. Je répète : où est le piège ?

McAllister considéra avec étonnement la chose grise et flasque que lui présentait Peter Cadron. Il n'avait pas remarqué le retour des hommes qui s'étaient esquivés. Avec un pincement au cœur, il prit soudainement conscience qu'ils étaient allés chercher la combinaison isolante avant qu'ils aient pu savoir qu'il accepterait de la revêtir.

— Enfilez ça et disparaissez, fit Cadron d'une voix tendue. C'est une question de minutes, mon vieux. Quand leurs canons radiants vont se mettre à nous vaporiser, il sera trop tard pour discuter de notre honnêteté.

Le journaliste hésitait encore. La chaleur était intolérable. La sueur ruisselait en filets sur ses joues, et l'incertitude lui donnait la nausée. Quelqu'un, derrière lui, reprit :

— Notre premier objectif est de gagner du temps. Alors, nous ouvrirons de nouvelles boutiques dans des centres où il sera difficile de les attaquer. Parallèlement, nous prendrons contact avec tout allié en puissance capable de nous aider directement ou indirectement. Enfin, il faudra...

L'homme poursuivit son discours, mais McAllister ne l'écoutait plus. Son regard frénétique se posa sur la jeune fille silencieuse, adossée à la porte d'entrée de la boutique. Il s'avança vers elle. Son regard éperdu, sa simple présence, peut-être, devaient être effrayants, car elle se contracta et blêmit.

— Je suis comme au fond d'un puits. Quel est le risque que je dois courir ? J'ai besoin de savoir qu'il me reste une chance. Dites-moi... Quel est le piège ?

Le teint de Lystra était gris, à présent. On eût dit une morte.

— La friction, finit-elle par murmurer. Il se peut que vous ne retourniez pas en 1973. Vous serez un peu comme un curseur qui va et vient sur la balance...

McAllister fit volte-face. Il se glissa à l'intérieur de la combinaison. Elle était douce au toucher, presque aussi inconsistante que du papier pelure et l'étrange costume enserrait étroitement son corps.

— Ça se ferme au-dessus de la tête, hein ?

— Oui, répondit le père de Lystra. Dès que vous aurez tiré la fermeture, la combinaison cessera d'être visible. Ceux qui vous verront auront l'impression que vous portez simplement vos vêtements ordinaires. En outre, elle est équipée pour assurer à son porteur une autonomie totale. Vous pourriez vivre sur la lune avec cela.

— Je ne comprends pas pourquoi il me faut la porter. Je n'avais pas de scaphandre quand je suis arrivé.

Il se tut, les sourcils froncés. Une pensée venait brusquement de se faire jour en lui.

— Eh... attendez ! Que va-t-il advenir de l'énergie dont je suis chargé, maintenant que je suis hermétiquement enfermé dans cette carapace ?

Il avait soulevé un lièvre de taille à en juger par l'expression soudainement rigide de ceux qui l'entouraient.

— Voilà donc l'astuce ! L'isolement l'empêche de se dissiper ! C'est pour cela que je vais faire contrepoids.

D'un mouvement violent, il se contorsionna pour échapper aux mains des quatre hommes qui s'étaient jetés sur lui. Mais leur étreinte était invincible. Peter Cadran fit jouer la fermeture.

— Je suis désolé. Nous portons, nous aussi, une combinaison semblable, et vous ne pouvez rien contre nous. Rappelez-vous que votre sacrifice n'est nullement inéluctable. Le fait qu'il n'y a pas de cratère sur la terre prouve que vous n'avez pas explosé dans le passé. Que vous avez réussi à résoudre le problème. Bon. Que quelqu'un ouvre la porte, maintenant, et vite !

McAllister se sentit irrésistiblement entraîné.

— Attendez !

C'était Lystra qui avait crié. Ses yeux fulguraient comme des diamants noirs, et le petit revolver aux reflets de miroir, l'arme minuscule avec laquelle, tout à l'heure, elle avait tenu McAllister en respect, brillait dans son poing crispé. A cette vue, le groupe d'hommes qui avaient empoigné le journaliste se figea. Mais ce fut à peine si leur victime le remarqua. Il n'avait d'yeux que pour la jeune fille au visage ravagé.

— C'est scandaleux ! Sommes-nous donc devenus des lâches ? Faut-il un meurtre crapuleux, faut-il violer de façon si grossière les droits de la personne humaine pour sauvegarder notre idéal de liberté ? Eh bien, non. Non et non ! McAllister doit être protégé par un traitement hypnotique. Un si bref retard ne sera sûrement pas fatal.

— Lystra !

C'était son père. La rapidité de ses mouvements disait assez qu'il avait jaugé tous les aspects de la situation. D'un geste vif, il avait désarmé Lystra. Personne d'autre, songea McAllister, personne n'aurait pu prendre ce risque avec la certitude intime qu'elle ne tirerait pas. Car Lystra était en pleine crise d'hystérie. Les larmes ruisselaient le long de ses joues. Oui... s'il ne s'était pas agi de son père, elle aurait tiré.

L'incident, chose étrange, n'avait suscité aucun espoir en lui. Il se sentait comme dédoublé, coupé de lui-même et de la vie, réduit à la situation d'un observateur détaché. Une éternité lui parut s'écouler avant que la faculté de s'émouvoir ne lui revînt et, avec elle, la surprise de se voir accorder un sursis : Peter Cadron l'avait lâché. Il s'était éloigné de lui et, la tête droite, le front haut, il dévisageait le père de Lystra, calme et assuré.

— Votre fille a raison. Nous devons surmonter nos craintes et dire à ce malheureux garçon : courage ! nous ne vous oublierons pas. Nous ne pouvons rien vous garantir. Nous ne pouvons pas même prévoir ce qui arrivera exactement. Mais souvenez-vous de ceci : s'il est encore en notre pouvoir de vous aider, notre aide vous sera pleinement acquise. Pour commencer, nous allons vous protéger des terribles pressions psychologiques qui, autrement,

vous annihileraient.

McAllister constata – mais il était trop tard – que les Fabricants d'Armes s'étaient détournés du mur, ce mur extraordinaire dont il connaissait déjà les étonnantes ressources. Il ne sut même pas qui manœuvra le bouton.

Il y eut un éclair aveuglant. Une fraction de seconde, il eut la sensation que son cerveau était mis à nu. Puis la voix de Peter Cadron lui parvint encore, pressante, comme pour imprimer un message indélébile dans sa conscience. « En dépit de tout, vous conserverez votre self-contrôle. Vous resterez sain d'esprit. Dans votre propre intérêt, ne parlez de votre expérience qu'à des savants ou à des personnalités dont vous penserez qu'ils vous comprendront et pourront vous assister. Bonne chance. »

Encore étourdi par la lueur éblouissante, il ne sentit que vaguement les mains qui se posaient sur lui, le poussant en avant.

Et ce fut la chute.

1

Le village dans la nuit semblait étrangement en dehors du temps. Fara se sentait bien. L'air était grisant comme du vin. Il pensa vaguement à l'artiste venu de la Cité impériale afin de réaliser ce que les télestats avaient appelé – il se rappelait avec précision la formule – *une œuvre symbolique évoquant une scène de l'âge électrique vieille de sept mille ans.*

Fara était absolument d'accord avec ces paroles. La rue qu'il foulait, sa femme à son bras, s'allongeait toute droite, sans une herbe folle, avec ses jardins entretenus automatiquement, ses boutiques plantées au milieu des fleurs, ses trottoirs perpétuellement recouverts d'un gazon riche et dru, ses réverbères à luminosité intégrale. Un paradis où le temps était suspendu.

La toile était maintenant dans la collection privée de l'impératrice. Sa Majesté l'avait trouvée à son goût et l'heureux artiste avait humblement supplié la souveraine de lui faire la grâce de l'accepter. Quelle joie ce devait être que de pouvoir ainsi rendre un hommage personnel à la glorieuse, à la divine, à la ravissante Innelda d'Isher, cent quatre-vingtième du nom !

Fara se tourna vers sa femme dont la nuit estompait le visage encore juvénile. Instinctivement, il assourdit sa voix pour l'harmoniser aux ombres pastel de la nuit.

— Elle a dit – l'impératrice – que Glay respirait la santé et la cordialité qui sont les premières vertus de son peuple. Tu ne trouves pas que c'était là une parole charmante, Creel ? Quelle femme merveilleusement compréhensive !

Ils s'étaient engagés dans une voie latérale. Fara se tut

brusquement. Il y avait, là-bas, à cinquante mètres...

— Regarde, dit-il d'une voix rauque, en désignant de son bras tendu l'enseigne qui rougeoyait dans l'obscurité.

ARMES DE QUALITE
ETRE ARME
C'EST ETRE LIBRE

Les lettres brillaient d'un éclat éblouissant et Fara éprouvait, à les contempler, un étrange sentiment de vide.

Les gens commençaient de s'attrouper.

— J'ai déjà entendu parler de ces ignobles boutiques. Il faudra que le gouvernement prenne une fois ou l'autre les mesures qui s'imposent. Elles sont montées dans des usines clandestines et transportées dans des villes comme la nôtre, au mépris des droits les plus élémentaires de la propriété. Il y a une heure, elle n'était pas là. (Son expression s'était durcie :) Rentre à la maison, Creel.

Sa voix au débit martelé était coupante, sèche comme une lame.

Creel, chose surprenante, ne bougea pas immédiatement. C'était pourtant une épouse docile, ce qui rendait bien plaisante la vie conjugale. Elle levait sur lui de grands yeux où il devinait une inquiétude qui n'osait s'exprimer.

— Fara, que veux-tu faire ? Tu ne penses pas à...

— Rentre.

La peur de Creel le fouetta.

— Il ne faut pas laisser cette infamie déshonorer le village. Pense donc... notre petite communauté à laquelle nous avons décidé de conserver le charme suranné qui a tant plu à l'impératrice...

Sa voix vacilla, tant la perspective entrevue était terrifiante.

— ... ruinée par... par cette horreur !

— Ne fais rien d'inconsidéré, répondit Creel que toute timidité avait à présent désertée. Souviens-toi. Ce n'est pas la première nouveauté qui a surgi ici depuis que le tableau a été peint.

Fara ne répliqua pas tout de suite. C'était une des attitudes de Creel qui l'énervait, cette habitude qu'elle avait de lui rappeler sans

nécessité les faits désagréables. Il ne savait que trop à quoi elle faisait allusion. A la Compagnie d'Entretien des Moteurs atomiques, le trust tentaculaire dont les succursales miroitantes s'étaient depuis peu installées à Glay malgré l'opposition du conseil municipal. Certes, leur implantation n'avait rien que de légal. Mais elles lui avaient fait perdre la moitié de sa clientèle.

— Ce n'est pas pareil, grommela-t-il. D'abord les gens se rendront un jour compte que les Automatiques font un travail bien médiocre. Et puis, il s'agit d'une concurrence loyale. Mais cette boutique d'armes, c'est un défi à toutes les règles de décence qui font la joie de vivre sous la Maison d'Isher. S'armer, c'est être libre ! Je te demande un peu ! Quelle hypocrisie ! Allons, rentre à la maison. Nous allons faire en sorte que l'on ne vende pas d'armes chez nous.

La silhouette frêle de Creel se fondit dans l'ombre de la rue.

— Et si tu vois ton rejeton en train de traînailler je ne sais où, dis-lui de t'accompagner. Je commence à en avoir assez de le voir draguer tous les soirs jusqu'à Dieu sait quelle heure !

Elle ne se retourna pas, forme sombre qui se détachait sur le halo confus des réverbères luminescents. D'un pas décidé, Fara se mit en route.

Une foule grouillante qui ne cessait de grandir et d'où s'élevait une rumeur confuse de commentaires excités s'était agglomérée autour de la boutique. Jamais, à n'en pas douter, le village n'avait connu un événement historique de cette importance.

Cette enseigne n'était rien d'autre qu'un truc d'illusionniste. Quel que soit l'angle sous lequel on la regardait, on la voyait toujours de face. Fara s'immobilisa devant la vitrine, la devise était toujours là. Imperturbablement. Que pouvait-elle bien signifier ?

LES MEILLEURS ENGINS ENERGETIQUES
DE L'UNIVERS CONNU

proclamait le slogan qui scintillait, sans trêve, dans l'étalage. Fara se raidit, mais captivé malgré lui, contempla les armes déposées. Il y en avait de toutes les tailles, depuis la minuscule

bague-revolver, jusqu'à la carabine-express. Il y en avait en glasséine miroitante, en plastique polychrome, en mangano-béryllium aux reflets d'émeraude. Il y en avait... il y en avait...

Fara ne put réprimer un frisson. Quelle force de destruction en puissance était concentrée dans cet arsenal ! Il n'existait, à sa connaissance, que deux fusils dans tout le village. Et des fusils de chasse, encore.

C'était absurde. Incroyablement pernicieux. Effrayant.

— C'est en plein sur le terrain d'Harris, ce bazar, fit remarquer quelqu'un. Bien fait pour sa pomme, à ce vieux saligaud ! L'a pas fini de rouspéter, le sacré tocard !

Des rires fusèrent ça et là qui sonnèrent étrangement dans l'ombre cristalline.

C'était vrai. La façade qui mesurait dans les douze mètres coupait le jardin du vieil Harris, le plus pingre des pingres du pays. Fara se rembrunit. Pour avoir choisi la propriété du personnage qui était mis au ban de la communauté, il fallait que les Armuriers soient d'une astuce démoniaque. C'était une bonne blague qui faisait jubiler tout le monde. Oui, ces gens-là étaient forts ! Beaucoup trop forts. Il était indispensable de faire échec à leurs plans machiavéliques. L'arrivée du maire le tira de ses réflexions. Il se hâta vers le petit homme replet et porta respectueusement la main à son chapeau.

— Où est Jor ? demanda-t-il.

— Me v'là, lança le garde champêtre qui se frayait un chemin dans la foule à grand renfort de coups de coude. Z'avez-t'y mis un plan debout ?

— Il n'y en a pas deux, lança Fara d'une voix tonnante. Vous rentrez là-dedans et vous les mettez en état d'arrestation.

A ces mâles paroles, le maire et le garde champêtre échangèrent un regard perplexe et parurent brusquement se passionner dans la contemplation de la pointe de leurs chaussures.

— La porte est fermée, finit par dire le représentant de la loi. Vous pouvez toujours cogner : ça répond point. M'est avis que le mieux est d'attendre le jour. Alors, on avisera.

— Ridicule ! s'écria Fara avec irritation. Allez me chercher une

hache, et votre porte ne fera pas long feu. Il ne faut pas tergiverser, cela ne ferait qu'encourager ces canailles. Pas question que ces bandits passent, ne serait-ce qu'une seule nuit chez nous. N'ai-je pas raison ?

Tout autour de lui, ce ne furent, à ces mots, que hochements de tête approbatifs et empressés. Devant son regard insistant, les yeux se détournaient. « Ils crèvent de peur, songea Fara. Ils n'ont aucune envie de passer à l'action. »

— Vous avez jamais entendu parler de ces portes-là, intervint Jor avant qu'il eût pu placer un mot. D'après ce qu'on dit, il n'y a pas moyen de les enfoncer.

Le cœur de Fara se serra. C'est bon. Il paierait d'exemple !

— Je serais bien étonné qu'elle résiste à la scie atomique. Je passe à l'atelier et je rapporte la mienne. Si vous êtes d'accord, monsieur le maire ?

La sueur perlait sur le visage de Mel Dale qui sortit son mouchoir et s'épongea le front.

— Peut-être serait-il préférable de demander conseil au commandant de la garnison de Ferd...

Le maire, c'était patent, cherchait à louvoyer. Fara, brusquement, eut la conviction d'incarner à lui seul toutes les énergies de Glay.

— Non, dit-il, nous devons agir nous-mêmes. D'autres villes ont capitulé devant ces gens-là et les ont laissés s'installer parce qu'elles n'ont pas su réagir tout de suite : il faut résister jusqu'à la limite de nos forces. Et sans attendre une minute de plus. Ce n'est pas votre avis ?

— Soit, murmura le maire dans un soupir quasi inaudible.

Mais Fara n'en demandait pas davantage. Au moment où il s'apprêtait à fendre la foule pour aller chercher sa scie, il aperçut son fils au milieu d'un groupe d'adolescents en contemplation devant la vitrine.

— Cayle, viens donc me donner un coup de main pour amener la bécane.

L'interpellé ne fit pas un geste, ne se donna même pas la peine de tourner la tête. Fara attendit un peu, prêt à faire un esclandre,

avant de se décider à tourner les talons, bouillant de fureur. Un de ces jours, il faudrait prendre des mesures sérieuses pour mettre ce gamin à la raison. Sinon, il tournerait mal.

L'appareil vomissait en silence son flot d'énergie. Sans un crépitement, sans une étincelle, la langue de lumière blanche et pure léchait les panneaux de métal. Mais ne les entamait pas.

Se refusant à s'avouer vaincu, Fara s'obstinait. Mais à la longue, force lui fut d'admettre que les plaques étaient invulnérables à cette débauche d'énergie.

Il coupa le contact.

— Je ne comprends pas... En principe, aucun alliage ne résiste. Même celui des chemises extra-dures dont on se sert pour les chambres d'explosion des moteurs et qui absorbent les chocs en séries infinies, comme on dit, finit par cristalliser au bout de quelque temps.

— Jor vous a prévenu, fit le maire. Ces boutiques... c'est quelque chose d'énorme. Il y en a d'un bout à l'autre de l'empire. Et les Armuriers refusent de reconnaître l'autorité de l'impératrice !

Mal à l'aise, Fara piétinait l'herbe. Ce genre de conversation lui déplaisait souverainement. C'était... c'était presque sacrilège. D'ailleurs cette histoire ne tenait pas debout – ne pouvait absolument pas tenir debout. Il allait remettre son interlocuteur à sa place, quand une voix s'éleva de la foule.

— J'ai entendu dire que la porte s'ouvre uniquement pour les gens qui sont incapables de nuire à ceux du dedans.

Ces paroles eurent pour effet de faire sortir Fara de son brouillard. Son échec avait eu de mauvais retentissements psychologiques.

— C'est ridicule, dit-il sèchement. S'il existait des portes pareilles, vous pensez bien que nous en aurions aussi. Nous...

Il n'acheva pas.

Personne, à sa connaissance, n'avait essayé de l'ouvrir, cette porte. Il s'avança, empoigna le bouton et tira. La porte s'ouvrit avec une étrange facilité. Elle paraissait ne pas avoir de poids et il eut le sentiment que la poignée lui restait dans la main.

— Jor ! Venez !

Le garde champêtre fit un mouvement hésitant, pris entre l'appel de la prudence et le désir de ne pas se déconsidérer. Gauchement, il s'approcha de la porte... qui se rabattit sur son nez.

Fara contempla avec stupéfaction sa propre main crispée, comme si elle serrait encore la poignée. Il se sentit frissonner. La poignée avait glissé hors de son poing. Elle s'était déformée, était devenue fluide, s'était étirée pour échapper à son étreinte. Une sensation insolite et troublante. Rageusement, il saisit à nouveau le bouton. Mais il eut beau faire : cette fois, il demeurait inébranlable.

La déconvenue stimula Fara qui fit un signe à Jor.

— Écartez-vous, je vais essayer.

Il tira, poussa, secoua la porte, mais sans plus de succès.

— Elle a décidé de vous laisser entrer. Et puis elle a changé d'avis, lança quelqu'un d'un ton désabusé.

— Ne dites donc pas de bêtises, répondit Fara avec violence. Changer d'avis ! Vous avez déjà vu une porte avoir un avis, vous ?

Mais la peur cassait sa voix. Et il en eut honte. Tellement honte qu'il en oublia toute précaution. Le visage mauvais, il jaugea du regard la haute bâtisse lumineuse, étrangère et menaçante dans la nuit. Elle ne semblait pas facile à conquérir. Que ferait la troupe si on la sollicitait ? En un éclair, il comprit que l'armée elle-même serait réduite à l'impuissance. Et c'était horrible de songer qu'une idée aussi impie avait pu germer dans son esprit. Résolument, il décida de changer le cours de ses pensées.

— Elle s'est ouverte une fois, dit-il, avec une fureur concentrée. Elle s'ouvrira encore.

Elle s'ouvrit.

Doucement, sans résistance. Il éprouva la même impression que tout à l'heure. La même absence de poids, la même étrange docilité. Au-delà du seuil régnaient les ténèbres.

— C'est idiot, Fara ! s'exclama quelqu'un derrière son dos. Que voulez-vous donc faire ?

Il avait passé le seuil.

Déconcerté, il se retourna vers la foule aux visages brouillés.

— Eh bien... eh bien... acheter une arme, pardi !

La repartie était si brillante, tellement pleine de sous-entendus qu'il fut interloqué de sa propre présence d'esprit.

2

Il régnait dans le magasin un calme inhabituel. Le tapis étouffait le bruit de ses pas hésitants. Peu à peu ses yeux s'habituèrent à la lumière trouble qui émanait des murs et du plafond.

Il s'était attendu à se trouver plongé dans le fantastique, et la banalité de l'éclairage atomique agit sur lui comme un tonique. Quelque peu rassuré, il examina le local. Tout semblait on ne peut plus normal : une boutique sans histoire, meublée avec parcimonie, des comptoirs tout à fait ordinaires. Il remarqua une porte capitonnée dans le fond. Sans la quitter de l'œil, il examina les vitrines qui contenaient chacune trois ou quatre pistolets dressés sur des supports, couchés dans leurs coffrets ou glissés dans des étuis. Tandis qu'il évaluait ses chances de s'emparer de l'un d'eux, ce qui lui permettrait, lorsque le marchand ferait son apparition, de l'intimider et de le remettre entre les mains de Jor, une voix s'éleva derrière lui.

— Vous désirez acheter un pistolet ?

Fara, d'un bond, se retourna, furieux de voir ainsi son plan réduit en miettes. Mais sa colère fondit. L'homme qui avait parlé avait des cheveux argentés et – c'était stupide mais il n'y pouvait rien – la vue d'un vieillard suscitait de façon automatique sa déférence. C'était plus fort que lui.

— Oui... un revolver... oui, parvint-il à murmurer faiblement.

— Dans quelle intention ?

Fara était paralysé. Il regrettait désespérément sa colère enfuie, regrettait de ne pouvoir dire leur fait à ces gens-là. Mais, devant cet homme âgé, il se sentait bâillonné. Concentrant toute sa volonté, il

réussit à proférer :

— C'est pour chasser.

L'explication était plausible et cela l'encouragea :

— Et voilà. Pour chasser. Il y a un lac un peu plus haut, poursuivit-il bassement, et...

Il se tut, écœuré de son mensonge. Il n'avait pas l'habitude...

— Pour chasser, répéta-t-il.

Il se retrouvait. Il haïssait son interlocuteur pour l'avoir ainsi placé en état d'infériorité.

Le vieil homme retira d'une vitrine un fusil dont le canon frémissait d'éclairs glauques.

« C'est astucieux d'affecter un vieux à la vente, songea Fara, aussi astucieux que d'avoir choisi le terrain de Miser Harris. » Il voulut prendre l'arme mais l'autre l'éloigna.

— Avant que vous ne l'essayiez, nos statuts exigent que vous soyez informé des conditions de vente.

Ainsi, ils avaient leur réglementation intérieure ! Quel raffinement psychologique bien propre à impressionner le gogo !

— Nous avons mis au point des armes capables de détruire dans un rayon déterminé toute machine, tout objet fait de ce que l'on appelle matière. Celui qui possède un pareil engin surclasse n'importe quel soldat de l'impératrice. En effet, il est ceinturé par un champ de force agissant comme un écran parfait qu'aucune force de destruction non matérielle ne peut pénétrer. L'écran n'offre aucune résistance aux gourdins, aux flèches, aux balles, bref aux corps matériels, mais il faudrait un petit canon atomique pour briser la barrière qu'il élève autour de son possesseur. Vous comprendrez sans peine, poursuivit le vieil homme, que des armes d'une telle puissance ne doivent pas tomber entre des mains irresponsables. C'est pourquoi il est interdit de les utiliser pour commettre un meurtre ou une agression. Pour ce qui est des fusils de chasse, ils ne doivent servir à tuer que le gibier à poil ou à plume défini comme tel dans la liste établie par nous et qui d'ailleurs est susceptible d'être modifiée. Dernier point : aucune arme en provenance de nos ateliers ne doit être rétrocédée sans notre accord. Est-ce bien clair ?

Fara acquiesça. Fallait-il rire ? Ou agonir l'autre d'insultes ? Le prenait-on pour un imbécile ? Il était absolument interdit de se servir de ces instruments pour assassiner ou dépouiller son prochain ! Interdit de tuer les animaux non portés sur les listes... Et on n'avait pas le droit de les revendre ! Mais si l'on partait à cent kilomètres, si on l'offrait à quelque riche étranger pour la somme de deux crédits, qui le saurait jamais ? Et à supposer qu'il vole un inconnu sous la menace, qu'il l'abatte ? C'était ridicule !

Le vendeur lui présentait le fusil par la crosse. Fara le prit et dut serrer les dents pour résister à l'envie de coucher le vieil homme en joue.

— Comment cela fonctionne-t-il ?

— Il suffit de viser et d'appuyer sur la détente. Peut-être voulez-vous faire un essai ? Nous avons des cibles à cette intention.

— Oui, s'exclama Fara avec un accent de triomphe. Oui. Et en fait de cible, vous faites parfaitement l'affaire. Avancez jusqu'à la porte et ouvrez-la. Je vous préviens, ajouta-t-il en haussant le ton, que si quelqu'un se montre, je lui fais son affaire. Maintenant, allez-y. Et en vitesse ou je tire. Vous m'entendez ? Je tire.

— Je ne doute pas de votre résolution, répondit l'autre sans paraître autrement ému. Lors que nous avons décidé de synchroniser la porte pour que vous puissiez la franchir en dépit de votre animosité, nous avons tenu compte de vos propensions à l'homicide. Mais cela faisait partie des risques à courir. Il serait préférable que vous vous fassiez à cette idée et que vous jetiez un coup d'œil derrière vous.

Dans le silence qui suivit ces paroles, Fara, le doigt crispé sur la détente, conserva une immobilité absolue. Il songeait aux allusions vagues qu'il avait entendu faire à propos des Fabricants d'Armes : ils avaient des partisans clandestins dans tout le pays, un gouvernement occulte, impitoyable ; une fois que l'on était tombé entre leurs mains, le seul moyen de leur échapper était de se réfugier dans la mort. Mais en définitive, ses pensées le ramenèrent à lui-même, au paisible père de famille qu'il était. Fara Clark, citoyen sans histoire, fidèle sujet de l'impératrice, face à cette organisation tentaculaire et menaçante ! Il se raidit, rassembla tout son courage !

— Ne perdez pas votre temps. Ça ne prend pas. Avancez jusqu'à la porte.

Le vieil homme fixait son regard derrière Fara.

— Eh bien, Rad, avez-vous les coordonnées ? demanda-t-il avec flegme.

— Suffisamment pour un premier examen, répliqua quelqu'un. Conservateur type 7-A. Bonne intelligence moyenne à tendances monariques caractéristiques des petites communautés. La partialité inculquée par les écoles impériales est présente sous forme extrême. Honnêteté absolue. Totalement rebelle à l'argumentation rationnelle. Ne pourrait être émotivement atteint qu'au prix d'un traitement de choc. Il n'y a pas à se soucier de lui. Qu'il vive sa vie comme il lui plaira.

— Si vous vous figurez que vos subterfuges me feront me retourner, vous êtes vraiment cinglés, articula Fara d'une voix mal assurée. Les paroles viennent de la gauche et je sais parfaitement qu'il n'y a pas de porte de ce côté.

— Je suis tout à fait d'accord avec votre conclusion, Rad, dit le vieillard. Mais n'oublions pas que c'est lui qui a excité la foule. Je serais d'avis de le décourager.

— Nous rendrons publique sa présence chez nous. Il lui faudra tout le reste de son existence pour parvenir à se blanchir.

Fara, abasourdi par cet incompréhensible et troublant dialogue, en avait oublié le fusil qu'il étreignait.

Le vieil homme insistait :

— Je pense qu'un traumatisme émotionnel peut avoir des conséquences à long terme. Faites-lui dont faire un petit voyage au palais.

Le palais ! Le mot rompit le charme.

— Vous êtes une sacrée bande de menteurs. Et ce fusil n'est pas chargé. Il... Oh !

Tout son corps se raidit : il n'y avait plus rien entre ses mains.

Une sorte de vertige s'empara de son cerveau. Non... il fallait résister... retrouver son équilibre... Voyons... On le lui avait arraché à son insu, ce fusil. Alors, c'est qu'il y avait quelqu'un derrière lui... Cette voix n'était donc pas un truc mécanique. Il voulut se retourner

mais eut beau bander ses muscles : impossible d'accomplir le moindre geste.

Le magasin lui parut soudain curieusement obscur. Il avait du mal, à présent, à distinguer le vieil homme. Il poussa un hurlement silencieux.

L'Armurerie s'était évanouie.

Il flottait en plein ciel, survolant une cité immense. Il n'y avait plus rien autour de lui, rien que l'azur vide de l'été. Et là-bas, loin, si loin, le déploiement de la ville. Ses poumons avaient pris la consistance de la pierre. Fara se sentait prêt à sombrer dans l'abîme de la folie. Non... Non... C'était une illusion. Sous ses pieds, il y avait un plancher bien solide, et la ville lointaine n'était qu'une chimère.

Brusquement, il la reconnut : c'était la métropole des rêves, c'était l'Impériale Cité, la capitale d'Innelda la Glorieuse. De l'altitude où il planait, il pouvait distinguer le palais d'argent, résidence de l'impératrice. La terreur recula devant l'éblouissement émerveillé. Fasciné, il vit le palais se rapprocher de lui à une vitesse foudroyante.

« Montrez-lui le palais », avaient dit les autres. Le dôme étincelant lui coupa le souffle. Il traversa l'impénétrable masse de métal. Et l'image se stabilisa. Il se trouvait à présent dans une salle aux proportions majestueuses. Autour d'une table étaient assis une vingtaine d'hommes et une jeune femme. Il frémit. Quelle profanation ! Inexorable, la caméra sacrilège fit un travelling et cadra la femme en gros plan.

La colère déformait son visage. Elle se pencha en avant et une voix familière – combien de fois Fara l'avait-il entendue au télestat, cette voix calme, mesurée – retentit. Mais altérée par la fureur, sèche, autoritaire, précise, ce n'était plus que la caricature de la voix bien-aimée. Elle sifflait, cinglante comme une lanière et si nette que Fara avait l'impression de se trouver réellement dans la pièce :

— J'entends que ce traître soit liquidé, avez-vous compris ? Comment ? Cela, c'est votre affaire. J'exige que demain soir ce soit une chose réglée.

La scène s'effaça. Et ce fut de nouveau la pénombre de l'Armurerie.

Une grossière mystification ! Croyaient-ils donc qu'il tomberait dans un piège aussi ridicule ? Qu'il se laisserait prendre à un stratagème cousu de câble de marine ! Les imbéciles ! L'impudence, la bassesse de ce plan lui firent voir rouge.

— C'est ignoble ! gronda-t-il. Prendre une figurante pour tenir le rôle de l'impératrice, espèce de...

— Ça ira.

Rad entra dans le champ de vision de Fara. Des gens capables d'une telle vilenie, capables de souiller la personne même de Sa Majesté impériale, ces gens-là n'hésiteraient devant rien, songea-t-il avec angoisse.

— Nous ne prétendons pas que la scène dont vous avez été témoin se soit effectivement déroulée au moment même où vous y assistiez, expliqua le jeune homme d'une voix métallique. La coïncidence serait trop belle. En réalité elle a eu lieu il y a deux jours. La femme était vraiment l'impératrice. L'homme dont elle a ordonné la mort était un de ses conseillers qu'elle trouvait trop mou. On l'a découvert mort hier soir dans son appartement. Il s'appelait Banton Vickers. Vous pouvez vérifier si vous le désirez. Mais inutile de nous appesantir là-dessus. Nous en avons fini avec vous.

— Eh bien, pas moi ! Je n'ai jamais vu pareille infamie ! Si vous vous imaginez que le village va vous accepter, vous vous faites des illusions, mon ami. Cet emplacement va être mis sous surveillance militaire vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Personne ne pourra sortir d'ici ni y entrer.

— C'est parfait, laissa tomber l'homme aux cheveux argentés. L'examen s'est révélé des plus intéressants. Vous êtes un honnête homme : aussi vous n'avez qu'à faire appel à nous si vous avez des ennuis. C'est tout. Faites-le sortir.

C'était bien tout. D'innombrables forces se saisirent de Fara Clark, le précipitèrent vers la porte mystérieusement apparue au milieu du mur où, quelques secondes plus tôt, s'était formée l'image du palais. Il se retrouva dans un jardin fleuri. Un peu plus loin, il distingua une foule compacte parmi laquelle il reconnut quelques-uns de ses concitoyens. Ce ne fut qu'à ce moment qu'il comprit qu'il avait quitté la boutique.

Le cauchemar avait pris fin.

— Où est ton fusil ? lui demanda Creel, une demi-heure plus tard.

Il ouvrit de grands yeux.

— Mon fusil ?

— Le télestat vient d'annoncer que tu étais le premier client du nouveau magasin.

Nous rendrons publique sa présence, avait dit le jeune homme. Il pensa avec angoisse à sa réputation. Non que son nom fût célèbre, certes. Mais il croyait depuis longtemps, avec une sorte de fierté tranquille, que la société des moteurs Fara Clark était largement connue dans la région. Ils avaient commencé par l'humilier à huis clos. Maintenant, ils utilisaient le mensonge pour tromper ceux qui ignoraient pourquoi il était entré dans leur magasin.

Il se dirigea vers le télestat pour entrer en communication avec le maire qui l'accueillit froidement. Les Armuriers, lui annonça-t-il, avaient indemnisé Miser Harris. Celui-ci leur avait demandé le prix fort. Et ils avaient payé rubis sur l'ongle.

Fara s'humecta les lèvres.

— Autrement dit, personne ne va rien entreprendre ? Et la garnison de Ferd ?

— Les troupes impériales refusent de s'immiscer dans les affaires civiles, répondit le gros homme avec gêne.

Fara, à ces mots, éclata :

— Des affaires civiles ! Autrement dit, on va les laisser tranquillement mener à bien leurs manigances. Faire monter illégalement le prix des terrains par exemple. Dites donc... vous aviez dit que Jor monterait la garde devant leur boutique ? Vous n'avez pas changé d'avis, j'espère ?

Le visage empâté du maire laissa paraître son impatience.

— Fara, mon cher, c'est aux autorités constituées à décider des mesures à prendre.

— Répondez-moi : Jor restera-t-il en faction ?

Décidément, le maire paraissait ennuyé.

— J'ai fait une promesse, oui ou non ? Jor montera la garde. Maintenant, je vous préviens que les communications au télestat

sont taxées à quinze crédits l'unité. Un conseil d'ami, Fara : vous gaspillez votre argent.

Fara raccrocha. Un souvenir lui revint. Il se tourna vers Creel.

— Il va falloir prendre une décision à propos du petit. Ou il travaillera à l'atelier ou je lui coupe les vivres.

— Tu t'y prends mal avec lui. Il a vingt-trois ans et tu le traites encore comme un gamin. A cet âge-là, tu étais marié.

— C'était différent. J'avais le sens des responsabilités, moi. Sais-tu ce qu'il a fait tout à l'heure ?

La réponse de sa femme lui échappa. Sur le moment, il crut qu'elle avait répliqué : « Non. Qu'as-tu encore trouvé pour l'humilier ? » Mais son impatience l'empêcha de vérifier ces paroles invraisemblables.

— Il a refusé devant tout le village de m'aider. Il est mauvais, Creel. Foncièrement mauvais.

C'est vrai, murmura-t-elle avec amertume. Il est mauvais et je suis certaine que tu ne te doutes pas jusqu'à quel point il l'est. Il est froid comme l'acier, mais il n'a ni la solidité ni la franchise de l'acier. Il lui a fallu longtemps, mais il en est arrivé à me détester. Moi ! A me détester parce que je t'ai soutenu, tout en sachant que tu te trompais.

— Quoi ?... Qu'est-ce que tu racontes ? Nous sommes épuisés tous les deux. Allons nous coucher, cela vaudra mieux.

Que Fara Clark dormit mal, cette nuit-là !

3

Par moments, Fara avait la conviction que toute l'affaire n'était en définitive qu'un compte à régler entre les Fabricants d'Armes et lui. Bien que l'armurier ne fût pas sur sa route, il se détournait de son chemin chaque fois qu'il se rendait à l'atelier ou en revenait et taillait une bavette avec Jor. Cela dura trois jours. Le quatrième, le garde champêtre n'était pas à son poste.

Fara l'attendit un peu, sentant l'impatience le gagner. Puis la colère. Et il décida de se rendre sur-le-champ chez Jor. La femme de celui-ci s'étonna. Elle était persuadée que son époux avait normalement pris sa garde.

Fara hésita. Il était surchargé de travail et avait la sensation d'avoir négligé la clientèle pour la première fois de son existence. Le plus simple serait évidemment de téléphoner au maire pour lui signaler la chose. Mais c'était ennuyeux : cela mettait le fautif dans un mauvais cas.

Revenant vers la boutique, il remarqua un grand concours de peuple devant la porte et accéléra le pas.

— Jor a été tué, Fara, lui annonça un homme surexcité.

— Tué ?

Sur le moment, il ne prit pas vraiment conscience que le sentiment que la nouvelle évoquait en lui était... la satisfaction. L'armée allait être forcée d'intervenir, à présent ! Il se reprit, effrayé d'avoir eu une pensée pareille.

— Où est le corps ?

— A l'intérieur.

— Quoi ? Ces... ordures (quoi qu'il en eût, le mot avait du mal à

passer, un tel qualificatif convenait assez mal à l'homme aux cheveux argentés), ces ordures l'ont assassiné et ont confisqué le cadavre ?

— Personne n'a été témoin du meurtre, précisa quelqu'un. Mais il y a trois heures que Jor a disparu. Le maire a télestaté à la boutique. Ils prétendent n'être au courant de rien. Ils lui ont fait son affaire, voilà tout, avec leur gueule enfarinée. Mais ils ne s'en tireront pas si facilement, faites-moi confiance ! Le maire est entré en rapport avec Ferd. L'armée va rappliquer. Avec l'artillerie lourde. Ça va être leur fête. Attendez un peu !

Fara sentait vibrer la foule enfiévrée. A la joie qu'il éprouvait, songeant aux événements prochains, se mêlait une sorte d'orgueil bizarre – l'orgueil d'avoir été le premier à avoir eu raison, le seul à n'avoir jamais douté que cette histoire sentait mauvais.

— L'artillerie, répéta-t-il d'un ton tremblant. Oui. Ce sont des canons qu'il nous faut. Des soldats...

La troupe était obligée d'intervenir, il en avait la certitude absolue. Il était sur le point de donner son opinion sur les réactions qu'aurait l'impératrice quand elle saurait qu'un homme était mort parce que l'armée avait failli à son devoir, quand un brouhaha fit dévier le cours de ses pensées.

— Voilà le maire ! Alors, monsieur le maire, ces canons atomiques, ils arrivent quand ?

L'autoplane se posa, et l'édile leva la main pour imposer le silence. Il mitraillait Fara du regard. La foule s'était écartée et, il n'y avait pas d'erreur possible, c'était bien à lui que s'adressait la muette accusation qu'on lisait dans les yeux sévères du maire. Mais Fara ne comprenait pas cette animosité. Mel Dale pointa le doigt vers lui :

— Voilà le responsable de tous nos ennuis. Avancez, Fara Clark. Montrez-vous. Savez-vous ce que vous coûtez à la ville ? Sept cents crédits !

Même pour sauver sa tête, Fara n'aurait pu accomplir le moindre geste, prononcer le moindre mot.

— Tout le monde, poursuivit le maire, tout le monde sait que la sagesse commande de se tenir à l'écart de ces Armureries. Si le

gouvernement impérial les laisse en paix, il n'y a aucune raison pour que nous les surveillions, nous, ou que nous entreprenions une action contre elles. Cela a toujours été mon opinion. Mais ce type-là, ce Fara Clark, a monté les esprits, nous a fait prendre des décisions à rencontre de notre volonté. Et cela nous coûte sept cents crédits. Je...

Il s'interrompit et reprit plus calmement :

— Je vais être bref. J'ai appelé la garnison. Le colonel a éclaté de rire en me déclarant que Jor ne tarderait pas à réapparaître. En effet, à peine avais-je raccroché que celui-ci m'a appelé en P.C.V. De la planète Mars.

Quand les cris de stupéfaction se furent apaisés, Dale termina par ces mots :

— Le voyage de retour lui prendra quatre semaines et son billet nous sera facturé. Tout cela à cause de Fara Clark.

Ce dernier s'était ressaisi. Son sang-froid recouvré, il dévisagea le maire et lui lança, sarcastique, avant de tourner les talons :

— Si j'ai bien compris, vous capitulez en essayant d'en rejeter le blâme sur moi. Vous êtes des inconscients, tous autant que vous êtes !

Les derniers échos de la harangue de Dale lui parvinrent tandis qu'il s'éloignait : la situation n'était nullement désespérée, proclamait le maire. Glay avait été choisie par les Armuriers parce qu'elle se trouvait à égale distance de quatre grandes villes. Or, la clientèle citadine, voilà ce qui intéressait les Fabricants d'Armes. Autrement dit, le tourisme allait se développer et le commerce local ne pourrait qu'en profiter.

Fara ne voulut pas en entendre davantage et, ignorant les quolibets qui saluaient son passage, il regagna son atelier.

Ce qui l'irritait le plus, c'était la complète indifférence des gens de l'Armurerie à son égard. Ils étaient lointains, supérieurs, invulnérables. Et quand Fara méditait sur le fait qu'ils avaient transféré Jor sur Mars en moins de vingt-quatre heures, alors que l'astronef le plus rapide mettait vingt-quatre jours au bas mot pour couvrir la distance entre les deux planètes, une sourde angoisse le tenaillait.

Il ne se dérangea pas pour assister au retour du garde champêtre. Le conseil municipal avait décidé, avait-il appris, d'imputer à celui-ci la moitié des frais, certain qu'il accepterait d'en passer par là, de peur qu'un refus ne lui coûtât son emploi. Quarante-huit heures après que Jor eut regagné ses pénates, Fara se rendit discrètement chez lui à la tombée de la nuit pour lui remettre cent soixante-quinze crédits. Après cela, il se sentit un peu rasséréné.

Le lendemain, il entendit s'ouvrir la porte de l'atelier et, levant les yeux, ne put s'empêcher de faire la grimace en reconnaissant dans son visiteur Castler, l'un des bons à rien du village.

— J'ai une nouvelle qui va vous intéresser, Fara, fit l'arrivant avec un sourire. Y a quelqu'un qui est sorti de leur boutique tout à l'heure.

Délibérément, Fara continua de dévisser l'armature du moteur atomique qu'il révisait. A son désappointement, Castler s'était tu, et il répugnait à l'idée de l'interroger, car ce serait admettre qu'il accordait crédit aux dires d'un personnage méprisable. Mais la curiosité fut la plus forte.

— Je suppose que le garde champêtre a empaqueté le gars ? demanda-t-il à contrecœur.

Il ne supposait d'ailleurs rien de tel : ce n'était qu'un ballon d'essai.

— C'était pas un gars. C'était une fille.

Fara haussa les sourcils. Quel machiavélisme ! Après le respectable vieillard, la vierge pure. Un truc qui ne rate jamais ! Une effrontée, probablement, qui n'aurait pas volé d'être un peu bousculée. Mais allez donc bousculer une jeune fille !

— Alors, que s'est-il passé ?

— Bien, elle se promène sans s'en faire. Un peu bien roulée, la gosse !

L'écrou avait cédé. Fara mit le polisseur en marche et s'attela à la longue, à la minutieuse tâche consistant à abraser les cristallisations thermiques qui s'étaient formées sur le métal terni de la chemise.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Rien du tout. On a donné des ordres à Jor, mais il n'a pas voulu les exécuter. Il ne tient pas à disparaître encore un coup pendant un mois et à payer la dépense de son bel argent.

Fara contempla longuement le polisseur qui bourdonnait.

— Alors, on leur laisse la bride sur le cou, murmura-t-il enfin d'une voix blanche. Ils ne se rendent donc pas compte que lorsqu'on met le petit doigt dans l'engrenage, le bras tout entier finit par y passer. C'est comme d'encourager le péché.

Au ricanement de Castler, il comprit soudain que l'autre se délectait de sa fureur. Mais il y avait autre chose encore dans ce sourire torve de la gouape...

— Bien sûr, le péché, vous, vous n'êtes pas tellement contre.

— Ma foi, vous savez, quand on a pas mal roulé sa bosse, on finit par devenir tolérant, répliqua nonchalamment le voyou. Je parie que si vous la connaissiez un peu, cette môme, vous aussi vous finiriez par admettre qu'il y a du bon chez tout un chacun.

Ce n'était pas tellement les mots eux-mêmes qui alertèrent Fara que l'attitude de son interlocuteur.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? Je n'ai aucune envie de connaître cette effrontée.

— On fait pas toujours ce qu'on veut ! Une supposition qu'il la ramène à la maison ?

— Qui ramènerait qui ? Écoutez-moi, Castler...

Il n'alla pas plus loin. Son corps s'affaissa sous le poids de la consternation.

— Vous prétendez que...

— Je prétends, acheva Castler, narquois et triomphant, je prétends que les garçons ne laissent pas les jolies poupées se morfondre toutes seules. Et que votre fils a été le premier à lui adresser la parole, comme de bien entendu. Ils sont en train de se balader sur la 2e Avenue. Ils viennent par ici.

— Foutez-moi le camp, rugit Fara. Allez, disparaissez. Et en vitesse !

Castler n'avait pas prévu que l'entretien s'achèverait si peu à son honneur. Il devint écarlate, mais obtempéra. La porte claqua derrière lui.

Fara demeura un instant immobile puis, avec des gestes mal assurés, coupa le courant et sortit à son tour. L'heure était venue de mettre un terme à tout cela.

Il n'avait aucun plan. Rien que la volonté désespérée, rageuse, de sortir d'une situation impossible. Cayle était un fils indigne. Comment avait-il pu mériter un rejeton pareil, lui dont la vie était exemplaire, qui n'avait pas de dettes, qui travaillait comme un bœuf, qui s'efforçait de respecter les valeurs morales chères à l'impératrice.

Peut-être son fils tenait-il du côté de Creel ? Pas de la belle-mère de Fara, en tout cas, une brave femme, une travailleuse qui laisserait un de ces beaux jours un coquet héritage à sa fille. Mais le beau-père... le beau-père qui avait disparu quand Creel était encore enfant ?

Sale gosse ! Avec cette fille qui avait tout ce qu'il fallait pour se laisser soulever, à présent !

Au moment précis où il tournait le coin de la 2e Avenue, il aperçut les deux jeunes gens.

— Vous vous faites des idées fausses sur notre compte, disait la fille. Un garçon tel que vous n'a pas sa place dans notre organisation. Quand on a un physique et une ambition comme les vôtres, c'est au service de l'État qu'il faut se mettre.

Fara était trop préoccupé pour déceler le sens caché derrière ces mots.

— Cayle, appelait-il d'une voix rauque.

Les deux jeunes gens se retournèrent, Cayle avec la lenteur mesurée d'un adolescent qui en a déjà suffisamment vu pour avoir des nerfs d'acier, elle avec plus de vivacité, mais sans rien perdre de sa dignité.

Fara sentit que sa fureur se dissipait, mais la violence des émotions qui bouillaient en lui étouffa aussitôt cette pensée.

— À la maison, Cayle. Tout de suite.

Les yeux verts de la fille le regardaient fixement avec une étrange intensité. Impudique, songea-t-il, et de nouveau la colère monta en lui. Cayle rougit, puis pâlit.

— C'est le vieux radoteur dont je suis affublé, lança-t-il.

Heureusement, nous nous rencontrons rarement. Il ne mange même pas à la même table. Qu'en pensez-vous ?

Elle eut un sourire impersonnel.

— Oh ! Nous connaissons très bien Fara Clark. Le plus ardent supporter de l'impératrice à Glay.

— Tout juste, approuva Cayle avec une moue méprisante. Pour lui, c'est tout simplement le paradis, ici, et l'impératrice est une déesse. Le pire c'est qu'il n'existe pas l'ombre d'une chance pour qu'il abandonne jamais cette tête de pisse-froid.

Et les deux jeunes gens s'éloignèrent, laissant Fara désemparé au bord du trottoir. La scène avait été si bouleversante qu'il ne restait plus rien de son courroux. Il avait commis une erreur mais était incapable de l'analyser complètement. Il savait depuis longtemps que la crise éclaterait inévitablement un jour ou l'autre – depuis que Cayle avait refusé de travailler à l'atelier. Cette fois, son fils avait brutalement révélé son implacable cruauté. Et ce n'était encore qu'une facette d'un problème autrement plus grave. Le désastre était là, et Fara ne voulait pas l'affronter.

Tout le reste de la journée, une pensée le harcela sans trêve : les choses allaient-elles continuer comme par le passé ? Pourraient-ils vivre sous le même toit, son fils et lui, sans même échanger un regard si d'aventure ils se croisaient ? Fara se levant à 6 h 30, Cayle à midi. Cela allait-il durer des années et des années ?

Creel guettait son retour.

— Fara, il a besoin de cinq cents crédits pour aller à la Cité impériale.

Sans un mot, Fara acquiesça.

Le lendemain, il remit l'argent à sa femme.

— Il te dit au revoir, annonça-t-elle quelques minutes plus tard en revenant de la chambre de Cayle.

Le garçon n'était plus là quand il se retrouva chez lui ce soir-là. Il aurait dû se sentir soulagé. Mais non : il avait la certitude d'une catastrophe.

4

Arraché au piège...

Cayle avait quitté le village. Mais son évasion n'était pas le résultat d'une décision irrévocable et mûrement délibérée. Il y avait si longtemps qu'il en rêvait que le vieux désir de fuite fini par faire corps avec lui-même, comme le besoin de manger ou de boire. Mais il s'était dilué en quelque chose de flou et de vague. Brimé par son père, il en était arrivé à haïr tout ce qui l'entourait.

A présent, la prison s'était ouverte. Il ne savait pas au juste comment cela s'était fait. Bien sûr, il y avait eu la fille de l'Armurerie. Elle possédait plus qu'une taille svelte, des yeux vert d'eau, un visage ravissant : l'indéfinissable aura de ceux qui ont pris des décisions à de nombreuses reprises et n'ont pas eu à s'en repentir. Elle lui avait dit – il se rappelait chacun de ses mots comme s'ils venaient de retentir : « Oui, je suis de la Cité impériale. J'y repars jeudi après-midi. »

L'idée de rester à Glay lui avait alors paru intolérable. Il en était malade. Le désir de s'en aller lui aussi le rendait fou, et ce fut cela, plus que la querelle avec son père, qui l'avait incité à demander de l'argent à Creel.

Telles étaient les pensées qu'il agitait dans l'autoplane qui fonçait vers Ferd. Une seule chose le contrariait : la fille ne s'y trouvait pas.

A la base aérienne de Ferd, il rôda à la recherche de Lucy Rall, en attendant l'heure du départ. Mais le trafic était incessant, et la foule trop dense l'empêchait de mener ses recherches à bien. Puis, beaucoup plus tôt qu'il ne l'aurait souhaité, l'avion se posa sur l'aire.

Son museau surplombait le sol de trente mètres. L'engin translucide étincelait comme une gigantesque pierrerie.

Le spectacle enfiévra Cayle qui se hâta de prendre place à bord. Bientôt l'appareil roula sur la pelouse et s'élança dans les airs, et les pensées de Cayle revinrent à Lucy.

Quelle genre de personne pouvait-elle bien être ? se demandait-il en se carrant confortablement dans son siège. Où vivait-elle ? Quelle était son existence en tant qu'affiliée à une organisation quasi rebelle ?

Un rire énervé gloussa près de lui. Un couple le frôla.

— Crois-tu vraiment que nous ne pouvons pas nous offrir le circuit des planètes, chéri ? demanda la femme.

« Pour ces gens-là, l'avion était du dernier banal », se dit-il.

Mais lui-même finit par s'habituer à la nouveauté. Il reprit les nouvelles au télestat encastré dans son fauteuil, ajusta les viseurs panoramiques pour contempler avec tant soit peu de nonchalance le déploiement rapide du paysage sous l'avion. Il était tout à fait à son aise quand les trois voyageurs s'assirent en face de lui et sortirent leurs cartes.

Petit jeu ! Petites mises !

L'un des joueurs, que ses compagnons appelaient Seal, attira d'emblée l'attention de Cayle. La trentaine, le teint olivâtre, des yeux jaunes comme ceux d'un chat, des cheveux indisciplinés qui donnaient à leur propriétaire un air juvénile. Les revers de sa veste étaient piqués de pierreries étincelantes et, à chaque geste, ses bagues lançaient mille feux. Il s'exprimait lentement avec une calme assurance.

Ce fut lui qui se tourna vers Cayle.

— J'ai remarqué que vous nous observiez, jeune homme. Voulez-vous vous joindre à nous ?

Cayle avait, sans hésitation, classé Seal comme un joueur professionnel, mais il n'était pas aussi catégorique quant à ses partenaires. Toute la question était de savoir à qui était dévolu le rôle du pigeon.

— Si on intéressait davantage la partie ? suggéra Seal.

Cayle pâlit. Il venait de comprendre que les trois hommes

travaillaient en équipe. Et ils avaient fait leur choix : c'était lui, la victime. Personne n'avait prêté attention au dialogue, ce qui le soulagea. Son voisin le plus proche avait disparu. Une femme, élégante en dépit de sa corpulence, parut à l'entrée de la section puis fit demi-tour. Lentement, le sang reflua vers les joues de Cayle. Ainsi, ils croyaient donc avoir mis la main sur une brave poire ? Comme ça ? Il se leva, souriant.

— Avec le plus grand plaisir.

Et il s'assit en face de l'homme aux yeux jaunes.

C'était à lui de faire. Il avait une bonne main : trois honneurs dont le roi maître. Il joua sans prendre de risques et ramassa dans les 4 crédits, ce qui n'était pas mal, vu la modicité de l'enjeu. Sur 8 parties, il en gagna 3. Cayle était un callisthénique, bien qu'il ignorât le mot, à affinité temporaire pour les jeux de hasard. Une fois, il y avait cinq ans de cela, il avait remporté 19 parties sur 20, à la carte retournée. Depuis cette mémorable aventure, personne à Glay n'avait accepté de l'affronter.

En dépit de sa chance, il n'éprouvait aucun sentiment de supériorité. Seal dominait la partie. Il émanait de lui une sorte d'étrange autorité, une force anormale qui n'avait rien de physique.

Et Cayle en ressentait une certaine fascination.

— Je ne voudrais pas que vous preniez cela en mauvaise part, finit-il par dire, mais vous êtes un type d'homme intéressant.

Les yeux jaunes se fixèrent songeusement sur lui, mais Seal ne releva pas le propos.

— Je suppose que vous voyagez beaucoup ?

Il regretta sa question. C'était une façon bien naïve de tirer les vers du nez à un pareil personnage.

— Un peu, répondit le joueur sans se compromettre.

Ses compagnons gloussèrent de joie et Cayle devint écarlate. Mais la curiosité le tenaillait.

— Jusqu'aux planètes ?

Seal se concentra sur ses cartes et surenchérit d'un quatorzième crédit. Mais, tout en se sentant ridicule, Cayle ne se laissa pas rebuter.

— Il y a tant de rumeurs, expliqua-t-il d'un ton d'excuse. Il est

parfois difficile de démêler le vrai du faux. Est-ce qu'il y a des planètes qui valent le déplacement ?

— Écoute-moi, mon petit gars, je vais te donner un tuyau – il y avait une lueur d'amusement dans les yeux jaunes – va jamais traîner tes bottes du côté des planètes. La Terre, c'est le paradis du système solaire. Si un type te raconte que c'est merveilleux sur Vénus, dis-lui d'aller au diable. C'est-à-dire sur Vénus. Et je pèse mes mots. Des tempêtes de sable, encore des tempêtes de sable, toujours des tempêtes de sable. Tiens, je me rappelle un jour à Vénusberg où le thermomètre est monté à 84... On parle pas de ça dans les petites annonces, hein ?

Cayle se hâta d'approuver. La volubilité de la réplique le décontenançait. Vantardises ? Comment savoir. Subitement, l'inconnu lui parut moins intéressant. Mais il avait encore une question à lui poser.

— Êtes-vous marié ?

L'autre s'esclaffa.

— Qui ? Moi ? Mais partout où je me rends je me marie ! De la jambe gauche, bien sûr. Je crois que je te donne des idées, pas vrai ?

— Ces idées-là n'intéressent personne.

La réponse était venue automatiquement. L'homme le décevait. Certes, il était courageux, mais il avait perdu l'aura prestigieuse dont Cayle l'avait paré. Lucide, il convenait que son jugement se fondait sur l'échelle de valeurs en usage dans son village, sur la morale de sa mère. Mais c'était plus fort que lui. Depuis des années, il était déchiré entre la morale maternelle et son instinct qui lui disait que le monde n'était pas corseté dans les règles en usage à Glay.

— Ce garçon va sûrement devenir quelqu'un dans la glorieuse Isher, s'exclama Seal avec entrain. Vous croyez pas, vous autres ? Et je ne le surestime pas... Eh, dis donc ! Où as-tu péché toutes ces cartes ?

Cayle gagnait encore. Il rafla le pot. Son bénéfice s'élevait à 45 crédits. Mieux valait peut-être abandonner avant d'irriter ses partenaires ?

— Je crains qu'il ne me faille vous laisser, murmura-t-il après

une hésitation. J'ai un certain nombre de choses à régler. Croyez bien que j'ai été très heureux de cette ren...

Les mots se figèrent dans sa gorge. Le minuscule canon d'un pistolet luisait de l'autre côté de la table.

— Nous quitter ? s'étonna l'homme aux yeux jaunes dont le débit n'avait rien perdu de sa monotonie. Vous avez entendu les gars ? Il voudrait nous quitter. L'autorisons-nous à s'en aller ?

Ses acolytes grimacèrent à cette question de pure forme.

— Personnellement, reprit le chef de bande, personnellement, je n'y verrais aucun inconvénient. Mais faut réfléchir. D'après mon transparateur, son portefeuille se trouve dans sa poche intérieure droite, il a quelque chose comme 50 crédits dans une enveloppe épinglée après sa poche de chemise. Sans compter, évidemment, ce qu'il a gagné et fourré dans sa poche de pantalon.

Il se pencha. Une flamme ironique dansait dans ses yeux jaunes.

— Tu croyais qu'on était des tricheurs, hein ? Erreur, mon petit ami ! C'est pas notre spécialité. Notre truc est beaucoup plus simple. Si tu refuses de passer la main, si tu essaies d'attirer l'attention... toc ! T'auras droit à une décharge de radiant en plein cœur. Le faisceau d'énergie est si petit que personne ne remarquera le trou dans tes frusques. Tu resteras assis à ta place comme tu l'es maintenant. Juste l'air un peu plus endormi. Mais qui s'en souciera ? Tu penses bien que les passagers ont autre chose en tête.

Sa voix se durcit.

— Allez, l'oseille ! Et grouille un peu. C'est pas du baratin. Je te donne dix secondes.

Il fallut plus que cela à Cayle pour retourner ses poches. Apparemment, seul importait au truand qu'il se montrât docile. On l'autorisa à récupérer le portefeuille vide et, généreusement, Seal lui permit de conserver la petite monnaie.

— T'auras besoin de casser la croûte avant l'atterrissage.

Le radiant disparut et Seal se carra confortablement dans son siège.

— Une supposition que l'idée te vienne de te plaindre auprès du capitaine : mets-toi bien dans le crâne qu'on te liquide aussi sec. Les conséquences, on s'en balance. On a une explication toute prête :

t'as paumé tout ton carbure en tapant la brème et puis tu t'es fait sauter la caisse. Il ricana et se leva, de nouveau imperturbable et mystérieux.

— A la revoyure mon pote. Tâche d'avoir plus de chance le prochain coup.

Les trois hommes se dirigèrent d'un pas nonchalant vers le bar, laissant derrière eux le malheureux Cayle anéanti. Il y avait deux heures et quart que l'appareil avait quitté Ferd. Encore une heure de vol avant d'arriver à la Cité impériale. Ce serait le crépuscule. Cette première nuit dans la capitale dont il espérait tant, il faudrait la passer à errer au hasard des rues.

5

Incapable de retrouver son calme, Cayle parcourut à trois reprises l'avion d'un bout à l'autre. Le miroir à énergie devant lequel il fit halte lui renvoya l'image d'un visage décomposé qui fixait sur lui un regard enfiévré. Que faire maintenant ? se demandait-il avec désespoir. Mais une question lancinante le taraudait, brûlante, qui éclipsait tous les autres points d'interrogation : pourquoi s'étaient-ils dirigés immédiatement vers lui, sans hésiter ?

Comme il s'écartait du miroir, il aperçut la fille de l'Armurerie qui ne parut pas le reconnaître. Elle portait un tailleur bleu, et un rang de perles opalines faisait ressortir le hâle de son cou. Elle était élégante, elle paraissait si heureuse qu'il n'eut pas le cœur de l'aborder. Il s'éloigna. Un fauteuil était libre ; il s'y laissa tomber.

Un homme, revêtu de l'uniforme de colonel de l'armée impériale, vint s'asseoir de l'autre côté de la travée. Il était tellement ivre que c'était un véritable miracle qu'il eût pu accomplir pareille performance. Le sens de l'équilibre est un impénétrable mystère...

Le militaire considéra Cayle d'un regard trouble.

— Alors ? On m'espionne ? Eh ! garçon ! lança-t-il d'une voix stridente.

Le steward se précipita.

— Apportez du vin à mon ange gardien. Ce que vous avez de mieux dans votre cave.

Tandis que le serveur s'élançait vers la cuisine, l'officier se pencha vers le jeune homme.

— On peut rester ensemble, pas vrai ? Pourquoi ne ferait-on pas le voyage ensemble ? Je suis un pochard, ajouta-t-il sur le ton de la

confidence. Faut pas que l'impératrice le sache. (Il hocha tristement la tête.) Elle aime pas ça. Pas du tout. Et alors, qu'est-ce que vous attendez ? Approchez-vous.

Tout en maudissant intérieurement l'importun, Cayle obtempéra. Une lueur d'espoir était née. La fille de l'Armurerie ne lui avait-elle pas conseillé d'entrer dans l'armée ? S'il arrivait à obtenir des renseignements et à s'engager à bref délai, la perte de son argent n'aurait plus d'importance. L'heure était venue de prendre une décision.

Plus tendu qu'il ne l'aurait voulu, il avala le breuvage que lui apporta le steward, tout en surveillant son voisin à la dérobée.

Du flot d'éloquence que l'ivrogne déversait sur lui, l'image du personnage se dégagea peu à peu. Il s'appelait Medlon, Laurel Medlon. Et le colonel Medlon laissa entendre qu'il était le confident de l'impératrice, un familier du palais et qu'il avait la responsabilité d'une circonscription fiscale.

— Et une drôlement bonne... hic... de circonscription, précisa-t-il avec une satisfaction qui donnait une densité particulière à ses paroles.

Il observa Cayle d'un air sardonique.

— Ça vous plairait d'entrer dans le truc, hein ? Ah ! Ah ! (Un hoquet le secoua.) Passez donc à mon bureau demain.

Sa voix s'érailla et il se mit à marmonner indistinctement entre ses dents.

— Quand je suis arrivé dans la Cité impériale, j'avais votre âge. Ah ! la bleusaille que j'étais ! C'est rien de le dire ! (Une indignation d'alcoolique le secoua spasmodiquement.) Ces fumiers du monopole des vêtements ! A chaque région, ils envoient des modèles de frusques différents. Les types qui arrivent droit de leur trou, c'est pas difficile à repérer. En un rien de temps, j'ai été encadré...

Tandis que le colonel se lançait dans une litanie de jurons, une bouffée de rage envahit Cayle.

C'étaient donc ses habits qui l'avaient dénoncé ! Son père avait toujours refusé de lui acheter ses costumes à Ferd. « Si ma propre famille va se fournir en ville, comment veux-tu que les commerçants locaux viennent se servir chez moi ? » L'argument était sans

réplique, et il n'était pas question que le vieux acceptât de discuter plus avant.

« Et voilà, se morfondait Cayle. Ratiboisé à zéro, parce que j'ai des frusques de pédezouille. » Mais sa colère ne dura pas. En y réfléchissant, il était évident que les vêtements en vente à Ferd avaient un style tout aussi caractéristique que ceux que l'on trouvait à Glay. C'était subtil. Et répugnant. Enfin, le renseignement était quand même intéressant ! Même s'il arrivait à la onzième heure.

Le colonel s'agitait et Cayle en revint à ses questions :

— Comment êtes-vous entré dans l'armée ? Et comment êtes-vous devenu officier ?

La réponse fut assez embrouillée. L'officier commença par bredouiller quelque chose à propos de l'impératrice qui n'avait jamais eu à se plaindre des rentrées fiscales, de la campagne contre les Armureries – un sacré sale truc. Après une allusion obscure à des présences féminines qui persuada Cayle que son interlocuteur entretenait plusieurs maîtresses, Medlon finit par arriver au fait.

— 5 000 crédits, j'ai payé ma commission... saloperie ! L'impératrice veut que ce soit gratuit, maintenant, fit-il après avoir médité un instant. Zéro pour la question ! Faut qu'on ait son bénéfice. J'ai largement payé mon dû, moi ! conclut-il avec indignation.

— Vous voulez dire que l'on peut être commissionné sans avoir rien à verser désormais ?

Dans sa surexcitation, il secouait la manche du colonel, qui ouvrit les yeux et le dévisagea avec méfiance.

— Qui êtes-vous donc, au fait ? aboya l'officier d'une voix dure où il ne restait plus que des traces d'ivresse. Fichez-moi le camp ! Quelle époque ! On ne peut plus voyager sans avoir tous les colleurs de la terre sur le dos. J'ai bonne envie de vous faire arrêter.

Cayle, le visage empourpré, se leva et s'éloigna d'un pas mal assuré. Il était presque au bord de la panique. Cela finissait par devenir insupportable, à la fin !

Il s'immobilisa dans l'encadrement de la porte du bar, et ses sombres pensées se dissipèrent : Seal et ses complices étaient encore là. Cayle, dont tous les muscles s'étaient crispés, comprit

brusquement pourquoi ses pas l'avaient inconsciemment mené jusqu'ici. La volonté d'agir bouillonnait en lui. Il était déterminé à ne pas les laisser l'emporter au paradis. Mais d'abord, il avait besoin d'informations.

Il fit demi-tour et se dirigea vers la jeune fille de l'Armurerie qui, assise dans un coin, était plongée dans un livre.

Elle ne le quitta plus un instant des yeux tandis qu'il lui narrait par le menu le vol dont il avait été victime.

— Donnez-moi un conseil, demanda-t-il quand il eut achevé son récit. Dois-je porter plainte auprès du capitaine ?

Elle balança la tête.

— A votre place, je m'en garderais bien. Le commandant et l'équipage perçoivent généralement 40 pour 100 du butin. Ils aideront plutôt les aigrefins à se débarrasser de votre cadavre.

Cayle s'affaissa sur son siège. Il n'en pouvait plus. C'était la première fois de son existence qu'il allait plus loin que Ferd, et ce voyage dont il avait tant espéré était l'épreuve la plus épuisante qu'il eût jamais connue.

— Pourquoi n'ont-ils pas cherché à vous avoir, vous aussi ? Oh ! Bien sûr ! Vous ne portez pas des vêtements provinciaux. Mais je ne comprends quand même pas comment ils opèrent.

— Ils sondent discrètement les gens au transparateur. Ceux qui ont un pistolet sortant de chez nous, ils s'en écartent soigneusement.

Les traits de Cayle se durcirent.

— Prêtez-moi le vôtre. Je vais leur donner une leçon à ces salauds.

— Nos armes sont réglées sur leur propriétaire. Entre vos mains, la mienne ne fonctionnerait pas. De plus, elles doivent exclusivement servir en cas de légitime défense.

Cayle baissa d'un air sombre les yeux vers le plancher transparent. Le resplendissant panorama qui se déroulait sous l'engin, l'éclat des villes entr'aperçues ne faisaient qu'accroître son découragement.

Mais il se refusait encore à capituler. Il fallait persuader Lucy Rall de lui venir en aide. Elle était son dernier espoir.

— En dehors des armes, que peut-on se procurer dans vos magasins ?

Elle hésita.

— Nous avons aussi un Centre d'Informations.

— Quel genre d'informations ?

— Oh ! Tout... La date de naissance des gens, leurs revenus, les crimes qu'ils ont commis ou sont en train de commettre. Mais, bien entendu, nous gardons une stricte neutralité.

C'était à la fois décevant et captivant. Le moment n'était peut-être pas très bien choisi, mais il y avait des années qu'il se posait des questions sur les boutiques d'armes et il avait enfin rencontré quelqu'un capable de le renseigner.

— Si vous avez des armes aussi extraordinaires, pourquoi ne vous emparez-vous pas du gouvernement ?

Lucy Rall sourit.

— Vous ne comprenez pas ! Les Armureries ont été créées il y a plus de deux mille ans par un homme qui avait pris conscience de l'absurdité des conflits perpétuels opposant les groupes rivaux avides de prendre le pouvoir. Cet homme voulait que soit mis définitivement un terme à ces luttes, aux guerres civiles comme aux autres. A l'époque, un conflit venait de s'achever qui s'était soldé par plus d'un milliard de morts. Des milliers de personnes le suivirent. Son principe était que le gouvernement, quel qu'il fût, devait garder le pouvoir mais il fallait un contrepoids : une organisation ayant pour premier objectif d'interdire aux gouvernements de jouir à nouveau d'une autorité absolue. La victime d'une injustice devait pouvoir se procurer une arme pour se défendre. Vous n'imaginez pas quel progrès ce fut ! A l'époque des vieilles tyrannies, être en possession d'un revolver ou d'un foudroyant était un crime capital !

L'émotion faisait vibrer sa voix. On ne pouvait douter qu'elle crût de toute son âme aux mots qu'elle prononçait.

— Cette idée avait pour base l'invention d'un système de contrôle énergétique grâce auquel il était possible de fabriquer des armes utilisables uniquement dans un but défensif.

« Cette découverte empêchait l'usage des armes nouvelles pour des fins criminelles et justifiait moralement l'entreprise. Et les

engins fabriqués selon ce principe sont supérieurs à l'armement classique, le seul dont dispose le gouvernement. C'est qu'ils sont commandés par psychocontrôle. Ils bondissent directement dans la main lorsque l'on doit affronter une situation critique. En outre, ils forment un écran invulnérable aux radiants. Seules les balles peuvent le transpercer, mais cela n'a guère d'importance car la riposte est plus prompte que l'attaque. Elle la devance. »

— Et si quelqu'un est attaqué par surprise ? S'il tombe dans une embuscade ?

Elle haussa les épaules.

— Dans ce cas, évidemment, il n'y a rien à faire. En vérité, je vous le répète, vous ne comprenez pas, ajouta-t-elle avec un léger sourire. L'individu est une quantité négligeable. Ce qui compte, c'est que des millions de gens sachent qu'ils ont la possibilité de se procurer une arme chez nous s'ils ont besoin de défendre leur vie et celle de leur famille. Et, chose plus importante encore, les forces d'asservissement de la personne sont du même coup tenues en échec. Ainsi, il y a équilibre entre gouvernants et gouvernés.

Une amère désillusion se peignit sur les traits de Cayle.

— C'est sur soi-même qu'il faut compter en fin de compte. Une arme ne suffit pas, il faut aussi la volonté de résister. Et l'on n'a d'assistance à attendre de personne.

Avec un serrement de cœur, il comprenait que Lucy n'avait qu'un seul but en lui fournissant toutes ces explications : elle voulait lui prouver qu'elle était incapable de l'aider.

— Vous êtes très désappointé, n'est-ce pas ? Que voulez-vous ? Les choses sont ainsi. Croyez-moi : vous finirez par admettre qu'il est bon qu'il en soit ainsi. Lorsqu'un peuple n'a plus l'énergie nécessaire pour lutter quand on viole ses droits, ce n'est pas une force extérieure qui le sauvera. Notre doctrine est que les peuples ont toujours le gouvernement qu'ils méritent et que les hommes, pour assurer le triomphe de la liberté, doivent prendre des risques, sacrifier leur propre vie si les circonstances l'exigent.

Le visage de Cayle devait refléter la violence de ses sentiments, car la jeune femme s'interrompit soudain.

— Laissez-moi seule, maintenant. J'ai besoin de réfléchir. Je ne

vous promets rien, mais sachez que je vous ferai part de ma décision avant l'arrivée. Cela vous va-t-il ?

Une pirouette habile pour se débarrasser de lui ! Il se leva, lui adressa un sourire sec et s'en fut dans le salon attenant où il trouva un siège vacant. Lorsque, un peu plus tard, il se retourna, Lucy n'était plus là.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Elle esquivait le problème. De nouveau, la tension monta en lui. Il regagna le bar.

Sous la violence du coup, Seal, qui ne l'avait pas vu venir, dégringola du tabouret où il était juché et s'écroula par terre. Ses deux compagnons bondirent à la rescousse. Cayle frappa et le bandit le plus proche se plia en deux et porta en gémissant ses mains crispées à son estomac. Le jeune homme plongea en direction du troisième larron qui se préparait à dégainer. Il eut l'avantage, s'empara du revolver dont la crosse s'abattit cruellement sur la nuque de son adversaire. Du sang gicla. Il y eut un cri de bête blessée.

Cayle se retourna à temps pour voir Seal se relever. Les deux hommes se dévisagèrent.

— Rendez-moi mon argent. Il y a erreur sur la personne.

L'autre allait protester mais il dut se rendre compte que ce n'était pas la bonne tactique. Il leva les mains en l'air.

— Tire pas, abruti. Après tout, on ne t'a pas tué.

— Mon argent...

— Qu'est-ce qui se passe ici ? lança soudain une voix autoritaire. Eh, là-bas, laissez tomber ce revolver.

Cayle tourna la tête. Trois officiers du bord braquaient leurs radiants sur lui. Il recula de quelques pas, l'arme au poing, et exposa brièvement les faits. Mais il n'était pas question de se rendre.

— J'ai certaines raisons de penser que les officiers d'un appareil où s'est produit un incident analogue n'ont pas une attitude au-dessus de tout soupçon. Maintenant, vous autres, rendez-moi ce que vous m'avez volé.

Il n'y eut pas de réponse. Cayle lança un coup d'œil furtif derrière son épaule – et eut l'impression que ses genoux se dérobaient sous lui : Seal et ses hommes de main s'étaient

volatilisés.

L'officier de pont reprit la parole.

— Donnez-nous votre revolver et nous oublierons toute cette affaire.

— Soit.

Cayle franchit la porte, laissa tomber le revolver.

Il eut beau explorer l'avion de la tête à la queue, il lui fallut se rendre à l'évidence : ses voleurs demeuraient invisibles. Alors, transporté de fureur, il s'en fut trouver le commandant qu'il accusa de collusion.

— Vous avez mis une vedette à leur disposition pour qu'ils s'échappent !

Sans se départir de son flegme, l'officier toisa le jeune homme d'un air sarcastique.

— Vous êtes en train de vous apercevoir que les petites annonces ne mentent pas lorsqu'elles proclament que les voyages forment la jeunesse. Depuis que vous êtes monté à bord, votre esprit s'est éveillé, vous avez découvert en vous des réserves de courage insoupçonnées. Bref, il a suffi de quelques heures pour faire de vous un adulte. C'est une expérience sans prix que vous avez acquise là. Et qu'avez-vous donné en échange ? Un peu d'argent ! Si vous souhaitez un jour ou l'autre verser une prime supplémentaire, adressez-vous à moi.

— Je me plaindrai à la Société.

Le capitaine haussa les épaules.

— Le registre des réclamations est à la disposition des passagers dans le grand salon. Vous serez convoqué à notre succursale de Ferd pour suites à donner. À vos frais, bien entendu.

— Je vois. Belle organisation !

— Ce n'est pas moi qui ai inventé le règlement. Je me contente de l'appliquer.

Cayle abandonna et, de plus en plus découragé, essaya de retrouver Lucy Rall. Mais elle n'était toujours pas en vue. Dans moins d'une demi-heure, on serait arrivé. Au sol les ombres s'allongeaient. Le ciel était sombre et trouble à l'est comme si la nuit avait déjà pris possession de lui.

Un peu plus tôt, lorsque le garçon l'avait quittée, Lucy avait refermé son livre et s'était nonchalamment dirigée vers une cabine de télestat. Aussitôt enfermée, elle avait déconnecté l'appareil, branché sur le standard de la cabine du capitaine puis, s'aidant d'une des bagues qui brillaient à ses doigts, s'était livrée à quelques manipulations aussi mystérieuses que délicates qui eurent pour résultat de la mettre en communication avec un central qui n'avait pas été prévu par l'administration. Un visage féminin se forma sur l'écran.

— Ici Centre d'Informations. Parlez.

— Passez-moi Robert Hedrock.

— Un instant.

Le visage d'un homme aux traits taillés à coups de serpe, un visage d'où émanaient une puissance, une vitalité étonnantes, exerçant une véritable attirance magnétique, remplaça celui de la standardiste.

— Section coordination, annonça-t-il d'une voix bien timbrée. Je vous écoute.

— Ici Lucy Rall, branche détection. Affaire Clark Cayle.

Succinctement, elle retraça à l'intention de son correspondant les événements récents auxquels le jeune homme s'était trouvé mêlé.

— Les analyses ont révélé que c'est un véritable prodige callisthénique, poursuivit-elle. Il demeure sous observation permanente dans l'espoir que ses pouvoirs latents se développeront assez tôt pour qu'il soit possible de nous opposer par son intermédiaire à la destruction des Armureries par l'arme temporelle. Cette décision a été prise conformément aux directives qui nous enjoignent de ne négliger aucune possibilité. Je suis d'avis de lui accorder un appui financier.

L'homme hocha la tête d'un air pensif.

— Quel est l'index de son village ?

— Médiocre. Il aura peut-être des difficultés au début, mais il perdra vite ses attitudes provinciales. Les obstacles devant lesquels il se trouve actuellement auront pour effet de l'endurcir. Mais il a besoin d'aide.

— Dans les cas de ce genre, moins l'on est généreux, plus l'individu se montre reconnaissant. C'est du moins ce que nous espérons, précisa-t-il avec un sourire. Donnez-lui quinze crédits et arrangez-vous pour lui faire croire qu'il s'agit d'un prêt que vous lui faites à titre personnel. C'est la seule assistance que vous êtes autorisée à lui fournir. Il faut qu'il soit absolument libre de ses actes. Est-ce tout ?

— Oui.

— Alors, je vous dis au revoir.

Une minute plus tard, le télestat avait retrouvé son circuit normal.

6

La logeuse étudia longuement Cayle. Allait-elle deviner qu'il arrivait de sa province ? Comment savoir ? Enfin, la femme fit un geste d'acquiescement, mais sa physionomie demeurait impénétrable.

La chambre était petite, mais le loyer n'était que d'un quart de crédit par jour. Le jeune homme s'étendit et brancha le relaxateur rythmique. Il se sentait merveilleusement bien. Si le vol dont il avait été victime le harcelait, il avait cessé de le considérer comme une catastrophe. Il avait bon pied, bon œil, il était dans la Cité impériale et les quinze crédits que lui avait avancés Lucy Rall allaient lui permettre de tenir quelques semaines. Et le fait qu'elle lui eût prêté de l'argent, qu'elle lui eût donné son adresse... cela devait bien signifier quelque chose, quand même ! Il eut un soupir d'aise et se leva. D'abord, dîner.

Il n'y avait qu'un client dans l'auto-bar qu'il avait remarqué au coin. Dès que le gril instantané lui eut délivré un steak, Cayle alla s'asseoir à côté du dîneur solitaire.

— Je m'excuse, dit-il à brûle-pourpoint, mais c'est mon premier séjour dans la ville. Serait-ce abuser que de vous demander de bien vouloir me dire en deux mots quelles ressources on peut y trouver ?

Le coup de la naïveté... Mais Cayle se sentait très sûr de lui et tant pis pour son amour-propre ! Il avait trop besoin de tuyaux. Cela méritait bien que son orgueil fût écorné. L'air important, l'inconnu s'éclaircit la gorge (Cayle l'aurait parié !).

— Avez-vous déjà été quelque part ?

— Non. Je viens d'arriver.

Une lueur d'intérêt s'alluma dans les prunelles de l'homme. « Il est en train de se demander combien il pourra m'extorquer », songea cyniquement Cayle.

— Je m'appelle Grégor, reprit l'autre sur un ton engageant, et j'habite dans le quartier. Que voulez-vous savoir, au juste ?

— Où se trouve le quartier résidentiel. Et le quartier des affaires. De quoi les gens parlent.

Grégor s'esclaffa.

— De quoi pourraient-ils bien parler, sinon de l'impératrice ? L'avez-vous déjà vue ?

— Seulement au télestat.

— Ce n'est jamais qu'une gosse qui essaie de toutes ses forces d'avoir l'air inflexible.

Cayle n'avait jamais pensé à la souveraine sous cette optique. En dépit du cynisme qu'il affectait, l'idée de porter un jugement sur les membres de la famille régnante ne lui était jamais venue. Ils ne représentaient pour lui que des titres et le propos de son interlocuteur, qui humanisait l'impériale Innelda, le choqua.

— Elle est prisonnière dans son palais, prisonnière d'une bande de vieillards qui s'accrochent au pouvoir.

Cayle fronça les sourcils, désagréablement impressionné. Le visage de la souveraine respirait l'obstination. L'orgueil et la détermination vibraient dans sa voix. Essayer de manœuvrer la souveraine était sûrement un jeu dangereux. Elle avait la tête sur les épaules !

— Tenez, vous devriez essayer les Jeux. C'est sur l'avenue de la Chance. Vous y trouverez les théâtres, les restaurants, les...

Cayle cessa de s'intéresser aux paroles de Grégor. Il aurait dû savoir à l'avance qu'un inconnu rencontré par hasard dans un quartier de petites gens était incapable de lui donner les renseignements qu'il escomptait. C'était un type au cerveau format noisette. Aucun intérêt.

— Je serais heureux d'être votre cicérone, continuait Grégor. Pour l'instant, il se trouve que je suis un peu gêné mais...

Cayle eut un sourire sec. Un aigrefin d'arrière-cours. Un produit de la corruption d'Isher, certes, mais si médiocre, si pitoyable que

c'en était risible.

— Une autre fois, peut-être, ce soir je suis trop fatigué. Le voyage a été long. Et je crois que je vais simplement rentrer me coucher.

Il concentra son attention sur son assiette. Pas tellement mécontent, au fond. En un sens, cette conversation anodine avait été fructueuse. Sans rien connaître de la Cité impériale, Cayle commençait à voir clairement ce à quoi Grégor était ou n'était pas sensible.

L'addition était salée mais il décida de prendre la chose avec insouciance. Après ses aventures, il avait besoin de refaire ses forces.

Bien qu'il fît déjà noir, la rue grouillait d'enfants dont il observa un moment les ébats. Et ce fut avec stupéfaction qu'il remarqua que la ronde au rythme de laquelle tournoyaient ces gamins, dont le plus jeune avait six ans et l'aîné douze – une ronde qu'il connaissait depuis l'école – était affublée de paroles franchement pornographiques.

— Dieu du ciel ! Dire que j'avais la réputation d'un franc luron à Glay ! Je ferais figure d'ingénu auprès de ces gosses !

Il regagna son hôtel en remuant les sombres pensées que ce spectacle avait fait naître en lui.

L'adolescent dont les frasques arrachaient des soupirs désapprobateurs aux vieux du village était en réalité une âme simple et honnête. Peut-être tournerait-il mal. Mais uniquement à cause de sa trop grande innocence.

À Glay il éprouvait un certain plaisir à braver les conversations, croyant se donner ainsi l'attitude « d'un de la ville ». Mais, se disait-il en soupirant tandis qu'il se glissait sous les draps, ce n'était qu'un trompe-l'œil. Il manquait d'expérience, il n'avait pas le conditionnement des gens de la cité, leurs réflexes, leur instinct du danger. Il fallait pallier ces faiblesses sans perdre une minute. Mais tout cela restait tellement vague... Il avait le sentiment pénible que ces belles décisions étaient des bulles de savon, alors que la seule qui importait, celle qu'il serait amené à prendre un de ces jours, lui échappait totalement.

Il s'endormit sur ces réflexions. Et cette inquiétude lancinante ne l'abandonna pas : elle fut le contrepoint des rêves qui peuplèrent son sommeil.

Il se réveilla fatigué et mécontent. Un mécontentement qui mit longtemps à se dissiper.

Se méfiant de l'auto-bar, il prit son petit déjeuner dans un restaurant qui, pour un huitième de crédit, proposait à la clientèle une cuisine « comme chez soi », service compris.

Triste économie ! La nourriture indigeste lui pesa sûr l'estomac jusqu'au moment où il pénétra dans le Palais des Jeux.

D'après le guide qu'il s'était procuré et qui citait exclusivement l'avenue de la Chance et ses établissements, « les enseignes étincelantes proclament avec modestie qu'on peut entrer avec un sou dans le Palais et en ressortir avec un million – un million de crédits, s'entend ». Toutefois, il n'était pas précisé si quelqu'un avait effectivement bénéficié de cette faveur du destin.

« Le Palais d'un Sou, concluait la notice, se fait gloire de posséder proportionnellement plus de machines cinquante-pour-cent qu'aucun autre établissement de l'avenue de la Chance. »

C'était cela qui intéressait Cayle. Cela et la modicité des mises. Il n'envisageait pas de ramasser ce fameux million dans l'immédiat. Pour commencer, il se contenterait de faire cinq cents crédits. Il serait toujours temps de voir plus grand par la suite.

Il s'arrêta devant un appareil dont le centre était formé par une sorte de tourbillon liquide. Tout autour fusaient, multipliés, deux mots – toujours les mêmes : PILE et FACE. Le tourbillon les aspirait, et quand il en avait avalé dix, une réaction chimique se produisait. Neuf signes captifs se dissolvaient, seul le gagnant demeurait flottant à la surface de la flaque luminescente. Alors, il y avait un cliquetis : les mises disparaissaient dans les entrailles de l'appareil ou les gains s'entassaient devant le joueur vainqueur.

Cayle joua.

Et entendit le *clic* de la défaite.

Il doubla sa mise. Gagna, récupéra son capital et joua son gain. Les lumières flamboyèrent, les mots jaillirent comme des geysers.

PILE !

Le son argentin des piécettes caressa son oreille.

Ce son, il devait l'entendre souvent durant une heure et demie. Il avait beau se montrer prudent, ne jouer que du billon, il récolta cinq crédits et décida de se rendre au restaurant voisin. Il avait besoin de reprendre des forces.

Quand il regagna la CHAMBRE AU TRÉSOR – c'était son nom – son attention fut attirée par un autre jeu. Encore plus... intime. On glissait une pièce dans la fente, on manœuvrait un levier et une série de ponctuations scintillantes dansaient un ballet de lumière sur la surface d'un tableau. Après une rapide sarabande, il ne restait plus que deux lumières en course : le rouge et le noir. Ce n'était jamais qu'une variation sur le thème Pile ou Face, puisque les chances du joueur étaient toujours de cinquante pour cent.

Cayle inséra un demi-crédit dans la fente. Perdit. Rejoua. Reperdit. Rejoua une troisième fois sans plus de succès. A la quatrième reprise, la bonne lumière s'éclaira. Ce fut sa première victoire. Il continua. Gagna dix fois de suite, perdit quatre fois, continua, remporta sept parties sur dix. Misant avec prudence, s'efforçant de limiter sa chance plutôt que de la défier, il empocha soixante-dix-huit crédits en l'espace de deux heures. Satisfait, il décida que le moment était venu d'aller boire un verre et de réfléchir. C'est qu'il avait un programme chargé : s'offrir un costume neuf, mettre son bénéfice à l'abri, rembourser ce qu'il devait à Lucy Rall. Avant tout, il fallait télestater à la jeune fille. Il aurait toujours le temps de pomper l'oseille de l'établissement plus tard.

Très décontracté, il entra dans la cabine, et bientôt l'écran s'éclaira et le visage de Lucy se forma sur la surface lumineuse.

— Je suis dehors, expliqua-t-elle.

Cayle hocha la tête d'un air entendu. Très pratique, les télestats miniaturisés que l'on porte sur soi et qui sont branchés sur le poste de la maison ! Beaucoup de gens en avaient. La qualité de l'image était excellente, en dépit de l'amplification qu'elle devait subir.

— Je rentre. Cela vous dirait de me rejoindre chez moi ? enchaîna-t-elle avant qu'il ait pu placer un mot.

Si cela lui disait !

Les quatre pièces étaient littéralement bourrées d'appareils

automatiques. Un seul coup d'œil suffit à Cayle pour se convaincre que Lucy n'avait aucun goût pour les besognes ménagères. Mais ce n'était pas cela qui l'étonnait. L'appartement n'avait pas l'air protégé. Comme il manifestait sa surprise, Lucy haussa les épaules.

— Vous savez, les gens des boutiques d'armes vivent comme n'importe qui. Et en général dans les beaux quartiers. Seuls les magasins et le Centre d'Informations sont protégés. Si vous voulez refaire votre garde-robe, poursuivit-elle, sautant du coq à l'âne, je suis à votre disposition pour vous aider à faire votre choix. Mais je ne dispose que de deux heures.

Cayle planait quelque part à l'altitude du septième ciel. Si elle l'avait invité, c'était pour une raison précise. Il ignorait quelles fonctions elle remplissait dans l'organisation secrète. Mais pour quels motifs les Armuriers auraient-ils voulu qu'il se rendît au domicile de Lucy ? Non. La seule hypothèse plausible était qu'elle s'intéressait à lui. De façon tout à fait personnelle.

Ils prirent place dans un autoplane. Lucy pressa sur un bouton et l'engin bondit comme une flèche.

— Où allons-nous ?

Elle leva la main.

— Regardez.

Au-dessus d'eux flottait un nuage artificiel aux couleurs changeantes sur lequel soudain s'inscrivaient deux mots en lettres de feu : PARADIS HABERDASHERY.

— Eh ! Je m'en souviens ! s'exclama Cayle. Cette publicité, je l'ai remarquée hier.

L'affiche qu'il avait lue signalait à l'attention des consommateurs mâles de tous les âges que le Paradis était le seul endroit où l'on pouvait se procurer, et ce à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, tout ce qui pouvait exister sur Terre, Mars ou Vénus. Et moyennant un léger supplément, sur tout lieu habité du système solaire.

— Cela vaut la peine d'être vu, vous savez.

Il avait l'impression qu'elle prenait plaisir à voir sa joie. Il se sentait naïf. Mais pas trop. L'important était qu'elle l'accompagnait.

— C'est gentil de votre part de me donner un coup de main,

hasarda-t-il.

Le Paradis se révéla plus impressionnant encore que les affiches le laissaient entendre. Six cents mètres de façade, quatre-vingts étages, lui glissa Lucy, qui ajouta :

— Nous allons aller tout de suite au rayon central et là vous trouverez votre costume.

La porte n'avait pas loin de cent mètres de large et elle était haute de trente étages. Un écran d'énergie la protégeait des intempéries, sans pour autant gêner le passage. On trouvait tout ce que l'on pouvait désirer au Paradis. Tout et le reste. Des tenues de plage, bien sûr. Mais aussi la plage. Une plage de quatre cents mètres avec bouillonnements d'écume et ressac. La plage complète : horizons brumeux, tonnes de sable, choix de coquillages et, bien entendu, l'atmosphère océane.

On achetait le matériel de ski au Paradis avec la montagne – une montagne étonnamment ressemblante, comportant une piste enneigée d'un kilomètre de long.

« Le Paradis est le magasin total », hurlaient les lumières. Notre slogan : « Tout pour l'Homme. Si vous ne voyez pas l'article que vous désirez, demandez-le-nous : nous l'avons au meilleur prix. »

— Cela comprend également les femmes, précisa Lucy. Même système que pour le rayon habillement : libre-service. Tarifs échelonnés de cinq à cinquante mille crédits. Vous seriez surpris de connaître le nombre de filles de bonne famille qui se font inscrire quand elles ont besoin d'argent. Bien sûr, tout cela est organisé avec la plus grande discrétion.

Le coup d'œil qu'elle lui jeta sollicitait un commentaire. C'était un appel tellement direct qu'il en fut surpris et il se hâta de déclarer :

— Je n'achèterai jamais une femme, moi !

La réponse parut la satisfaire.

Le rayon d'habillement occupait trente étages, mais chacun avait des articles à un prix différent. Lucy conduisit Cayle à l'étage « vingt à trente crédits » et lui montra la différence entre le tissu des costumes « urbains » et celui de son propre vêtement. Pour trente-deux crédits, il fit l'emplette d'un complet, d'une chemise, d'une

cravate, d'une paire de chaussettes et d'une paire de chaussures. On arrêta là les dépenses car, toujours pratique, la jeune fille lui signifia qu'il ne pouvait pas se permettre d'autre frais.

Elle refusa la proposition qu'il lui fit de la rembourser.

— Vous me réglerez plus tard. Mieux vaut vous constituer une petite réserve pour le moment. Faites-vous donc ouvrir un compte en banque.

Autrement dit, il aurait un prétexte pour la revoir.

Autrement dit, elle souhaitait le revoir.

— Dépêchez-vous de vous changer, je vous attends.

Ce fut sans doute cette phrase qui lui fit prendre la décision d'obtenir un baiser de Lucy avant qu'ils ne se séparent. Mais lorsqu'il ressortit du salon d'essayage, les premiers mots de la jeune fille lui firent l'effet d'une douche glacée.

— Déjà 3 heures ! Je ne me rendais pas compte qu'il était si tard ! (Elle lui sourit.) Vous êtes superbe. Et d'une élégance... Dépêchons-nous.

Ils se quittèrent devant la colossale entrée du magasin, et Lucy se hâta vers un arrêt d'autoplanes, laissant le pauvre garçon complètement décontenancé.

Mais Cayle reprit rapidement son entrain et il avait retrouvé tout son dynamisme en arrivant devant la Banque Interplanétaire n°5, un massif édifice de soixante-quatre étages, couronné de pylônes immatériels. C'était un établissement bien important pour effectuer un dépôt de quinze malheureux crédits, mais le caissier ne fit aucun commentaire devant la modicité de la somme. Il enregistra simplement les empreintes digitales du nouveau client.

L'opération terminée, Cayle éprouva un sentiment de bien-être qu'il n'avait pas connu depuis le vol dont il avait été victime. Il avait de l'argent de côté, des vêtements convenables. Restait encore une formalité à accomplir avant de poursuivre sa carrière de joueur. D'un pas décidé, il se dirigea vers l'Armurerie, nichée au milieu de l'inévitable enclos qui ceinturait toutes les boutiques d'armes et qu'il avait repérée un peu plus tôt. Mais un écriteau était fixé à la porte du magasin :

FERMETURE PROVISOIRE
DE TOUTES LES ARMURERIES
MÉTROPOLITAINES.

LES ARMURERIES RURALES
SONT OUVERTES AU PUBLIC
COMME À L'ACCOUTUMÉE.

Cayle fit volte-face avec humeur. Il n'avait pas prévu ce contretemps. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Quand rouvriraient-elles ? Tout autour de la boutique régnait un silence oppressant. Mais en quoi cela était-il inquiétant ? A Glay aussi, l'Armurerie était environnée d'une zone de silence.

Désorienté, il secoua la porte sans parvenir à l'ébranler, fit demi-tour et regagna la rue.

La question était à présent de savoir quel bouton il convenait de presser. Le souvenir des deux heures et demie passées en compagnie de Lucy lui revint, impromptu, et il songea soudain à l'insolite de cette rencontre. Avec effroi, il repensa à sa conversation. Qu'elle avait été terne ! En revanche, de ce qu'avait pu lui dire la jeune fille, il ne retrouvait dans sa mémoire que des lambeaux de paroles et une vague impression d'autorité, de franchise.

« Dame ! Quand une fille passe un après-midi tout entier avec un garçon aussi banal...»

Il lui fallait faire quelque chose, foncer tête baissée dans l'action. Une impulsion profonde, irrésistible. Il s'était établi un programme pour la semaine : d'abord l'Armurerie, ensuite, les Jeux, puis une visite au colonel Medlon. C'était un ordre logique, puisque, une fois au service de l'impératrice, il lui serait impossible de pénétrer dans un magasin d'armes. Les fonctionnaires civils eux-mêmes ne pouvaient en franchir les portes.

Mais à présent, à quoi bon attendre ?

7

L'état-major du XIX^e district était installé dans un immeuble démodé de style cascadant, avec les jaillissements de marbre qui se fondaient en volutes rigides. Une mode qui revenait par périodes. Ce n'était pas une tellement grande bâtisse, mais suffisamment quand même pour que Cayle marquât un temps d'arrêt. Ses quinze étages, ses empilements de bureaux cliquetant de machines où s'affairaient les employés étaient impressionnants. Il ne s'était pas rendu compte que l'ivrogne de l'avion était un personnage aussi important.

Il donna son nom à la réception. Mais ce n'était qu'un préliminaire. L'huissier qui l'interrogea jugea indispensable d'en appeler à l'autorité supérieure, laquelle avait, en l'occurrence, l'aspect d'un militaire entre deux âges dont la tenue s'ornait des insignes de capitaine. L'officier toisa le visiteur avec morgue :

— Le colonel n'aime pas les blancs-becs, grogna-t-il. Qui êtes-vous ?

Ce n'était guère prometteur comme entrée en matière mais Cayle était entêté. Une habitude invétérée que les années passées auprès de son père n'avaient fait que renforcer. Fort de cette longue expérience, il put reprendre d'une voix égale :

— J'ai fait la connaissance d'un colonel Medlon hier dans l'avion et il m'a expressément demandé de passer le voir. Vous seriez aimable de lui faire savoir que je suis là.

Le capitaine médita un bon moment puis, sans un mot de plus, fit volte-face et disparut en direction du saint des saints. Quand il revint, il avait l'air un peu moins renfrogné.

— Le colonel ne se souvient plus de vous, mais il vous accorde une minute d'entretien. (Son ton se fit confidentiel :) Quand vous l'avez vu, était-il... euh... était-il sous l'influence de... ?

Cayle fit un signe affirmatif.

— Alors, écoutez mon conseil : ne le ménagez pas. Deux fois aujourd'hui une très importante personnalité l'a appelé et par deux fois il lui a fait dire qu'il n'était pas là. Votre visite a l'air de l'inquiéter. Il craint d'avoir la langue trop longue quand il est soûl. En ville, il n'ose même plus boire un verre.

L'idée que Cayle se faisait d'Isher se précisait petit à petit. Voilà un capitaine qui n'avait qu'une ambition : chausser les bottes de son patron.

Mais dès qu'il eut mis le pied dans l'ascenseur, il en revint à des préoccupations plus personnelles. Réussirait-il à prendre la direction de la situation ? se demandait-il avec angoisse. Sa crainte de se voir expulsé de l'état-major *manu militari* se dissipa lorsqu'il eut jeté un coup d'œil sur l'homme assis derrière un grand bureau d'angle.

C'était bien son compagnon de voyage, bien qu'il semblât – comment dire ? – rétréci. Son visage bouffi d'ivrogne s'était aminci. Les yeux songeurs, le colonel pianotait nerveusement sur le plateau.

— Laissez-nous seuls, capitaine, ordonna-t-il d'une voix calme et autoritaire.

L'interpellé, déconfit, obtempéra, et Cayle s'assit.

— Effectivement, votre physionomie ne m'est pas inconnue, attaqua Medlon. J'étais un peu parti, non ? (Son rire sonnait faux.)

Cayle pensait aux propos que le colonel avait tenus sur le compte de l'impératrice. Des propos... dangereux.

— Je n'ai pas eu cette impression, mon colonel. Quoique... quoique, à bien réfléchir, il était un peu léger de votre part de vous laisser aller à de telles confidences devant un étranger. Sans doute, ajouta-t-il après un silence, sans doute vos hautes fonctions vous permettent-elles de vous exprimer en toute liberté ?

Le silence s'épaississait. Cayle ne se leurrait pas sur sa propre habileté. L'individu qu'il avait en face de lui n'était ni un paniquard ni un simple d'esprit. Sinon, il ne serait jamais arrivé au poste qu'il

occupait.

— Sommes-nous tombés d'accord, vous et moi, sur... euh... sur un point quelconque, jeune homme ?

— Vous m'avez laissé entendre que l'on manquait d'officiers. Et vous m'avez offert de me commissionner.

— Moi ? Je n'en ai pas souvenir. (Il parut se ressaisir.) C'est que je n'avais vraiment plus ma tête à moi. Je suis au regret, mais il n'est pas en mon pouvoir de vous faire admettre dans le corps des officiers. Le recrutement des cadres n'est absolument pas dans mes attributions. D'ailleurs le galon jouit d'un tel prestige que le gouvernement en tire un avantage financier appréciable. A supposer même que je vous pistonne, savez-vous combien vous coûterait une lieutenance ? cinq mille crédits. Et un capitanat ? quinze mille. Une somme pareille ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval quand on a votre âge, mon garçon.

La mine de Cayle s'était allongée à mesure que parlait l'officier. Si Medlon le prenait sur ce ton... tant pis pour lui.

— Et un brevet de colonel, mon colonel, combien ça vaut ?

— Ça ne se paie pas en argent, fit l'autre avec un large sourire. On doit donner son âme en échange. Morceau par morceau. Enfin, soyons sérieux ! J'ai sans doute parlé avec un peu de légèreté de cette histoire de commission. Mais vous devez comprendre que... que les choses sont ce qu'elles sont. Cependant, je ne voudrais pas que vous me preniez pour un hâbleur. Bien que la question ne soit pas de mon ressort, je vais vous dire ce que nous allons faire. Vous m'apportez cinq mille crédits dans... eh bien, disons dans quinze jours et je m'engage à vous faire obtenir votre brevet. L'arrangement vous convient-il ?

Pour un garçon dont toute la fortune n'atteignait pas quarante crédits, la proposition ne pouvait que difficilement passer pour une solution. Si l'impératrice avait décrété que les commissions ne seraient plus vendues à l'encan désormais, son autorité était délibérément bafouée. Innelda n'était pas toute-puissante ! Cayle, qui avait toujours cru que seules les Armureries battaient son pouvoir en brèche, commençait à se rendre compte que la souveraine se trouvait prise dans un filet plus insidieux encore. Ses propres serviteurs – et ils étaient innombrables – cultivaient des

ambitions personnelles, ourdissaient leurs plans dans l'ombre et mettaient à les réaliser plus d'ardeur qu'à servir celle à qui ils avaient prêté serment d'allégeance.

Le colonel froissa quelques papiers. L'entretien était achevé. C'est alors que le télestat mural s'éclaira. L'image d'une jeune femme naquit sur l'écran, qui demanda d'un ton sec :

— Où donc étiez-vous passé, colonel ?

L'officier se raidit et se retourna lentement vers l'appareil. Même s'il n'avait pas paru aussi gêné, Cayle aurait deviné le nom de cette femme.

C'était l'impératrice d'Isher.

8

Cayle, instinctivement, bondit sur ses pieds. Il avait clairement conscience d'être un intrus. Il était presque arrivé à la porte quand il se rendit compte qu'Innelda d'Isher l'observait avec insistance.

— Mon colonel, parvint-il à bafouiller, mon colonel, je vous remercie de l'honneur...

Il ne put poursuivre. Il était pétrifié de honte. Une idée informulée se mit à palpiter en lui. Serait-il possible qu'une chance pareille lui échût ? C'était inconcevable.

— Je n'ai plus besoin de vous, monsieur Clark, fit Medlon d'un ton un peu trop appuyé.

Ce fut ce diapason inhabituel qui fit sortir Cayle de son rêve. Il sentait toujours en lui la morsure de la honte. Mais elle avait changé d'objet. Il pensait au couple qu'ils formaient, lui et cet ivrogne caricatural. Quel spectacle pour l'impératrice ! Sans ciller, il darda son regard droit sur l'écran et s'inclina. Et ce seul geste suffit à lui faire reconquérir un peu de son assurance.

C'était elle. Il y avait peut-être en Isher des femmes plus belles. Mais comment se méprendre devant ce fin visage racé qu'illuminaient deux yeux verts ?

— Quel est votre nom, jeune homme ?

Il reconnaissait le timbre familier qu'il n'avait jusque-là entendu que dans les allocutions officielles.

Medlon, tendu mais très calme, le devança.

— C'est un de mes amis, Votre Majesté. Eh bien, Clark, au revoir. Heureux d'avoir pu bavarder avec vous.

Mais Innelda passa outre à l'interruption.

— Je vous ai demandé votre nom.

Un frisson secoua Cayle. Il se nomma.

— Quelle est la raison de votre présence auprès de Medlon ?

Le regard insistant du colonel croisa le sien. Habile, cet homme, songea-t-il vaguement. Pourtant, Medlon était en proie à la panique, et l'espoir palpita dans l'âme de Cayle.

— Je m'informais auprès du colonel de mes chances de pouvoir, éventuellement, obtenir une commission dans les armées de Votre Majesté.

— Le contraire m'eût étonnée.

Elle ménagea une pause, examinant tour à tour Cayle et Medlon d'un air pensif. Contrairement à toute attente elle tendit la perche à l'officier.

— Puis-je vous demander quelle a été votre réponse, colonel ?

La sueur perlait sur le visage de Medlon. Ses muscles étaient tendus à craquer. Pourtant, ce fut avec calme et même avec une ombre de raillerie qu'il déclara :

— Que cela demanderait une bonne quinzaine. C'est que les gens de la sécurité prennent leur temps, ajouta-t-il avec un ricanement méprisant.

Cayle eut l'impression de chevaucher une vague qui le portait de plus en plus haut. Il avait gagné la partie. Et son admiration pour l'impératrice grandit. Il ne s'était pas attendu qu'elle fît preuve d'une telle finesse et s'étonnait qu'elle eût permis à un de ses officiers, virtuellement pris en flagrant délit dans une affaire de pot-de-vin, de sauver ainsi la face.

Ce fut quand même d'un ton où perçait le sarcasme qu'elle enchaîna :

— Eh oui, colonel ! Je ne le sais que trop ! Combien de jeunes gens ne parviennent pas à percer ! A tel point que j'en arrive à me demander s'il n'existe pas un complot permanent, ourdi par les Fabricants d'Armes, pour décourager systématiquement les bonnes volontés.

Ses yeux lançaient des éclairs, et elle n'essayait pas de cacher sa colère.

— Cayle Clark, combien vous a-t-on demandé pour votre brevet ?

Cayle hésita. Du coin de l'œil, il pouvait voir le visage défait de Medlon qui regrettait amèrement chacun des mots qu'il avait prononcés ! Son regard était si implorant que Cayle eut comme une nausée. Il n'avait encore jamais éprouvé le sentiment d'avoir un homme à sa merci. Cela lui donnait la chair de poule. Brusquement, il en eut assez.

— J'ai fait la connaissance du colonel Medlon hier et il m'a offert de me faire commissionner sans condition.

Le colonel se détendit, et Innelda sourit.

— Je suis heureuse de vous l'entendre dire. Je n'ai rien d'autre à ajouter. Au revoir, messieurs.

Il y eut un cliquetis et l'écran s'éteignit. Lentement, Medlon regagna son fauteuil. Cayle s'avança vers lui, le sourire aux lèvres. Le colonel le dévisagea.

— Eh bien, mon garçon, fit-il sereinement, j'ai été enchanté de votre visite. Mais vous m'excuserez : j'ai beaucoup à faire. J'espère en tout cas vous revoir dans deux semaines. Avec les cinq mille crédits. A bientôt.

Qu'il est acre le goût de la défaite ! La perspective de l'échec, tout à l'heure lancinante, était devenue quasi improbable. Et voilà que... C'était sa faute ! La rançon de sa propre faiblesse. S'imaginer qu'une crapule est capable de reconnaissance...

Le colonel, parfaitement à son aise à présent, l'observait avec amusement.

— L'impératrice, voyez-vous, ne comprend pas les difficultés que poserait l'abandon du système actuel de la vénalité des charges. Un système dont je ne suis d'ailleurs nullement responsable. S'y attaquer serait un suicide. (Il ricana.) Enfin, j'espère que cet épisode aura éclairé votre lanterne sur la politique de l'avancement ! A un de ces jours, mon garçon.

Se jeter sur lui ? A quoi bon ! Il se trouvait dans un bâtiment militaire et Cayle ne tenait nullement à se faire arrêter pour coups et blessures. Il patienterait. Medlon ne perdrait rien pour attendre.

La nuit tombait lorsqu'il sortit de l'état-major. A travers le halo

vaporeux de la publicité lumineuse, les étoiles brillaient d'un éclat minéral et glacé.

Au fond, la situation s'était améliorée par rapport à la veille. Cayle commençait à prendre la mesure de ce labyrinthe qu'était le mode de vie d'Isher et il avait l'impression que, compte tenu de son ignorance, il s'en était jusqu'ici tiré à son honneur.

Alentour, les trottoirs commençaient à restituer l'énergie lumineuse absorbée tout le jour. Le ciel s'assombrissait et la nuit était claire.

Il marchait d'un bon pas. Sûr de lui. Il avait eu raison d'attaquer Seal en dépit de tous les risques et raison de ne rien entreprendre contre Medlon. Le premier n'était qu'un individu quelconque, anonyme, perdu dans la masse et dont nul ne se souciait. Mais le colonel avait la force publique à sa disposition.

Initialement, Cayle n'avait pas l'intention de revenir le soir même à l'établissement de l'avenue de la Chance. Mais maintenant que ses doutes s'étaient dissipés, il changea d'avis. Il suffisait de gagner cinq mille crédits. Alors, il aurait son brevet... et à lui les trésors d'Isher !

Et Lucy Rall. Il ne fallait pas oublier Lucy.

Un jour à attendre, c'était encore trop.

9

La foule était si dense devant le Palais d'un Sou qu'il lui fallut se frayer un chemin à coups de coude. Perdu au milieu de ce grouillement compact, il passerait aussi inaperçu qu'un fétu de paille sur l'océan, songea-t-il avec une secrète satisfaction.

Déterminé, cette fois, à emporter la forte somme et connaissant déjà le mécanisme des jeux, il n'hésita pas. L'appareil sur lequel il avait jeté son dévolu rapportait entre cinq et cent pour un. Il était relativement simple, aux yeux de Cayle en tout cas, pour qui les possibilités d'utilisation de l'énergie n'avaient rien de très mystérieux. Il avait assez souvent bricolé dans l'atelier paternel pour acquérir une certaine expérience en ce domaine. La machine était constituée, pour l'essentiel, par une boule d'énergie pure de deux centimètres de diamètre environ qui tournoyait à l'intérieur d'une sphère de plastique. Tournoyait. Tournoyait plus vite – encore plus vite – de plus en plus vite, jusqu'à briser la résistance de la matière. Alors, elle fracturait les parois de sa prison, s'enfonçait dans la substance même de la coquille qui l'enserrait comme si celle-ci n'était qu'une brume aussi impalpable qu'un rayon de lumière.

Mais, à l'instant précis où ce nœud de forces était libéré, comme pris de peur, l'insubstantiel projectile ralentissait tandis que changeait subtilement sa couleur. Sa vélocité était de plusieurs kilomètres-seconde, mais à peine avait-il franchi un mètre qu'il s'immobilisait. Alors, la boule immatérielle tombait et, pendant toute la durée de sa chute, le spectateur avait l'impression de la voir partout. Illusion, bien sûr, fruit de la conjonction entre cette incroyable célérité et l'hallucination : le joueur avait la conviction

que le nœud de forces s'élançait à sa rencontre, qu'il allait choir dans le couloir gagnant.

Cayle engagea sa première mise. Ce fut son premier gain : 37 crédits pour 1. L'excitation eut raison de sa prudence et il plaça un crédit sur chacune des 4 couleurs : il perdit. Recommença la même combinaison et empocha 90 crédits. En l'espace d'une heure, il gagna en moyenne une fois sur cinq. Ce qui était phénoménal, même pour un joueur comme lui. Bien avant que cette première heure fût écoulée, il avait décuplé sa mise initiale et ne jouait plus que par coups de 10 crédits.

Il n'était pas question de faire des comptes. De temps en temps, il fourrait une poignée de crédits dans le changeur automatique qui lui restituait de gros billets qu'il glissait négligemment dans sa poche. Il n'eut pas à écorner ses réserves. « J'ai gagné trois ou quatre mille crédits ! » songea-t-il tout d'un coup. Bizarrement, un sentiment de panique l'envahit. « C'est le moment de laisser tomber. Inutile de ramasser les cinq unités en une seule nuit. Je peux revenir demain, et les jours suivants...»

Mais la vitesse du jeu le grisait. Chaque fois qu'il décidait d'abandonner, il voyait la sphère d'énergie se mettre à tourbillonner, tourbillonner, et il enfournait fiévreusement son argent dans la tirelire. Quand il perdait, une rage froide s'emparait de lui et il se jurait de s'obstiner tant qu'il n'aurait pas récupéré ses gains jusqu'au dernier sou. En revanche, s'il gagnait, il se disait qu'il était absurde de laisser choir au milieu d'une série sensationnelle. « Attention, murmurait-il. Jusqu'à ce que j'aie perdu dix fois de suite... dix fois de suite... dix fois...»

Il se souvenait confusément avoir glissé une liasse de 40 ou 50 billets de 1 000 crédits dans sa poche. Et il avait encore de la monnaie. Au hasard, il enfourna des billets grand format par poignées dans la machine. Combien ? il aurait été incapable de le dire, et cela n'avait aucune espèce d'importance : l'engin ne faisait pas d'erreur de calcul. Il payait avec une scrupuleuse honnêteté.

Cayle titubait comme un ivrogne. Il avait l'impression de flotter au-dessus du sol.

Il jouait. Il jouait dans un brouillard. Il jouait. Il avait presque oublié la foule.

D'autres joueurs, il finit quand même par s'en rendre compte, pariaient sur les mêmes chiffres que lui. Mais il s'en moquait éperdument.

Tout à coup, le globe immatériel s'abattit dans un coin de sa cage comme une chose morte. Cayle qui attendait, haletant, que le jeu reprît, ne remarqua pas le petit homme bedonnant qui s'avançait vers lui.

— Félicitations, mon garçon, fit-il d'une voix onctueuse. Nous sommes très heureux pour vous. Mais j'ai une triste nouvelle à annoncer à ces messieurs-dames. Le règlement de la maison, qui est d'ailleurs affiché, n'autorise pas ce que nous appelons les pirates de la chance. Il est certain que ce brave garçon est dans une passe insensée. Aussi personne n'aura le droit de miser après qu'il aura fait ses jeux. C'est la directive que nous avons donnée à la machine. Bonne chance à tous. Et particulièrement à vous, jeune homme.

L'obèse s'éloigna en souriant et la sphère se remit à tourner. Cayle fit trois parties avant de reprendre conscience de la réalité. « Eh bien ! je suis le centre de l'attention générale. » Il s'en étonnait. Et la prudence lui revint. « J'ai tout intérêt à m'éclipser discrètement », songea-t-il.

Il contourna la table. Une fille ravissante se jeta dans ses bras, le serrant à l'étouffer et lui plaqua sur les lèvres un baiser fulgurant.

— Oh ! Passez-moi un peu de votre chance. Dites... un peu de votre chance...

Le visage fermé, il dénoua l'étreinte, mais l'incident lui avait fait oublier sa résolution. Il joua, rejoua, rejoua encore. Que diable avait-il décidé de faire ? Impossible de se le rappeler.

De nouveaux arrivants s'agglutinaient autour de sa table, refoulant peu à peu ceux qui les avaient précédés. Lorsque Cayle remarqua que l'un des assistants se faisait expulser avec perte et fracas, la sonnette d'alarme tinta de nouveau dans son cerveau. Mille regards avides entouraient sa table.

Mais qu'avait-il donc bien pu décider tout à l'heure ?

Une légion de femmes l'entourait. Leurs doigts frémissaient sur son corps. Leurs lèvres le frôlaient au passage s'il avait le malheur de tourner la tête. Il était assailli d'effluves parfumés. Des bras nus,

des dos nus, des encolures profondes gorgées d'odeurs tièdes où, quoi qu'il fît, son regard plongeait, l'encerclaient.

Il jouait.

Il joua toute la nuit sans que sa chance l'abandonnât, incapable de s'arracher à la table où l'ivresse du risque le clouait, qu'il gagnât ou perdît. La peau nue se collait à lui, des lèvres peintes caressaient son épiderme et il frissonnait de volupté. La musique se déchaînait. Il avait vingt-trois ans. Toutes les fibres de son corps vibraient d'extase et étouffaient sa méfiance.

Et puis ce fut la fermeture. Il avait gagné des milliers de crédits.

Brusquement, le petit rondouillard de tout à l'heure surgit.

— Ça va comme ça, laissa-t-il tomber d'une voix métallique. On est entre nous, à présent. Finie la plaisanterie.

Cayle fixa son regard sur lui. A l'intérieur de son crâne, ce n'était plus la petite sonnette de tout à l'heure : c'était le tocsin.

— Eh bien, je crois qu'il est l'heure de rentrer se coucher, murmura-t-il.

Quelqu'un le frappa en pleine face, sèchement.

— Vas-y encore. Il est toujours dans les nuages.

La seconde gifle fut plus cinglante encore, et Cayle émergea de la brume. En une fraction de seconde il comprit.

Il courait un danger mortel. Des yeux, il fit le tour du cercle qui l'entourait. Tous ces gens l'avaient applaudi. Tous ces gens dont la présence avait endormi ses soupçons. Tant qu'ils seraient là, en tout cas, les autres n'oseraient rien faire. Il se tourna vers le petit homme replet et se sentit empoigné tandis qu'on lui retournait sans façon les poches. Et le rondouillard, dont la voix semblait venir de très loin, reprit la parole.

— Ne soyez pas naïf. Tout cela n'a rien que de très normal et vous n'êtes pas le premier à vous faire virer. Le public est un faux public. Des gens à notre solde. 10 crédits par tête de pipe, si cela vous intéresse. Tarif syndical. Ce qui représente 10 000 crédits. Et vous avez gagné cinquante, cent fois plus. Alors... c'est tout bénéfice, vous voyez. Mais pensez-vous que les gens réfléchissent à cela ! Le prochain coup, tâchez d'être un peu moins cupide. S'il y a une prochaine fois...

— Que... Qu'allez-vous faire de moi ? parvint à demander Cayle.

— Vous le verrez. (Il haussa le ton.) Allez, embarquez-le pour qu'on puisse déboucler la lourde.

Cayle, réduit à l'impuissance, fut irrésistiblement entraîné vers un passage obscur. Encore un coup, songea-t-il avec désespoir, encore un coup, il s'était mis dans une situation telle que c'était à d'autres de décider de son sort.

INTERMEDE

McAllister eut conscience qu'il était étendu sur un trottoir, entouré d'un cercle de curieux qui béaient de stupéfaction. Disparu, le parc mystérieux. A la place de la fantastique ville de l'avenir, il n'y avait plus, à perte de vue, qu'une morne enfilade de rues bordées de boutiques basses aux façades délavées. Comme il se mettait debout, quelqu'un s'exclama :

— Je suis sûr que c'est le journaliste qui a été dans ce magasin d'armes !

Ainsi, il était revenu en 1973. Le jour même où tout avait commencé, peut-être.

— Il a pas l'air dans son état normal, reprit la voix, dominant le brouhaha confus, faudrait peut-être bien...

McAllister n'en entendit pas davantage. Pas dans son état normal ! Si ces gens savaient à quel point c'était vrai ! Mais il y avait sûrement quelque part un savant capable de l'aider. Les archives de l'avenir étaient formelles : il n'avait pas fait explosion.

Il se mit en chemin. Lorsqu'il tourna la tête, il vit que la petite foule qui avait assisté à son réveil se désagrégeait ; nonchalamment, chacun s'en allait de son côté comme on se disperse quand il n'y a plus rien d'intéressant à regarder.

— J'ai une décision à prendre.

Un moment lui fut nécessaire pour comprendre que c'était lui qui avait prononcé cette phrase.

Une décision ? La première chose à faire, maintenant qu'il avait réintégré son temps d'origine, était de mettre la main sur un savant... Si c'était cela, la décision, elle était d'ores et déjà prise. Seulement, à qui s'adresser ? Son vieux professeur de physique, peut-être ? McAllister s'engouffra sans réfléchir davantage dans une cabine télestatique mais se rappela avec découragement qu'il ne pouvait l'utiliser : la combinaison invisible qui l'enveloppait de la tête aux pieds lui interdisait de fouiller ses poches à la recherche de l'indispensable piécette. Il battit en retraite. Et, le souffle coupé, s'arrêta net.

Il faisait nuit, et tout autour de lui brillaient tous les feux de la ville. La rue était comme une traînée de pierreries chatoyantes qui se perdait dans la distance, un long liseré irradié, une route de lumière idéalement droite, habitée du reflet d'un invisible soleil. Le journaliste n'osait s'abandonner à l'espoir insensé qui avait jailli en lui. Était-il revenu à l'époque d'Isher ? Au temps des Armuriers ? Cela voulait-il dire que les Fabricants d'Armes l'avaient rappelé ? Après tout, ce n'étaient pas de mauvais diables, ils s'étaient déclarés prêts à le sauver s'ils le pouvaient. Des semaines s'étaient peut-être écoulées pour eux depuis son expulsion.

Il se mit en marche d'un pas vif, pressé de trouver un magasin d'armes. Un homme le croisa qu'il interpella. Le passant, étonné, s'arrêta pour le dévisager et reprit sa marche. L'espace d'un instant, McAllister reçut le choc de deux yeux immenses, deux yeux d'un noir profond plongeant dans son regard. Un homme en route vers quelque merveilleuse maison de demain. Ce fut cette idée qui l'empêcha de se lancer à la poursuite de l'inconnu.

Il avait eu tort de ne pas suivre son instinct, pensa-t-il un peu plus tard. Les rues étaient vides à cette heure qui précédait l'aurore. Mais, chose surprenante, ce n'était pas l'absence d'êtres humains qui troublait McAllister. Non. Son inquiétude venait de ce qu'il n'avait pas rencontré une seule Armurerie.

Mais il ne perdait pas son espoir. Bientôt, ce serait le matin. Les hommes sortiraient de leurs étranges demeures irradiées. Des savants l'examineraient. Sans hâte ni frénésie, dans la sécurité d'incroyables laboratoires, sans craindre la menace de destruction planant au-dessus d'eux.

Ses pensées s'interrompirent brutalement. Il décrochait. Il vacilla sous l'empoignade terrible d'un vent inattendu. Autour de lui hurlait la tempête. Il mobilisa toutes ses forces pour retrouver son calme physique et mental.

Disparue la brillante, la somptueuse cité nocturne. Disparue la route embrasée. Le monde où il se trouvait à présent était un monde mort, un monde désertique, fouetté par le blizzard qui soulevait la neige en tourbillons. Il faisait jour. Par intervalles, McAllister entrevoyait la silhouette spectrale de quelques arbres dressés à cinquante mètres de lui. Instinctivement, il se hâta vers ce havre précaire. Dans quel futur, dans quel passé serait-il projeté, la minute qui suivrait ?

Non, il n'y avait pas d'erreur. Rien ici qui, de près ou de loin, ressemblât à une ville. Rien que ces arbres, cette forêt sans vie. Et ce vent âpre qui fouettait l'étendue. Ce vent soufflant des origines du temps. Il ne sut combien de temps il demeura là, secoué par la tempête rageuse, se colletant avec le vent primordial. Et puis...

Et puis, il n'y eut plus de blizzard. Il n'y eut plus d'arbres. Il était debout sur une plage de sable. A ses pieds la mer bleue, pailletée de soleil, léchait un rivage. Il y avait des maisons blanches, au loin, et, par-delà les collines envahies d'une végétation luxuriante, se dressaient les restes de ce qui avait été une formidable cité. L'atmosphère était indescriptible. Une atmosphère du fond des âges. Le silence – le silence de la mort immémoriale – n'était rompu que par le clapotis des vagues éternelles.

De nouveau, il y eut un décrochage. Bien qu'il s'y attendît, il ne s'en enfonça pas moins à deux reprises dans le fleuve bouillonnant qui le secouait comme un bouchon. Le courant contre lequel il se débattait était puissant, mais sa combinaison s'était gonflée automatiquement et McAllister put bientôt contrôler sa direction. Un rideau d'arbres lui permit de repérer la berge. Soudain, il cessa de brasser l'eau. A quoi bon lutter ? L'évidence était là, simple et atroce. Il basculait du passé dans le futur, du futur dans le passé. Il était ce peson parcourant interminablement le fléau de la bascule. Un pendule ! Et chaque oscillation gagnait en amplitude, le faisait plonger toujours plus profondément dans le passé, toujours plus loin dans l'avenir. Il n'y avait pas d'autre explication possible aux

changements catastrophiques dont il avait été témoin. Le prochain n'allait pas tarder.

Il ne tarda pas.

McAllister se retrouva à plat ventre, le visage enfoui dans l'herbe. Quand il leva les yeux, il aperçut une demi-douzaine d'étranges bâtiments bas à l'aspect inhumain. Mais une question le rongeait : combien de temps restait-il dans chaque époque ?

Sa montre indiquait 2 h 40.

Et il cessa de s'interroger. Le fléau oscillait, oscillait. Et le journaliste s'abandonnait. Tantôt il était sur la terre ferme, tantôt il était immergé mais il avait cessé de réagir. Il n'essayait ni de marcher, ni de nager, ni même de s'asseoir... Passé – futur – passé – futur...

Il avait vaguement le sentiment qu'il devait faire quelque chose. Quelque chose d'important. Prendre une décision. Mais il ne se rappelait plus laquelle.

Les Armuriers, c'était indiscutable, avaient obtenu leur sursis. Car à l'autre bout du vertige, il y avait la machine que les soldats d'Isher avaient mise en marche. Elle aussi glissait follement du passé au futur, du futur au passé.

Mais il y avait cette décision qu'il fallait prendre. Il fallait qu'il réfléchisse de toute urgence à ce problème.

10

16 juillet 4784 , Ère d'Isher, 23 h 50 – *Hôtel Royal Ganeel.*

Robert Hedrock sort du Département Coordination et enfile le couloir éclairé a giorno qui s'allonge à perte de vue. Sa démarche a la souplesse vigilante de celle d'un félin mais, en réalité, ses pensées sont bien loin de l'hôtel où est installé le quartier général de la guilde des Armuriers.

Il y a un peu plus d'un an qu'il a demandé à être coopté, arguant qu'il croyait à un conflit imminent avec le gouvernement et qu'il voulait être aux côtés des Fabricants d'Armes lorsque la crise éclaterait. Ses papiers étaient en ordre, l'indice mental physique et moral que lui attribua la machine *Pp* était si élevé que son dossier fut immédiatement transmis au comité exécutif qui lui confia aussitôt une mission hors série.

Hedrock n'ignorait pas que plusieurs membres du conseil et nombre de personnalités haut placées considéraient que la rapidité de son ascension était contraire à l'intérêt supérieur de l'organisation. D'aucuns le trouvaient même quelque peu mystérieux. Toutefois, ces réserves ne suscitaient pas de sous-entendus perfides. Personne, en vérité, ne songeait à discuter le verdict de la machine *Pp*, ce qui n'allait d'ailleurs pas sans étonner parfois Hedrock. Un jour il examinerait l'engin de plus près afin de découvrir pourquoi des individus normalement méfiants acceptaient ainsi ses avis sans murmure.

Tromper le mécanisme avec une histoire soigneusement mise au point s'était révélé d'une simplicité enfantine. Bien sûr, il avait des capacités de contrôle psychique particulières, et sa connaissance

des réactions des machines aux processus biologiques était tout à fait exceptionnelle. En outre, les rapports d'amitié qu'il entretenait avec les Armuriers avaient joué un rôle prépondérant dans sa promotion. La machine *Pp*, s'était-il laissé dire, était équipée des mêmes circuits de sensibilité qui permettaient aux portes des boutiques d'armes de déceler l'hostilité cachée. En outre, elle partageait avec les super armes la faculté de décision inscrite dans sa structure : elle ne tuait qu'en cas de légitime défense ; ses sens électroniques incroyablement affinés étaient aptes à détecter les différences réactionnelles les plus ténues que manifestaient des sujets soumis à son examen. Ce perfectionnement n'existait pas encore à l'époque où Hedrock avait rallié la guilde, une centaine d'années plus tôt. Dans la mesure où la sécurité des Armuriers dépendait exclusivement de la machine, il était indispensable que le coordinateur, le seul humain doté du privilège de l'immortalité, s'assurât que la confiance des Fabricants d'Armes, ses amis, était fondée.

Mais il s'occuperait de cela plus tard. Pour le moment, des problèmes plus urgents l'assaillaient. Il allait falloir déterminer une ligne d'action dans un avenir encore imprécis, sans doute, mais néanmoins proche – beaucoup trop proche pour son goût.

La première offensive de grand style lancée par l'impératrice avait contraint l'organisation à fermer ses magasins dans les grandes villes. Mais cela n'était encore qu'un point secondaire par rapport au problème du « pendule » temporel. Et Robert Hedrock était le seul individu qualifié pour prendre une décision à cet égard. Or, il n'avait pas encore la moindre idée de la façon dont il aborderait la question.

Il fit halte devant une porte sur laquelle était apposé un panonceau : PRIVÉ – ENTRÉE RÉSERVÉE AUX DIRECTEURS. Il frappa, attendit quelques secondes et, sans autre formalité, entra dans une salle étrange. Pas très grande selon les normes ishériennes, mais remarquablement large, et dont la porte était l'élément le plus insolite, puisqu'elle se trouvait fort exactement à trente mètres du plancher. Le seuil était une sorte de plate-forme que prolongeait un champ d'énergie. Il suffisait de plaquer ses pieds sur deux isolateurs, ce que ne manqua pas de faire Hedrock, pour se

trouver aussitôt « pris en charge » par le champ luminescent qui déposait le visiteur au centre de la bizarre pièce.

Les sept conseillers présents, qui faisaient le cercle autour d'une machine enclose dans un étui plastique transparent, se contentèrent d'un bref salut sans interrompre leur surveillance. Hedrock les observa un moment. Ils semblaient anormalement déprimés.

— La prochaine oscillation ne va pas tarder, murmura Peter Cadron.

Hedrock fixa les yeux sur l'étrange objet flottant dans sa bulle de vide.

C'était un chronogramme sillonné d'un inextricable fouillis de lignes, si ténues qu'elles semblaient vibrer comme les ondes caloriques dans l'air torride de l'été.

Théoriquement, les stries qui émergeaient d'un foyer commun s'épanouissaient à l'infini dans le passé et dans le futur, à cette réserve près que, dans l'espace géométrique utilisé, l'infini avait une valeur voisine de zéro. Mais lorsqu'il s'agissait de plusieurs milliers de milliards d'années, l'image se brouillait et devenait malaisée à observer. Sur cet océan de temps, on distinguait deux ombres confuses, l'une relativement volumineuse près du centre, l'autre pas plus grosse qu'une pointe d'épingle. Cette dernière, Hedrock le savait, n'était qu'une image incroyablement agrandie d'un objet réel. Le magnificateur qui révélait chaque pulsation de la tache était accordé à des séparateurs énergo-sensibles s'ajustant automatiquement à la présence de tout nouvel observateur.

Le cœur serré, Hedrock suivit ces palpitations, ces frémissements étranges qui n'avaient aucun parallèle dans l'espace macrocosmique. Bien que le mouvement ne fût pas particulièrement rapide, les deux taches disparurent. Où cela ? Même les savants qui mettaient leur science au service de la guilde ne le savaient pas. Elles disparurent donc, puis, peu à peu, se rematérialisèrent. Mais cette fois, elles avaient changé de position l'une par rapport à l'autre et la distance qui les séparait s'était accrue. La plus grande des deux ocelles frémissait au point moins trente-quatre jours du centre – dans le passé – et la seconde se trouvait à un mois, trois jours et quelques heures dans l'avenir. L'infime étincelle, après s'être trouvée à 97 milliards d'années dans

le futur, était maintenant à environ 106 milliards d'années dans le passé.

Chiffre si colossal que Hedrock ne put retenir un frisson.

— A-t-on calculé le potentiel d'énergie ?

Cadron, à qui il avait posé la question, hocha la tête d'un air las.

— Il y en a assez pour faire sauter la planète. Où donc allons-nous la libérer ?

Hedrock n'avait pas été parmi ceux qui avaient parlé à McAllister, à l'homme du XX^{e} siècle. Ses renseignements sur cette entrevue étaient fragmentaires, et c'était d'ailleurs en partie pour en apprendre davantage qu'il avait rejoint le comité dans la salle de la Temporelle. Il prit Cadron à part et l'interrogea sans détour. Le jeune conseiller le dévisagea avec un sourire sans joie.

— Vous voulez la vérité ? La voilà : nous avons tous honte de la façon dont nous avons agi.

— Si je vous comprends bien, vous considérez que McAllister n'aurait pas dû être sacrifié ?

— Ce n'est pas absolument cela que je veux dire. Le mieux est de vous raconter toute l'histoire. Notre délégué de Greenway a vu entrer dans la boutique un type étrange au costume insolite. De fil en aiguille, il est apparu que c'était un journaliste en provenance du XX^{e} siècle. Un magasin, affirma-t-il, s'était matérialisé dans la petite ville qu'il habitait. Il y était entré sans difficulté. Évidemment, il n'appartenait ni à la police ni au gouvernement. Au moment où il franchissait la porte, a-t-il déclaré, il a éprouvé comme un choc. Il avait en réalité absorbé à cet instant une dose d'énergie temporelle équivalant à quelque chose comme sept mille ans. Immédiatement mis au courant, le gestionnaire fit les vérifications d'usage et constata que l'Armurerie était soumise à des tensions énergétiques colossales dont il localisa rapidement la source : un édifice gouvernemental installé en face de l'officine. Il convoqua aussitôt le conseil.

« Il fallait prendre une décision de toute urgence. McAllister était bourré d'énergie. De quoi faire sauter la ville s'il sortait de la boutique sans être isolé. Par ailleurs, la génératrice continuait à énergiser le magasin qui, d'une seconde à l'autre, pouvait être

projeté dans l'espace-temps. Nous avions également de bonnes raisons de croire que d'autres magasins étaient sous le coup d'une attaque imminente. Qui pouvait prévoir le tour que prendraient les choses ? Bref, le premier objectif devait être de gagner du temps. Pour cela, il fallait concentrer sur McAllister les flots d'énergie que déversait la génératrice et le réexpédier dans son époque d'origine. Nous l'avons enfermé dans une combinaison isolée qui l'empêcherait provisoirement d'exploser. A une étape ultérieure, nous mettrions au point un système pour libérer cette énergie de façon inoffensive. Nous savions que d'ici-là il oscillerait d'avant en arrière dans le temps, entraînant la génératrice à sa remorque.

« Aujourd'hui encore, je ne vois pas ce que nous aurions pu faire d'autre, poursuivit-il en secouant la tête d'un air morne. Il fallait agir sans attendre et dans un domaine où nos connaissances sont bien maigres. En fait, nous avons sauté de la poêle à frire dans la marmite ! Personnellement, je ne suis pas fier de moi.

— Croyez-vous qu'il soit encore en vie ?

— Absolument. Sa combinaison est une des plus perfectionnées dont nous disposions : auto-alimentation intégrée, synthétiseur d'eau, etc. Tout est automatique. (Il eut un sourire triste.) Nous pensions qu'il arriverait à se sauver lui-même. Nous nous sommes mis le doigt dans l'œil.

Hedrock se sentait déprimé. Tout s'était fait avant qu'il eût même été averti du danger. Le journaliste était une apocalypse ambulante. Cette énergie qui, à chaque oscillation, s'accumulait en lui... il n'y avait jamais rien eu de pareil dans l'univers. S'il explosait, le choc ébranlerait la texture même de l'espace. L'écho en retentirait dans tous les temps et les tenseurs énergétiques qui créaient l'illusion de la matière risquaient d'être pulvérisés sous le choc.

— Et la génératrice ?

Le visage de Cadron s'éclaira.

— Elle se trouve encore dans les limites de la zone critique. Il faut prendre une décision avant que le point dangereux soit atteint.

« Eh oui, songea amèrement Hedrock. Mais quelle décision, justement ? »

— Où en sont les travaux sur ce problème de l'amortissement

des amplitudes ?

Cette fois ce fut un autre conseiller qui répondit.

— Les recherches sont abandonnées. La science de l'an 4784 n'a pas de réponse à apporter sur ce point. Nous avons encore eu de la veine de pouvoir faire en sorte que l'une de nos boutiques serve de pivot. Nous sommes en mesure de déclencher l'explosion à n'importe quel moment du passé ou du futur. Seulement, lequel choisir ?

Sur la carte temporelle, les deux taches étaient dans une immobilité absolue.

11

Les hommes s'écartèrent de la Temporelle dans un murmure de conversation. Quelqu'un fit remarquer que c'était l'occasion ou jamais de se documenter sur les possibilités d'exploration du temps. Ce à quoi le conseiller Kendlon rétorqua que, à en juger par cette accumulation d'énergie dans le corps du voyageur, le voyage dans le temps avait peu de chance de devenir populaire.

— Messieurs, dit finalement Dresley de sa voix nette et précise, messieurs, le conseil nous a donné mandat de prendre connaissance du rapport de M. Hedrock sur l'offensive des forces impériales. M. Hedrock nous a mis au courant, dans une communication datant de quelques semaines, d'un certain nombre de détails d'ordre technique et administratif. Si j'ai bonne mémoire, nous avons jugé son plan d'organisation d'une parfaite efficacité. Si le rapporteur veut bien nous informer à présent de l'état actuel de la situation...

Hedrock dévisagea chacun tour à tour. L'auditoire était attentif et cette seule vue le stimula. Le problème était clair : prendre une décision en ce qui concernait les oscillations. Puis en tirer toutes les conséquences sans tenir compte de l'opinion de ses supérieurs théoriques. Ce serait difficile.

— Une fois que j'ai eu reçu mes instructions, commença-t-il, nous avons procédé à l'implantation de mille deux cent quarante-sept nouvelles Armureries, surtout dans les petites agglomérations, et trois mille huit cent neuf contacts ont été établis avec les membres de l'administration impériale, tant militaire que civile. Des contacts en certains cas extrêmement ténus.

Il exposa succinctement son système de classification : chaque

contact était affecté à une catégorie en fonction de la vocation de l'individu, de son importance hiérarchique et de son enthousiasme pour l'aventure dans laquelle l'impératrice avait jeté ses partisans.

— Grâce aux savants qui considèrent les boutiques d'armes comme un élément inhérent de la civilisation d'Isher, nous avons recueilli en l'espace de dix jours tous les secrets concernant la domestication de l'énergie temporelle connus du gouvernement. Nous avons découvert que, sur les quatre généraux chargés de diriger les opérations, deux étaient franchement hostiles à la campagne dès le départ. Un troisième a été convaincu lorsqu'il a vu disparaître notre Armurerie. Toutefois, le dernier, Doocar, qui a malheureusement le commandement suprême, n'abandonnera que si l'impératrice lui en donne expressément l'ordre. Son sens de la loyauté est plus fort que ses sentiments personnels et que ses opinions.

Hedrock ménagea une pause dans l'attente d'un commentaire qui ne vint pas, ce qui était la meilleure réponse.

— Des milliers d'officiers ont déserté, enchaîna-t-il, mais un seul membre du Conseil impérial s'est ouvertement opposé à l'offensive après l'exécution de Banton Vickers qui, vous le savez, avait critiqué ce plan de bataille. C'est le prince Del Curtin qui, pour manifester sa désapprobation, a quitté le palais. Ce qui nous ramène à l'impératrice.

Hedrock brossa le portrait psychologique de la souveraine. Orpheline à onze ans, couronnée à dix-huit. Aujourd'hui, elle avait vingt-cinq ans.

— L'âge critique, précisa-t-il amèrement, l'âge où l'on passe de l'animal à l'humain.

L'exposé de tous ces faits qu'ils connaissaient étonnait les conseillers. Mais il n'était pas dans les intentions de Hedrock de « faire court ». Il avait son point de vue sur la façon de vaincre l'impératrice et ne voulait le rendre public qu'au moment et dans les formes qu'il jugeait le plus propres à servir ses desseins.

— Innelda est une émotive, une instable. Brillante et implacable, elle supporte mal qu'on se dresse contre sa volonté. Au fond, elle désirerait ne pas devenir adulte. Après avoir dépouillé des milliers de rapports, je suis arrivé à cette conclusion que la meilleure

méthode est de lui laisser une porte de sortie afin de lui permettre de sauver la face à l'instant critique.

Il considéra son auditoire d'un air interrogateur. Avec ces hommes, il n'était pas question de déguiser ses pensées.

— J'émets le vœu que le Conseil ne prenne pas en mauvaise part la tactique que je recommande. Je mise sur un concours de circonstances qui nous donnera l'avantage et bloquera la machine de guerre. Selon moi, celle-ci enrayée, l'impératrice s'occupera d'autre chose et s'empressera d'oublier pour quelles raisons le conflit s'est engagé.

Après un silence destiné à souligner ses mots, il poursuivit :

— Mon service est à l'affût de cette occasion favorable. Je vous tiendrai au courant de tous les faits nouveaux. Maintenant, s'il y a des questions, je suis prêt à y répondre.

La première fut mineure. Puis quelqu'un leva la main :

— Avez-vous une idée de la forme que revêtira cette occasion à laquelle vous faites allusion ?

— Il est difficile de passer en revue toutes les voies que nous explorons, répondit Hedrock avec circonspection. La jeune personne en question est vulnérable par bien des côtés. Le recrutement du corps des officiers lui cause de sérieux soucis. Elle se débat au milieu d'une toile d'intrigues qu'ourdissent les vieillards de son entourage qui lui cachent systématiquement les renseignements qu'ils possèdent. Elle a beau faire, elle est prise au piège. Un piège aussi vieux que l'humanité. Elle est coupée du monde réel. Notre tâche est de tirer avantage de ces points faibles.

— Ce n'est qu'une formule !

— Vous avez raison. Mais une formule qui s'appuie sur l'analyse à laquelle je me suis personnellement livré du caractère de l'impératrice.

— Ne pensez-vous pas qu'il serait préférable de confier ce genre d'études aux techniciens de la machine *Pp* et aux...

— J'ai examiné de fond en comble le dossier d'Innelda – je parle du dossier que la guilde a elle-même constitué – avant de faire cette proposition.

— Attention ! C'est au conseil qu'il incombe de prendre des

décisions dans ce domaine.

— Je n'ai fait qu'émettre des suggestions. Je n'ai pas pris de décision.

L'autre ne répliqua rien. Hedrock avait le sentiment que le conseil découvrait son visage véritable. Une assemblée d'individus humains, tellement humains ! tellement jaloux de leurs prérogatives. Ils auraient du mal à avaliser les décisions que le coordinateur serait finalement amené à prendre pour régler le problème du « pendule ».

L'auditoire s'agitait. Involontairement, les yeux étaient attirés par la Temporelle. Chacun consultait l'heure avec inquiétude. Hedrock ne s'attarda pas davantage.

Les oscillations de ce pendule peu ordinaire agissaient comme une drogue. Surveiller un appareil enregistrant le mouvement spasmodique des corps réels dans le temps créait une tension dangereuse pour l'équilibre mental. Il suffisait à Hedrock de savoir que l'homme et le bâtiment oscillaient d'un mouvement régulier dans le continuum.

Il regagna son bureau juste à temps pour entendre le rapport que Lucy lui envoyait par télestat.

— ... En dépit de tous mes efforts, j'ai été expulsée du Palais d'un Sou. Quand ils ont refermé les portes, j'ai compris ce qui allait se passer. Je crains qu'on ne l'ait envoyé dans une Maison d'Illusions. Et vous savez ce que cela veut dire !

Hedrock hocha lentement la tête. La jeune fille semblait émue.

— Les énergies d'illusion ont, entre autres, des effets néfastes sur les facultés callisthéniques. On ne peut savoir à l'avance la nature de la modification, mais il est raisonnable de penser que jamais plus il n'aura de chance aux jeux de hasard.

— Dommage que ce Clark se soit laissé prendre avec tant de facilité aux traquenards de la cité, fit-il en scrutant avec attention l'expression de son interlocutrice. Enfin... nous ne l'avons jamais considéré autrement que comme un atout éventuel. Il n'y a donc pas à avoir de regrets trop cuisants. D'ailleurs – et l'on n'insistera jamais assez sur ce point – la plus infime interférence de notre part sur le cours de son existence risquerait de faire naître plus tard des

soupçons qui annuleraient tous les bénéfices que nous pourrions attendre de son action. En conséquence vous pouvez vous considérer comme libérée de toute responsabilité à son égard. Nous vous donnerons de nouvelles instructions en temps utile.

Il attendit quelques instants avant de reprendre :

— Alors, Lucy, qu'est-ce qui se passe ? Une fixation émotionnelle ?

Il suffisait de la regarder pour ne pas avoir de doute.

— Quand vous en êtes-vous rendu compte ? demanda-t-il avec flegme.

Toutes les résistances, toutes les craintes qu'elle avait pu avoir en se découvrant cette réaction psychologique s'étaient évanouies.

— Quand les autres femmes l'ont embrassé. Non pas que cela m'ait troublée, se hâta-t-elle de préciser. Cela lui arrivera encore bien souvent avant qu'il retrouve son équilibre.

Il la considéra gravement.

— Ce n'est pas certain. Si je m'en réfère à mon expérience de la vie et des hommes, je puis vous assurer qu'un joli pourcentage de ceux qui sont passés par les Maisons d'Illusions sont aussi durs que l'acier, mais fort détachés des joies de ce monde.

Il en avait dit assez. Les activités à venir de Lucy étaient désormais fixées dans leurs grandes lignes. Il n'y avait plus qu'à laisser les événements suivre leur train. Il eut un sourire cordial.

— Maintenant, Lucy, je vous libère. Ne vous laissez pas abattre.

L'écran redevint glauque.

Pendant l'heure qui suivit, Robert Hedrock, enfermé dans son bureau, jeta à plusieurs reprises des regards impatients de l'autre côté de la porte. Les couloirs, d'abord grouillants d'allées et venues, retrouvèrent petit à petit leur calme, puis redevinrent déserts.

Le moment d'agir était venu. Le coordinateur ouvrit le coffre-fort mural et se saisit des plans microfilmés de la Temporelle. Le Centre d'Informations, lorsqu'il lui avait demandé communication de ces documents, n'avait fait aucune objection, ce qui n'avait d'ailleurs rien que de très normal : responsable de la branche coordination, Hedrock avait accès à toutes les archives de l'Organisation. D'ailleurs, il avait une explication toute prête pour le

cas où on lui aurait posé des questions. Ne lui fallait-il pas étudier ces plans pour trouver une solution au problème du pendule ? Quant au véritable motif de sa requête, cela ne regardait personne.

Il glissa les clichés dans sa poche, se dirigea vers le premier escalier, descendit cinq étages et fit son entrée dans la partie de l'hôtel que n'occupaient que les Armuriers. Arrivé là, il pénétra dans un appartement dont il referma soigneusement la porte.

Il se trouvait dans une suite imposante, exactement ce qui convenait à un membre de l'état-major de la guilde : cinq pièces et une bibliothèque démesurée où il se rendit sans hésiter et qu'il inspecta minutieusement. Non. Il n'y avait aucun détecteur clandestin, ce qui ne l'étonna guère : à sa connaissance, personne ne nourrissait de soupçons à son endroit. Mais Hedrock n'était pas homme à laisser quelque chose au hasard.

D'un geste vif, il inséra l'une de ses bagues dans un instrument qui ressemblait à s'y méprendre à une vulgaire prise électrique. Une boucle de métal en sortit où il glissa le doigt. Il tira. Instantanément, le transmetteur de matière l'éjecta à quelque 2 000 kilomètres de là, dans un de ses innombrables laboratoires particuliers. L'événement, en soi, n'avait rien d'extraordinaire : le transmetteur faisait partie de l'équipement standard des Armureries. Néanmoins – et c'était cela qui était insolite – le conseil ignorait l'existence de l'installation de Hedrock. Le laboratoire faisait partie des nombreuses retraites archisecrètes qu'il avait aménagées à son usage personnel.

Il pouvait y passer une heure sans crainte de mettre sa sécurité en danger. Mais il n'était pas question de faire autre chose que reproduire les plans. Pour monter une Temporelle, il lui faudrait bien d'autres visites semblables. En fait, il eut le temps de réaliser une copie des plans qu'il rangea dans le classeur blindé en compagnie des milliers de diagrammes et d'épures qu'il y avait réunis depuis des milliers d'années.

Lorsque l'heure qu'il s'était accordée fut écoulée, Hedrock, le seul immortel que comptât la Terre, le créateur des Armureries, le détenteur de secrets ignorés des autres humains, regagna la bibliothèque de l'appartement qui lui était réservé à l'*Hôtel Royal Ganeel*.

Quelques minutes plus tard, il avait réintégré son bureau du

cinquième étage.

12

Lucy Rall quitta vivement la cabine du statophone et s'arrêta soudain devant un miroir à énergie qui captait son reflet. Les lumières palpitaient, les trottoirs lumineux semblaient lancer un défi à l'ombre. Mais Lucy ne voyait que son visage défait, ses yeux brûlés de fièvre. « Et c'est ce spectacle-là que j'ai donné à M. Hedrock ! »

Elle fit quelques pas incertains. L'avenue de la Chance n'avait rien perdu de son éclat. Des groupes virevoltaient dans la magicienne lumière des rues comme des essaims de papillons. Mais à mesure que pâlirait le ciel, la foule allait peu à peu se dissoudre. Il était temps de rentrer. Lucy, pourtant, ne parvenait pas à s'y décider, tout en sachant qu'elle ne pouvait rien faire. Rien. Le conflit qui la déchirait était épuisant. Deux fois en l'espace d'une heure elle interrompit sa flânerie pour avaler un verre d'énergie.

Aux soucis qui la rongeaient se mêlait le sentiment pénible d'un échec personnel. Elle avait toujours tenu pour acquis qu'elle finirait par épouser un jour un membre de la guilde. A l'école, à l'université, à l'époque où sa candidature était d'ores et déjà approuvée, les autres, les gens ordinaires, étaient à ses yeux des étrangers. « C'est dans l'avion que c'est arrivé, songea-t-elle dans un éclair de compréhension. Et j'en ai été consternée. »

Clark était à l'heure actuelle dans une situation infiniment plus grave qu'auparavant. Si elle parvenait à repérer l'endroit où il avait été conduit, elle... L'idée qui avait jailli dans son esprit avait une force telle qu'elle en demeurait pantelante. C'était ridicule ! A supposer qu'elle aille dans une de ces maisons, il lui faudrait vaincre une illusion, non seulement physique, mais également mentale.

Le seul fait d'avoir envisagé une chose pareille risquait de la faire exclure de l'Organisation, se dit-elle mal à l'aise. Pourtant, à la réflexion, le document qu'elle avait signé ne portait aucune interdiction formelle. En fait, le paragraphe en petits caractères qu'elle se rappelait était assez étonnant à la lumière de la situation actuelle :

«... les membres de la guilde peuvent se marier à leur gré... participer, à titre privé, à toutes les débauches, connaître tous les plaisirs d'Isher... L'Organisation laisse ses affiliés libres d'occuper à leur guise leurs moments de loisirs...»

« La guilde considère comme évident qu'aucun de ses collaborateurs ne saurait se livrer à des activités de nature à dévaloriser son standing *Pp*. Les membres de l'Organisation sont avertis que leur affiliation est révocable à tout instant si les examens *Pp* auxquels ils sont périodiquement soumis révèlent une incompatibilité avec l'appartenance à l'Organisation. S'il est découvert qu'un affilié ne satisfait plus aux exigences requises, l'Organisation effacera de sa mémoire toutes les informations dont la possession par une personne non responsable risquerait de nuire à la guilde.

« L'expérience a montré que s'adonner avec trop d'ardeur aux vices et débauches dont la liste suit est le premier pas vers l'exclusion de la guilde...»

Les femmes étaient particulièrement mises en garde contre la fréquentation des Maisons d'Illusions. Une petite note en bas de page précisait que le danger ne résidait pas dans le plaisir lui-même, mais dans le fait de savoir que les partenaires masculins que l'on rencontrait dans ces établissements étaient presque toujours là à leur corps défendant. Ce qui, au début, n'était que la recherche d'une expérience sensuelle relativement normale finissait par exiger la participation de l'ego tout entier.

Lucy sortit de sa rêverie en prenant brusquement conscience qu'elle se dirigeait à vive allure vers l'enseigne clignotante d'une station de statophone. Dès qu'elle se fut engouffrée dans la cabine, elle appela le Centre d'Informations. Quelques minutes plus tard, elle avait dans son sac la copie de la liste d'adresses des 2 018 Maisons d'Illusions de la ville.

— A présent, murmura-t-elle, au Palais d'un Sou.

Cayle, dans son innocence, n'avait pu voir ce qui lui sauta aux yeux dès qu'elle eut pénétré dans le tripot qui avait repris un aspect à peu près normal : des rabatteurs manœuvraient ostensiblement des appareils libres pour s'éclipser discrètement dès que s'étaient amassés autour d'eux un nombre suffisant de parieurs éventuels. Lucy alla vers le fond du vaste hall, s'arrêtant fréquemment en feignant de s'intéresser aux diverses parties en cours. Elle avait un nullificateur dans son sac : aussi put-elle se glisser dans le bureau du directeur sans déclencher les signaux d'alarme standard qui en interdisaient l'accès. Son anneau indicateur l'avertirait de l'approche de qui que ce soit. Avant d'entreprendre une perquisition systématique, elle enclencha l'automachine. Mais elle eut beau essayer le bouton *illusion*, puis le bouton *maison*, l'écran demeura blanc.

Même insuccès avec l'annuaire statophonique ; L'homme à qui appartenait le bureau – un certain Martin à en croire les documents qu'elle avait examinés – était-il en rapport avec quelques-unes seulement de ces maisons dont il connaissait les adresses par cœur ? C'était fort possible. Et dans ce cas, la tâche de Lucy n'allait pas être simplifiée.

Mais la jeune fille n'avait pas l'intention de capituler si vite. Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur le contenu du bureau, qui n'offrait rien que de banal, elle s'installa confortablement dans un fauteuil et attendit.

Pas longtemps. Son anneau d'alerte ne tarda pas à lui picoter le doigt. Elle l'orienta successivement vers chacune des deux portes qui commandaient la pièce. Le détecteur indiquait celle par laquelle elle était entrée un quart d'heure plus tôt.

Le personnage obèse qui fit son apparition en fredonnant ne vit pas immédiatement sa visiteuse. Dès qu'il l'eut aperçue, ses yeux d'un bleu de pervenche battirent tandis que son regard se posait sur l'arme qui brillait entre les doigts de Lucy. Calmement, il examina l'inconnue avec curiosité. Cet homme-là avait depuis longtemps oublié ce qu'était la peur.

— Charmante, murmura-t-il.

Lucy attendit la suite.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il y avait un soupçon d'impatience dans sa voix.

— Mon mari.

C'était, tout compte fait, la meilleure façon de se présenter. L'existence d'une Mme Cayle Clark n'avait rien d'étonnant.

— Votre mari ?

Son étonnement ne paraissait pas feint.

— Il jouait et il gagnait. J'attendais en le surveillant. Et puis la foule m'a séparée de lui. Je me suis retrouvée dehors. Les portes se sont fermées. Quand j'ai réussi à rentrer, il avait disparu. Comme je sais que deux et deux font quatre, je suis venue vous voir.

Le discours, débité sur un ton monotone, était un peu long, mais Lucy avait donné vie à un personnage d'épouse amoureuse et éprouvée mais décidée, c'était tout à fait convaincant. Sauf si Martin soupçonnait que les magasins d'armes s'intéressaient à Cayle Clark. Et elle comprit que le doute avait précisément jailli dans la tête du petit homme au visage porcin.

— Je vois de qui vous voulez parler !

Il eut un rire bref, mais son regard vigilant demeurait rivé à celui de Lucy.

— Je suis au regret, chère madame. J'ai tout simplement alerté un service de transport aérien avec qui je suis en relation. Ce qu'ils font des gens dont ils se chargent, je l'ignore complètement.

— Si je vous comprends bien, vous ne connaissez pas le lieu où mon mari a été conduit, mais vous savez de quel genre d'endroit il s'agit ?

Il la considéra d'un air songeur comme pour se faire une opinion. Enfin, il haussa les épaules et laissa tomber : « Maison des Illusions ».

La réponse, encore qu'elle ne fît que confirmer la conclusion à laquelle était arrivée Lucy, était intéressante. Néanmoins, la franchise apparente de Martin ne signifiait pas qu'il disait la vérité.

— Voulez-vous approcher le Lambeth ?

Il obéit sans protester, se contentant de remarquer :

— Vous noterez que je ne résiste pas.

Sans commentaire, elle braqua l'instrument sur son interlocuteur.

— Votre nom ?

— Harj Martin.

Le Lambeth ne frémit pas. C'était bien son nom.

— Je vous donnerai toutes les informations qu'il vous plaira, fit l'homme avec un haussement d'épaules avant que Lucy ait pu placer un mot. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Nous sommes protégés. Si vous réussissez à trouver la maison où votre mari a été emmené, eh bien... allez-y. Mais ces établissements ont des méthodes éprouvées pour se débarrasser de leurs pensionnaires lorsqu'il y a une descente de police. Je suppose que vous le savez ?

Sa nervosité attira l'attention de Lucy.

— J'ai l'impression que vous voudriez essayer de modifier nos positions respectives. Un conseil : ne vous y risquez pas. Je n'hésiterai pas à tirer.

— C'est une arme des boutiques, jeta-t-il, sarcastique.

— Tout juste. Elle ne fera feu que si vous m'attaquez.

Ce n'était pas l'exacte vérité. Les engins personnels des agents de la guilde n'étaient pas soumis aux limitations de ceux des simples clients.

— Parfait, soupira Martin. C'est avec la Société de Transports aériens Lowery que nous avons traité.

Le Lambeth confirma la véracité du renseignement.

— Je ne sais pas si vous vous en rendez compte, mais vous vous en tirez bien ! dit Lucy, tandis que, à reculons, elle préparait sa sortie.

Le poussah passa sa langue sur ses lèvres sèches. La dernière image qui resta dans l'esprit de la pseudo-Mme Cayle fut celle de deux yeux attentifs et intenses. Comme si l'homme n'avait pas abandonné tout espoir de la prendre par surprise.

Trente secondes plus tard, l'agent Lucy Rall se retrouvait en toute sécurité dans la rue.

Anton Lowery, un géant blond, souleva d'un air endormi sa tête de l'oreiller et considéra Lucy d'un air hébété sans même essayer de

se mettre debout.

— Je sais pas où qu'ils l'ont emmené, dit-il enfin. Nous, on s'occupe que de la prise en charge, vous comprenez ? Le chauffeur appelle les taules les unes après les autres, au hasard, jusqu'à ce qu'y en ait une qui puisse s'occuper du client. On tient pas à avoir d'histoires.

Il semblait vaguement indigné. Comme un honnête commerçant qui voit pour la première fois sa probité professionnelle mise en cause. Il était inutile que Lucy perdît son temps à discuter.

— Où puis-je joindre ce chauffeur ?

Selon les dires de Lowery, celui-ci avait achevé son travail à 2 heures du matin. Il avait droit à soixante-six heures de repos.

— C'est le syndicat qu'a institué ça. Journée réduite, gros salaire et plein de temps libre.

Le ton de l'homme avait cessé d'être indigné. Il était triomphant. Tout content de donner ces renseignements, le bonhomme...

— Où habite-t-il ?

Le géant, qui n'en avait pas la moindre idée, suggéra à la visiteuse de s'adresser au syndicat. Seulement, il ne se rappelait plus, mais alors plus du tout, le nom de celui auquel était inscrit son employé. Le Lambeth que Lucy avait pris la précaution d'emprunter à Martin confirma l'ignorance de son interlocuteur. Elle eut un moment de panique. Dans trois jours, Cayle aurait été initié à la vie sordide des Maisons d'Illusions.

— Imbécile ! Dès que votre chauffeur se présentera au travail, vous lui demanderez l'adresse de l'établissement en question. Dix minutes après, je prendrai contact avec vous. Et croyez-moi ! vous aurez tout intérêt à avoir le renseignement.

Son ton et son attitude devaient être convaincants, car Lowery s'empressa de lui assurer qu'il aurait l'information, qu'il s'en occuperait personnellement, que...

Il bredouillait encore ses promesses quand elle quitta la pièce.

Elle prit un verre d'énergie au premier distributeur. La ration était insuffisante. Il était près de 5 heures du matin. Elle était

harassée, un peu de repos s'imposait.

Elle regagna son appartement sans incident, se déshabilla avec lenteur et se glissa dans les draps. « Trois jours, songea-t-elle avant de s'endormir. Trois jours. Pour qui le temps passe-t-il le plus lentement ? Pour l'homme soumis aux sollicitations ininterrompues du plaisir ? Ou pour elle, elle qui savait que le plaisir à jet continu est la torture la plus déchirante qui soit ? »

Ce fut sa dernière pensée consciente. Elle sombra dans le sommeil comme une enfant épuisée.

13

Dès qu'elle fut en possession de l'adresse, elle appela Hedrock qui écouta silencieusement son rapport.

— Excellent travail, dit-il quand elle eut achevé. Excellent. Nous allons vous épauler. Un croiseur patrouillera à très haute altitude à la verticale de l'endroit. J'espère, poursuivit-il après une hésitation, j'espère que vous comprenez qu'il n'y a qu'une seule façon de justifier une telle mesure : Clark ne doit pas douter un instant que seuls des motifs personnels vous animent. Vous sentez-vous capable d'aller jusque-là ?

Question inutile : il suffisait de voir l'expression hagarde de Lucy pour être fixé sur ses sentiments. Elle était émotionnellement à zéro. Hedrock sentit le pincement du remords. Pourtant, il n'était pas responsable des sentiments de Lucy. Son rôle s'était borné à tirer parti de sa connaissance des ressorts psychologiques de l'être humain. Cayle Clark pouvait avoir de l'importance pour Isher ; il pouvait infléchir le cours de la guerre engagée entre le gouvernement impérial et les Armuriers. Une fois orientées sur la bonne voie, les facultés callisthéniques de Cayle s'amplifieraient selon une progression géométrique. Qu'arriverait-il alors ? Aucun esprit humain n'était capable de le deviner.

Si seulement on réussissait à prévoir quelle forme revêtirait son action ? Hedrock réprima ses réflexions. Il n'était pas homme à s'abandonner aux spéculations. Son rôle était d'observer les faits et gestes de Clark, avec l'espoir que l'on parviendrait à déceler l'instant critique de la mutation.

— A quelle heure votre rendez-vous ?

— Ce soir. 20 h 30. (Elle eut un sourire dépourvu de gaieté.) La réceptionniste m'a recommandé d'être exacte. Ils ont l'air d'être débordés !

— Admettons qu'il ne soit pas... disponible à ce moment-là ? Que ferez-vous ?

— J'imagine qu'il y a dans ce cas rupture de l'illusion et que l'on a alors le droit de choisir son partenaire. Mais en supposant qu'il ne soit pas disponible, eh bien, je ne le serai pas, moi non plus. Je ferai ma fine bouche.

— Vous reconnaîtra-t-il ?

Elle ne comprit pas ce qu'il voulait dire.

— Les illusions laissent des images hallucinatoires résiduelles qui altèrent la perception visuelle.

— Je ferai en sorte qu'il me reconnaisse, soyez tranquille.

Et elle entreprit de lui exposer les diverses méthodes qu'elle avait imaginées.

— On voit bien que vous n'avez pas l'habitude de ces établissements ! Vous aurez affaire à forte partie. A des gens qui sont sur le qui-vive vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tant que vous ne serez pas effectivement en état d'illusion, il y a peu de chances pour qu'une seule de vos paroles leur échappe. Ils ne se désintéressent des faits et gestes de leurs clients qu'à partir du moment où ceux-ci sont sous l'influence des neurostimulateurs. C'est là une chose qu'il vous faudra toujours garder présente à l'esprit.

Lucy avait récupéré. Se rappelant l'après-midi qu'elle avait passé en compagnie de Cayle, elle se sentait sûre d'elle-même.

— Il me reconnaîtra, dit-elle d'une voix ferme.

Hedrock n'insista pas davantage. Il avait simplement voulu que les données du problème que Lucy allait avoir à résoudre fussent clairement posées. Trois jours et trois nuits d'illusions, c'était long. Même en faisant abstraction des images résiduelles, séquelles du traitement, on en sort avec l'esprit troublé ; l'énergie vitale est à son point le plus bas et l'on n'a plus le ressort nécessaire pour réagir.

— Je voudrais me préparer, maintenant, monsieur Hedrock.

— Je vous souhaite toute la chance possible, mon petit. Mais

n'appelez à l'aide qu'en cas de nécessité absolue.

Hedrock ne quitta pas le central après cette conversation. En période de crise, il transportait ses pénates dans un appartement voisin de son service. Son travail était sa vie et il passait pratiquement toutes ses heures de loisirs dans son bureau. Il appela immédiatement l'état-major de la flotte des Armuriers pour demander qu'on frète un escorteur qui couvrirait Lucy. Mais cette mesure était bien insuffisante. Les sourcils froncés, il s'efforça d'évaluer les changes théoriques de la jeune fille et demanda aux archives secrètes communication de son dossier. Deux minutes ne s'étaient pas écoulées que le document atterrit sur son bureau.

Compréhension : 110. Horizon : 118. Pléthore : 105. Dominance : 151. Ego : 120. Coefficient effectif : 150.

Autrement dit une fille intelligente d'une émotivité supérieure à la normale. C'était précisément cette qualité qui avait décidé les responsables à confier la mission à Lucy : lorsque, à la suite d'un sondage de routine auquel il est de règle de soumettre les badauds qui se rassemblent devant les boutiques récemment ouvertes, on avait identifié en Cayle Clark un géant callisthénique, il avait été décidé d'établir le contact avec lui par le truchement d'une femme célibataire à fort index affectif. Le conseil avait prévu que Lucy éprouverait une fixation émotionnelle. D'autres éléments avaient d'ailleurs joué dans la sélection – entre autres les défenses et l'équilibre dont bénéficiait Lucy – et qui seraient indispensables car elle serait soumise à des tensions inhabituelles. Il était souhaitable, dans l'intérêt même de l'agent Rall, que l'attraction fût mutuelle, au commencement en tout cas. Dans un monde mouvant, on ne saurait, bien sûr, garantir la permanence... Hedrock examina tour à tour chacun des facteurs susceptibles de modifier la situation. Il poussa un soupir de résignation. Il plaignait Lucy. En principe, l'Organisation ne se mêlait jamais de la vie privée de ses membres, ni de qui que ce fût. Mais le caractère exceptionnel de la situation actuelle, de cette crise sans précédent, autorisait une entorse à la règle, justifiait le fait d'utiliser un être humain comme un pion. Hedrock réexpédia la fiche au Centre d'Informations et se mit à manipuler son statographe avec une attention soutenue. Après avoir éliminé plusieurs images, il obtint ce qu'il cherchait : la Temporelle.

La plus grande des deux taches se trouvait à six semaines et un jour dans l'avenir, mais la petite fut plus difficile à localiser. Enfin, il la repéra, infime ponctuation perdue quelque part au milieu de l'océan du temps. Elle était approximativement à un milliard d'années dans le passé. Hedrock ferma les yeux, essayant d'imaginer ce que cela représentait, mais l'énergie dont McAllister était à présent porteur dépassait l'imagination.

Il coupa le contact de l'appareil. Il se sentait envahi par une lassitude soudaine. Il n'avait pas encore la moindre idée de la façon dont on pourrait résoudre le problème de l'explosion, parer à la menace mortelle qui pesait sur le système solaire tout entier.

Il consacra l'heure qui suivit à dépouiller les rapports de la journée. Les agents qui ne bénéficiaient pas du rare privilège accordé à Lucy de communiquer directement avec le coordinateur à toute heure du jour ou de la nuit – les élus n'étaient qu'une poignée et ils ignoraient la faveur qui leur était accordée – dictaient leurs procès-verbaux à des machines enregistreuses ou aux collaborateurs de Hedrock qui se relayaient de huit heures en huit heures. De temps en temps, Hedrock trouvait un rapport succinct qui exigeait une enquête plus approfondie. Il travaillait sans rechigner, sans hâte, consacrant à chaque compte rendu le temps qu'il estimait nécessaire.

A 10 h 30, il appela le croiseur qui veillait dans le ciel à la verticale de la Maison où Lucy devait déjà avoir pénétré. Un instant, il contempla l'image télescopique que lui relayait son correspondant : une petite demeure de poupée perdue dans la verdure.

Et il revint à son travail.

14

Une onde de chaleur enveloppa Lucy quand elle eut poussé la grille et, surprise, la jeune fille s'immobilisa.

Elle savait pertinemment que cette sensation avait été artificiellement provoquée : c'était le premier pas sur la route menant aux étranges cimes de la joie sensuelle qu'offrait la Maison d'Illusions. A partir de maintenant et jusqu'à l'heure où elle quitterait ces lieux, son système nerveux allait être soumis de façon quasi permanente à des manipulations insidieuses.

L'hésitation qu'elle marqua servait ses desseins. A pas lents, elle reprit sa marche. Le parc, situé à l'avant de la maison, était admirablement dessiné. Des fleurs, des buissons émergeaient çà et là, rompant la monotonie du dallage. Un rideau de fougères arborescentes masquait presque entièrement l'entrée de la Maison. Lucy s'engagea sous la voûte végétale. Il y eut d'abord une clôture dont les frondaisons, s'élevant progressivement, finissaient par former un long couloir de verdure luisante au plafond en arceaux.

A deux reprises, ce fut plus fort qu'elle, Lucy s'arrêta. La première fois, quelque chose avait doucement caressé sa joue, comme une main aimante aux doigts affectueux. La seconde fois, ce fut plus saisissant. Le souffle coupé, le visage écarlate, elle sentit tout son corps s'embraser. Elle se sentait tout à la fois embarrassée et heureuse, intimidée et enfiévrée. Était-ce cela qu'éprouvait une jeune mariée au soir de ses noces ?

Ces délicatesses étaient la spécialité des Maisons d'Illusions où les blasés des deux sexes pouvaient retrouver les émotions perdues que leurs corps usés avaient depuis longtemps oubliées.

Le couloir de verdure aboutissait à une tonnelle de miroirs. Étaient-ce des portes ? Hésitante, car elle craignait de choisir la mauvaise, Lucy attendit que l'une d'elle s'ouvrît. Mais comme au bout de quelques minutes rien ne s'était produit, elle essaya de pousser les miroirs. Les six premiers étaient inébranlables, mais le septième céda. Ce n'était qu'une porte à bascule donnant sur un boyau si étroit qu'elle avait juste la place de passer. Ses épaules frottaient contre les parois, et elle avait l'impression pénible de suffoquer. Ce n'était d'ailleurs pas un malaise simplement physique : son esprit associait sa gêne aux terreurs du confinement, à la crainte de la menace inconnue qui surgit soudain alors que l'on ne peut qu'avancer ou reculer.

Cette angoisse venait-elle d'une sorte de mauvaise conscience ? Du fait que les motifs de sa visite étaient tout à fait étrangers aux affaires normales de l'établissement ? Elle était hostile aux Maisons d'Illusions et entendait bien leur mettre des bâtons dans les roues. Cette angoisse, au fond, pouvait fort bien avoir pour origine la terreur d'être démasquée avant d'avoir mené son entreprise à bien. Vraisemblablement, l'inconfortable boyau ne devait pas inquiéter les clients attitrés qui savaient, sans aucun doute, quand il prenait fin.

Ses alarmes disparurent aussi promptement qu'elles étaient nées : brusquement, elle fut envahie par une joie sans mesure à la pensée de ce qui l'attendait. Haletante, elle poussa la porte de la paroi qui fermait le passage et se retrouva avec soulagement dans une petite pièce agréablement décorée.

— Asseyez-vous, je vous prie, dit la femme assise derrière le bureau. Il va de soi que nous désirons avoir un entretien avec les nouveaux clients.

Lucy s'assit sans mot dire. Son interlocutrice, une femme qui n'était plus de la première jeunesse, avait un visage aimable que déparaient toutefois l'étroitesse de ses yeux inquisiteurs et la minceur de ses lèvres.

— Tout ce que vous me direz restera confidentiel.

Elle ébaucha une ombre de sourire et ses mains aux ongles soignés tapotèrent son front.

— Rien ne sortira d'ici, en fait. Mais je dois vous prévenir que

j'ai une excellente mémoire. Je n'oublie jamais ni un visage ni une voix.

Lucy, qui avait connu bien des gens doués d'une mémoire eidétique, ne mit pas un instant ces paroles en doute. Pour autant qu'elle le sût, on n'avait jamais retrouvé dans aucune Maison d'Illusions de listes d'habitués. Les archives étaient apparemment enregistrées dans le souvenir de personnes capables de les conserver.

— Nous ne faisons évidemment pas crédit. À combien s'élève votre revenu annuel ?

— A cinq mille crédits.

— Où travaillez-vous ?

Lucy indiqua un société connue. Il y avait longtemps que tout cela était prévu. Chaque membre de l'Organisation figurait sur les registres du personnel d'une firme appartenant secrètement à la guilde ou dont le propriétaire était un partisan des Fabricants d'Armes.

— Quel est votre loyer ?

— Cent crédits par mois.

— Combien dépensez-vous pour votre nourriture ?

— Dans les cinquante, soixante crédits à peu près.

— Transports, dix crédits. Vêtements, vingt-cinq. Divers, dix. Reste deux mille cinq cents. Si vous venez une fois par semaine, la séance vous reviendra à cinquante crédits. Nous vous ferons cependant une remise pour cette fois. Trente-cinq crédits, je vous prie.

Lucy compta la somme. L'âpreté de ce calcul l'étonna. En fait, elle avait d'autres frais, ne seraient-ce que ses impôts : mille crédits. Et elle dépensait beaucoup plus de vingt-cinq crédits pour s'habiller. Pourtant, s'il le fallait, si le désir du plaisir la taraudait au point d'oublier toute prudence, elle pourrait mettre un frein à ses dépenses. Il était évident que les Maisons d'Illusions partaient du principe qu'une fois engagés sur la pente, les habitués venaient plus d'une fois par semaine. Si Lucy devait s'engager sur cette voie, elle déménagerait pour s'installer dans un quartier moins élégant, s'habillerait de vêtements moins luxueux, ferait des économies sur

la nourriture. Il y avait mille façons de faire des économies. Des moyens aussi vieux que le vice lui-même.

L'hôtesse glissa l'argent dans un tiroir et se leva.

— Je vous remercie. J'espère que notre association sera longue et mutuellement satisfaisante. Par ici, je vous prie.

L'issue dissimulée donnait sur un vaste corridor qui débouchait sur une somptueuse chambre à coucher. Prise de soupçon, Lucy s'arrêta avant d'en franchir le seuil. « Rappelle-toi que tu es dans une Maison d'Illusions », se dit-elle. Ce qui avait l'air réel pouvait fort bien n'être qu'un leurre. Mettant en application le conseil que lui avait donné Hedrock pour déceler les fantasmes d'origine mécanique, elle s'efforça, sans détourner la tête, de ne regarder que du coin de l'œil et constata que la scène était bizarrement déformée à la limite de son champ de vision. Elle crut distinguer que la pièce était plus grande qu'elle ne paraissait.

Avec un sourire, elle s'avança alors hardiment – traversa le mur du fond et se retrouva dans une sorte de hall immense aux murs de miroirs. Une femme se précipita à sa rencontre.

— Vous voudrez bien nous excuser, mademoiselle. Puisque c'est votre première visite, il nous fallait nous assurer que vous ne connaissiez rien de nos petits trucs. Avez-vous entendu parler de cette illusion par quelqu'un ou avez-vous déjà fréquenté d'autres Maisons ?

Lucy jugea préférable d'éluder la question.

— Un ami m'en a parlé, expliqua-t-elle négligemment – et c'était la pure vérité.

La réponse dut satisfaire la jeune et blonde personne.

— Si vous voulez bien vous changer...

Elle ouvrit une porte camouflée et Lucy pénétra dans un petit vestiaire. Une élégante robe blanche était disposée sur un cintre. Par terre, il y avait une paire de sandales. C'était tout.

Lucy se déshabilla lentement. Elle était dans l'engrenage et il serait bien difficile de s'en sortir. Si elle ne parvenait pas à prendre contact à temps avec Cayle, il lui faudrait, bon gré mal gré, faire l'expérience du plaisir artificiel.

La robe était d'une douceur merveilleuse. Le glissement du tissu

sur sa peau nue lui arracha un frisson voluptueux. C'était une étoffe spéciale dont le contact stimulait directement les centres nerveux du plaisir.

Elle s'abandonna à la caresse heureuse, enveloppante, qui coulait le long de son corps à la manière d'une vague. Une sorte de délicieux vertige la fit vaciller. « Tant pis ! quoi qu'il puisse arriver cette nuit, je vais quand même bien m'amuser ! »

Elle chaussa les sandales, ouvrit la porte en tâtonnant et battit des paupières à la vue de la salle. D'un côté s'alignait une rangée d'hommes, chacun assis devant une petite table. En face, devant de petites tables semblables, une rangée de femmes leur faisait vis-à-vis. Des ornements polychromes égayaient les murs. En face d'elle, un bar immense occupait toute la longueur de la pièce. Le décor était-il vrai ou s'agissait-il encore d'une illusion ? Elle renonça à s'en assurer. Quelle importance cela avait-il ? L'essentiel était qu'elle fût là, dans la salle des rendez-vous. Avec un peu de chance, elle allait bientôt retrouver Cayle. Et si elle ne le retrouvait pas, tant pis. Il y aurait d'autres nuits, songeait-elle dans un rêve embrumé.

Ses jambes tremblaient un peu quand elle se mit en marche. Elle jeta un regard méprisant sur les femmes attablées devant des consommations servies dans des verres minuscules. La plupart étaient vieilles, beaucoup plus vieilles qu'elle. Écœurée, elle tourna son regard vers les hommes et ce fut alors qu'elle remarqua qu'il y avait deux salles. Un écran transparent s'interposait entre le groupe des hommes et celui des femmes. Peut-être cette séparation était-elle, elle aussi, illusoire ? Peut-être était-elle destinée à se dissoudre au moment de la conjonction ?

Car la conjonction devait avoir lieu, Lucy n'en doutait pas. Cessant de s'interroger, elle passa en revue les hommes. Ils étaient jeunes pour la plupart. Et elle reconnut Cayle. Plus exactement, elle prit conscience qu'elle l'avait reconnu quelques secondes après que son regard se fut posé sur lui. Elle ressentit un choc, mais le réflexe de prudence joua. Maîtrisant son émotion, elle s'avança avec désinvolture vers une petite table devant laquelle elle prit place.

C'en était fini de l'heureuse griserie de tout à l'heure. Elle se sentait misérable, à présent, en se remémorant le visage entr'aperçu. Un Cayle à la mine défaite. Hagard, épuisé, l'avait-il

vue ? Elle en doutait. « Je l'observerai dans quelques instants, se dit-elle. Et cette fois, je tâcherai d'attirer son attention. »

Elle consulta discrètement sa montre. Avant tout, ne pas brûler les étapes. Une minute s'écoula. L'aiguille entama un nouveau circuit, les secondes continuèrent de s'égrener. Une... deux... trois... quatre... cinq... Un petit homme fluet leva la main. Lucy leva la tête : Cayle la dévorait des yeux et elle éprouva un choc.

— Baissez la barrière, les gars, lança le malingre, d'une voix joyeuse. Le moment est venu de faire connaissance !

Une certaine agitation naquit dans le groupe des femmes dont quelques-unes s'élancèrent vers le côté opposé de la pièce. Voyant Cayle venir à elle, Lucy ne bougea pas. Il s'assit à sa table.

— Vous êtes charmante, mademoiselle, dit-il d'une voix posée.

Trop bouleversée pour émettre un son, elle ne put que hocher la tête en réponse. Une hôtesse se pencha par-dessus son épaule.

— Mademoiselle est satisfaite ? demanda-t-elle à voix basse.

Derechef, Lucy secoua le menton.

— Si vous voulez me suivre... Par ici.

Lucy se leva. « Dès que nous serons seuls, lui et moi, nous pourrons commencer à préparer un plan d'évasion », se dit-elle.

Une porte s'ouvrit avec fracas. La femme qui avait accueilli Lucy à son arrivée surgit et glissa quelques mots à l'oreille du petit homme. Une cloche tinta. Lucy voulut se retourner. Mais un étrange vertige la fit vaciller et elle se sentit plonger dans un puits d'ombre...

Le timbre du statophone grésilla. Il était 11 h 5. Hedrock enclencha l'appareil et le visage hébété de Lucy parut sur l'écran.

— Je ne sais pas ce qui s'est produit, commença-t-elle. Tout semblait bien marcher. Il m'avait reconnue. On allait nous conduire dans un endroit tranquille. Et puis... ce fut le noir. Quand j'ai repris conscience, j'étais de retour chez moi.

— Restez à l'appareil, je reprends la communication dans un instant.

Le coordinateur appela le croiseur et ce fut le commandant en personne qui répondit.

— J'allais prendre contact avec vous. Il y a eu une rafle et ils n'ont dû être avertis qu'au tout dernier moment. Ils ont chargé les femmes dans des autoplanes à raison de douze par appareil et les ont reconduites chez elles.

— Et les hommes ?

Hedrock avait la gorge sèche en posant cette question. Tout le monde savait que les Maisons d'Illusions avaient des moyens radicaux pour assurer leur protection.

— C'est précisément la raison pour laquelle je ne vous avais pas encore alerté. On les a entassés dans un transport qui a pris l'air immédiatement. J'ai essayé de le suivre mais ils nous ont bel et bien semés.

Hedrock passa la main sur ses yeux. L'affaire Clark ne s'arrangeait pas. Il n'y avait plus rien à faire. Rien, sinon voir venir.

— Merci, capitaine. Vous avez fait du bon travail !

Il mit Lucy au courant.

— Et voilà, conclut-il. C'est désolant, mais cela élimine forcément Cayle. On ne peut pas prendre le risque d'intervenir.

— Que dois-je faire ?

— Rien. Attendre.

15

Fara travaillait. Il n'avait rien d'autre à faire. Et ce serait comme cela jusqu'à sa mort, se disait-il souvent. Comme un imbécile, il continuait d'espérer qu'un jour Cayle surgirait dans l'atelier. « J'ai compris la leçon, père, dirait-il. Si tu me pardonnes, si tu m'apprends le métier, tu pourras te retirer des affaires et te reposer. Tu l'auras bien mérité. »

Ce jour-là – le 26 août – comme le déjeuner s'achevait, la voix mécanique du statophone chantonna tout à coup.

— Créance à honorer... Créance à honorer...

Les deux époux se dévisagèrent. Le visage de Creel se durcit.

— Garnement, gronda Fara.

Mais il se sentait bizarrement soulagé. Cayle se rendait enfin compte que les parents ont parfois une certaine utilité. Il enclencha le voyant.

Sur l'écran apparut la figure plissée d'un personnage mafflu.

— Ici Clerk Pearton de la Banque n°5, succursale de Ferd. Nous avons entre les mains une traite de dix mille crédits tirée sur vous. Avec les frais, votre dette s'élève à douze mille cent crédits. Quand voulez-vous régler ? Maintenant ou cet après-midi ?

— Mais... mais... qui ?

Aux explications de l'étranger, il comprit vaguement que les dix mille crédits avaient été versés le matin même à Cayle Clark.

Il explosa.

— La banque n'a pas le droit de débiter mon compte sans mon ordre exprès.

— Si vous voulez, nous avertirons notre siège qu'il s'agit d'un faux. Dans ce cas, bien sûr, un mandat d'arrêt sera décerné contre votre fils.

— Attendez... attendez...

Creel faisait non de la tête. Elle était blême.

— Ne t'occupe pas de lui, Fara, murmura-t-elle d'une voix cassée. Nous devons être aussi impitoyables que lui. Laisse faire.

Fara avait l'impression de vivre un rêve absurde.

— Je... je n'ai pas... Pourrais-je m'acquitter par... paiement différé ?

— Vous avez naturellement la possibilité de solliciter un prêt. Nous serons heureux de vous l'accorder. A l'arrivée de la traite, nous avons examiné la question et serions disposés à vous avancer onze mille crédits à long terme, garantis par votre fonds. Les papiers sont prêts. Si vous le désirez, nous les passons immédiatement en circuit d'enregistrement et vous pourrez les signer sur-le-champ.

— Non, Fara ! Non !

— Quant aux onze cents crédits restants, vous nous les paierez comptant. Cet arrangement vous agrée-t-il ?

— Oui, bien sûr. J'ai deux mille cinq cents... D'accord, se hâta-t-il de conclure. D'accord.

L'affaire réglée, il se tourna vers Creel.

— Que voulais-tu dire en me demandant de ne pas payer ? fit-il avec violence. Combien de fois m'as-tu répété que je suis responsable de la façon dont il a tourné ? D'ailleurs, sais-tu pourquoi il avait besoin d'argent ?

— En l'espace d'une heure, il nous a dépouillés de nos économies. Froidement. Parce qu'il s'est dit que nous ne pourrions faire autrement que payer, en braves imbéciles que nous sommes.

— Je ne vois qu'une chose : l'honneur du nom est sauf.

Son sentiment d'avoir agi conformément au devoir dura jusqu'au milieu de l'après-midi. Exactement jusqu'au moment où un huissier de Ferd se présenta à l'atelier pour y mettre les scellés.

— La Société de Réparation et d'Entretien des Moteurs Atomiques a remboursé à la banque votre emprunt et endossé vos

traites. Sur son ordre, vos installations sont mises sous séquestre.

— Quoi ? Mais c'est de l'escroquerie pure et simple ! Je vais immédiatement porter plainte ! Ah, si l'impératrice savait, elle... elle...

Perdu dans l'interminable grisaille des couloirs de la Maison de Justice, Fara se sentait glacé jusqu'à l'os. Il avait préféré ne pas faire appel à un homme de loi. Cette décision, lorsqu'il l'avait prise au village, lui avait paru la plus sage. Mais à présent, perdu au milieu de ces salles colossales, il avait l'impression d'avoir agi comme le dernier des imbéciles.

Il fit de son mieux, néanmoins, pour expliquer son affaire à la cour, dénonçant le complot criminel de la banque, sa collusion avec son principal concurrent.

— Je suis convaincu que l'impératrice désapprouverait ces manœuvres contre d'honnêtes citoyens, dit-il pour terminer.

— Comment avez-vous l'audace de couvrir la défense de vos sordides intérêts du nom de Sa Gracieuse Majesté ? s'exclama une voix sèche et cinglante.

Fara tressaillit. Il y avait en Isher des milliers de tribunaux impersonnels, semblables à celui-ci, des millions de gredins, des millions d'hommes sans entrailles, dressés entre l'impératrice et son bon peuple. Si elle savait ce qui se passait, si elle était avertie du déni de justice dont lui, Fara, était victime, elle... elle...

Eh bien, que ferait-elle au juste ?

Il s'arracha au doute affreux qui venait de s'emparer de son esprit et sursauta quand le cadi prononça son verdict :

« Le plaignant est débouté et condamné aux dépens. Il ne pourra partir qu'après s'être acquitté de sa dette de justice, soit cinq cents crédits pour la cour et deux cents pour les honoraires de l'avocat de la partie adverse. Affaire suivante. »

Le lendemain, Fara se rendit au *Restaurant du Fermier* que tenait sa belle-mère. La salle était à moitié pleine bien qu'il ne fût pas encore midi. Une affaire qui tournait bien... La mère de Creel était dans la réserve, en train de surveiller la pesée des sacs de blé.

Elle écouta son gendre en silence.

— Rien à faire, Fara, dit-elle sèchement. Je dois souvent emprunter à la banque moi-même et, si je vous aidais, j'aurais aussitôt la Société d'Entretien sur le dos. D'ailleurs, il faudrait être bien mal avisé pour prêter de l'argent à un homme qui s'est laissé tondre la laine sur le dos par son propre fils ! Cela prouve que vous ne savez pas défendre vos intérêts. Et je ne vous donnerai pas de travail : j'ai pour principe de ne pas employer de parents. Je veux bien que Creel vienne s'installer ici. Mais il n'est pas question que j'entretienne un homme.

Au moment de quitter la resserre, elle se retourna brusquement :

— Pourquoi n'allez-vous pas à la boutique d'armes ? Vous n'avez rien à perdre, et vous ne pouvez plus continuer comme cela.

Fara sortit. La tête lui tournait un peu. Acheter une arme et se suicider ? C'était une suggestion absurde, mais il se faisait mal à l'idée que ce fût sa belle-mère qui l'eût émise. Se tuer ? Ridicule ! A cinquante ans, on est encore jeune. Avec un peu de chance, il pourrait encore gagner correctement sa vie dans ce monde où l'automatisme était roi. Il y a toujours une place au soleil pour un homme consciencieux qui a un bon métier et le connaît à fond. Fara avait fondé toute son existence sur ce credo.

Creel faisait ses paquets.

— La solution la plus sage est de louer la maison et de s'installer dans un meublé, murmura-t-elle.

Il lui fit part de l'offre de sa mère. Elle haussa les épaules.

— J'ai refusé pas plus tard qu'hier. Je me demande pourquoi, vraiment, elle t'a parlé de cela.

Fara s'approcha de la baie et contempla le jardin, essayant d'imaginer Creel loin de ses bosquets, de son étang, de ses rocailles, arrachée au décor qu'elle aimait, bannie de son foyer. Creel dans un meublé. Alors il comprit ce qu'avait voulu dire sa belle-mère. Un dernier espoir lui demeurait.

Lorsque Creel fut montée, il appela Mel Dale. Le visage du maire eut une expression d'ennui quand il vit qui l'appelait, mais il n'en écouta pas moins d'un air solennel la requête de Fara.

— Je regrette, mais le conseil municipal ne prête pas d'argent. Et je dois vous dire une chose, Clark – bien que, remarquez-le bien, je n'y sois pour rien – il ne vous sera pas accordé de licence pour monter un nouveau commerce.

— Comment ?

— Je suis désolé. Voulez-vous un conseil ? Allez au magasin d'armes. Ces établissements ont parfois leur utilité.

Il y eut un cliquetis et l'écran s'éteignit. Fara continua à le regarder fixement. Il n'y avait pas de solution. Il ne lui restait qu'à mourir.

16

Fara et Creel transportèrent leurs pénates dans une unique pièce meublée. Il fallut deux mois à Fara pour prendre sa décision.

Ce jour-là, quand les rues furent désertes, il se rendit en rasant les murs à l'Armurerie. Il traversa le boulevard, longea un jardin fleuri et s'arrêta devant la porte de la boutique. Un instant, il eut peur que celle-ci ne s'ouvrît pas, mais son appréhension fut de courte durée : le panneau céda à la première poussée. Le vieil homme à la chevelure d'argent, assis dans un fauteuil, lisait à la lueur d'une lampe à la lumière tamisée. A la vue de Fara, il posa son livre et se leva.

— Mais c'est monsieur Clark, n'est-ce pas ? Que pouvons-nous faire pour vous ?

Les joues de Fara s'enflammèrent. Il avait espéré qu'on ne le reconnaîtrait pas, que cette humiliation, au moins, lui serait épargnée. Mais maintenant que cet espoir même s'écroulait, il sentait croître en lui la volonté entêtée d'aller jusqu'au bout. S'il se tuait, les funérailles ne coûteraient guère à Creel. C'était cela seul qui comptait désormais. Mais ni le poignard ni le poison ne feraient l'affaire.

— Je veux une arme capable de désintégrer un objet de six pieds de diamètre. Avez-vous cela ?

Le vieil homme ouvrit une vitrine et prit un revolver au canon court, frémissant de reflets mordorés. De l'ordine, indiscutablement.

— Voici un article parfait pour être porté dans un étui sous la veste, dit le vendeur d'une voix précise. Il est extrêmement rapide :

correctement synthonisé, il saute directement dans la main du tireur. Regardez. Je le mets dans l'étui. Pour le moment, il est synthonisé sur moi. Observez bien...

Ce fut extraordinaire. L'homme fit un geste des doigts et l'arme, qui se trouvait à un mètre de lui, bondit dans sa paume. Fara ne distingua aucun déplacement. Exactement comme lorsque la porte s'était dissipée dans sa main et avait claqué au nez de Jor. Ç'avait été instantané !

Il avait vu et même manié des armes, de vulgaires armes de métal ou de plastique comme en ont les soldats : jamais il n'en avait vu qui fussent capables d'obéir ainsi à l'ordre de leur propriétaire.

Il lui fallut faire un effort pour revenir à son affaire.

— C'est fort intéressant. Mais le faisceau ?

— De l'épaisseur d'un crayon, il transperce n'importe quel corps, sauf certains alliages au plomb, dans un rayon de cinq cents mètres. Vous pouvez désintégrer un objet de six pieds à moins de cinquante mètres. L'éjecteur se règle au moyen de cette molette. Vous la tournez à gauche pour étaler le faisceau, à droite pour le resserrer.

— Quel en est le prix ?

Le vendeur ménagea une pause.

— Je vous ai déjà expliqué nos règles, monsieur Clark. Je suppose que vous vous les rappelez ?

— Hein ? Vous voulez dire qu'elles sont vraiment applicables ? Mais ce ne sont... Ce dont j'ai besoin, c'est une arme de défense, mais que je puisse également tourner contre moi-même s'il le faut – ou si je le désire.

Le visage du vieillard s'éclaira.

— Ah ! C'est pour un suicide ? Cher monsieur, si vous voulez vous supprimer, cela ne nous regarde en aucune façon. Se détruire est l'un des quelques rares privilèges dont peut encore se targuer l'individu dans un monde où ses droits sont de plus en plus restreints. Quant au prix, il est de quatre crédits.

— Seulement ?

C'était une somme dérisoire et Fara en était abasourdi. Rien que l'ordine, déjà... Et l'arme était fine, artistement ouvrée. A vingt-cinq

crédits, Fara l'aurait trouvée bon marché.

Le mystère des Armureries lui parut soudain aussi avoir une importance égale à son propre sort.

— Si vous voulez bien ôtez votre veste pour fixer l'étui.

Fara obéit. Dans quelques secondes, quand il quitterait la boutique, il n'y aurait plus de difficultés. Rien ne ferait obstacle à sa mort. Il se sentait étrangement déçu. Contrairement à toute attente, une faible lueur d'espoir qui vacillait quelque part au fond dé lui-même venait de s'éteindre. L'espoir que les Fabricants d'Armes pourraient... pourraient...

— Il serait préférable que vous sortiez par-derrière, vous risquerez moins de vous faire remarquer.

Fara ne résista pas quand le marchand le poussa doucement par le coude vers le fond de la boutique. Il y eut un déclic et la porte se matérialisa. Derrière, il y avait des fleurs. Fara s'avança comme un automate.

17

Fara s'immobilisa au milieu de l'allée soigneusement dessinée. Le moment décisif était arrivé. Il essayait de se concentrer sur cette idée, mais il n'arrivait pas à discipliner ses pensées. Quelque chose n'allait pas. Il reprit sa marche pour contourner la boutique et, progressivement, le vague malaise qui l'enveloppait se muait en un sentiment de stupéfaction. L'évidence l'empoigna, lui coupant le souffle : il n'était plus à Glay. La boutique n'était pas à sa place.

Des hommes le dépassèrent, qui prirent place derrière une file d'attente, mais Fara ne le remarqua pas, fasciné qu'il était par la machine qui se dressait à l'endroit où aurait dû se trouver le magasin. A sa place, un immense bloc de métal se détachait sur l'azur méditerranéen d'un ciel sans nuages. Cinq terrasses d'une trentaine de mètres chacune montaient à l'assaut du ciel, s'achevant par une ogive de lumière, par une flèche audacieuse dont l'éclat rivalisait avec celui du soleil.

Et ce n'était pas un édifice, c'était une machine. Tout l'étage inférieur palpitait de lumières changeantes. Vertes, pour la plupart, mais qui parfois devenaient rouges, bleues, ou jaunes.

La seconde terrasse ne comportait que des feux blancs et rouges, la troisième des bleus et des jaunes ; quant à la quatrième, on y lisait les mots :

ROUGE – *décès*
BLANC – *naissance*
VERT – *population active*
BLEU – *immigration*
JAUNE – *émigration*

Sur la dernière terrasse, d'autres mots encore. Et des chiffres :

POPULATIONS

SYSTÈME SOLAIRE 11 474 463 747
TERRE 11 193 247 361
MARS 97 298 604
VENUS 141 053 811
LUNES 42 863 971

Les chiffres changeaient sans fin. Des gens mouraient, des gens naissaient, quittaient Mars pour Vénus, les Lunes pour Jupiter ou pour la Lune de la Terre ; d'autres revenaient se poser sur des dizaines et des dizaines de spatiodromes. L'image que Fara avait sous les yeux était le reflet de l'immense pulsation de la vie.

— Vous feriez mieux de prendre votre tour, fit, tout près de lui, une voix empreinte de cordialité. C'est long à régler, les cas individuels.

Fara dévisagea l'homme qui venait de parler. Le sens de la remarque lui échappa.

— Mon tour ?

Il n'en dit pas plus. Un sanglot lui contracta douloureusement la gorge. Il se détourna de l'inconnu, affolé par l'idée vertigineuse qui venait de jaillir dans son esprit : c'était de cette façon que Jor, le garde champêtre, avait été transporté sur Mars. Un cas individuel, avait dit l'autre.

Le garçon l'observait avec curiosité.

— Vous devez savoir pourquoi vous êtes ici. C'est que vous avez un problème que les tribunaux des Armureries doivent résoudre pour vous. Il n'y a pas d'autre raison pour venir au Centre d'Informations.

Fara s'inséra dans la file qui s'enroulait inexorablement autour de la machine. Elle avançait vite et il était peu à peu poussé vers une porte.

C'était donc un édifice, et pas seulement une machine.

Un problème ? Évidemment, il avait un problème. Un problème insoluble, un problème sans espoir, un problème dont les racines

tenaient à la structure même de la civilisation ishérienne. Pour le régler, il aurait fallu renverser les fondations mêmes de l'empire.

Enfin, il arriva devant l'entrée. La bouche sèche, il songea que dans quelques secondes il serait pris dans un inexorable engrenage. Mais il ignorait lequel.

18

Fara et son compagnon suivaient un vaste corridor aux parois miroitantes.

— Il y a un couloir latéral pratiquement vide, remarqua son compagnon.

Fara tremblait en s'y engageant. A l'extrémité du passage, une dizaine de jeunes femmes assises devant un bureau recevaient les arrivants. Celle devant laquelle il s'arrêta paraissait moins jeune vue de près. Elle lui dédia un sourire impersonnel.

— Votre nom, je vous prie.

Fara déclina son identité, ajoutant d'une voix mal assurée qu'il était originaire de Glay.

— Merci. Je vais vous demander d'attendre un moment, le temps de sortir votre dossier. Cela ne demandera que quelques minutes. Asseyez-vous.

Il s'affala dans un fauteuil qu'il n'avait même pas remarqué, son cœur battant à tout rompre, le souffle coupé, les nerfs tendus comme des cordes de violon ; il ne parvenait pas à aligner deux pensées cohérentes. Il constata à travers son vertige que la réceptionniste lui parlait et s'efforça de concentrer son attention, mais seules des bribes de paroles arrivaient à percer cette sorte d'écran trouble qui l'enveloppait.

— Le Centre d'Informations... bureau de statistiques... Toutes les naissances... enregistrées... niveau d'éducation, changements d'adresse... profession... moments cruciaux de l'existence. L'organisation... pour livraison de... liaison officieuse et discrète... Chambre impériale de la Statistique... par intermédiaire d'agents...

chaque communauté...

Fara avait le sentiment que des informations capitales lui échappaient, qu'il lui fallait discipliner ses pensées... Mais ses nerfs n'obéissaient plus à son contrôle. Il voulut interrompre la jeune femme, mais avant qu'un mot eût franchi ses lèvres exsangues, un objet plat et noir tomba sur le bureau de la réceptionniste avec un bruit sec. Après l'avoir étudié d'un air impassible, elle leva les yeux.

— Sans doute vous intéressera-t-il d'apprendre que votre fils Cayle se trouve sur Mars ?

— Quoi ?

Fara se dressa à moitié, mais déjà son interlocutrice poursuivait d'une voix ferme :

— Je dois vous informer que la guilde a pour règle de ne jamais intervenir au niveau des conflits privés. Son seul objectif est de promouvoir une réforme de la morale. C'est aux gens eux-mêmes, c'est aux masses qu'il appartient d'agir en ce sens, sans sollicitations extérieures. Cela étant dit, je vous demande à présent de nous exposer brièvement votre problème.

Fara, qui transpirait d'abondance, s'affaissa davantage au fond de son siège. Il voulait de toutes ses forces en savoir davantage sur Cayle. Mais, se maîtrisant, il raconta d'une voix brisée ce qui lui était arrivé.

— Vous allez vous rendre maintenant à la Chambre d'Identité, dit la jeune femme quand il eut achevé. Dès que vous verrez apparaître votre nom, vous gagnerez le bureau 474. Rappelez-vous bien : 474. La personne suivante, s'il vous plaît.

Fara se leva sans presque s'en rendre compte. Quand il se retourna, un homme âgé avait pris place dans le fauteuil.

Il s'engagea dans le long couloir qui lui avait été indiqué. Un bruit confus, qui lui parvenait par intervalles, s'amplifiait à mesure qu'il progressait. Le couloir s'achevait par une porte. Quand il l'eut poussée, le vacarme l'assaillit avec la brutalité d'un coup de poing assené en pleine face. Un vacarme insensé, titanesque, qui le figea sur le seuil. Et le spectacle qui s'offrait à ses regards était aussi incroyable, aussi surprenant que ce maelström.

Un amphithéâtre colossal où grouillaient des hommes par

milliers. Entassés sur des bancs, debout, arpentant le sol avec une fébrile impatience. Et tous braquaient leurs regards sur le tableau divisé en cases qui occupait tout le fond de l'auditorium. Chaque case portait une lettre de l'alphabet. Fara s'assit après avoir repéré la case des C. Il avait l'impression d'être engagé dans une partie de poker sans plafond. C'était vertigineux, fascinant, épuisant. C'était terrible.

Les cases s'illuminaient, une à une, composant des noms. Des gens hurlaient, d'autres se trouvaient mal. Le charivari faisait trembler les murs, incessant, sans faille, indescriptible. De minute en minute, un avertissement éclatait en lettres de feu : SURVEILLEZ VOS INITIALES.

Fara ne quittait pas le panneau des yeux. Il ne pourrait pas tenir longtemps. De seconde en seconde, c'était plus intolérable. Il avait envie de hurler pour réclamer le silence, de se lever, de marcher lui aussi comme un ours en cage. Mais ceux qui cédaient à cette impulsion se faisaient abreuver d'injures hystériques.

Brusquement, cette folie l'épouvanta. « Je ne vais pas faire l'imbécile, je...»

Clark, Fara... Clark, Fara.

Son nom. C'était son nom à lui qui clignotait sur le panneau.

— C'est moi, hurla-t-il.

Mais nul ne se détourna. Nul ne lui prêta la moindre attention.

Honteux de lui-même, il traversa l'amphithéâtre d'une allure furtive pour gagner un nouveau couloir où il s'agglomera à une interminable file de gens. Ici, c'était le silence. Un silence presque aussi insupportable que le sabbat de tout à l'heure.

474. Difficile de concentrer son attention sur un chiffre ! 474. A quoi serait-il confronté lorsqu'il aurait poussé la porte n°474 ?

C'était un bureau exigu, sommairement meublé d'une paire de chaises et d'une table sur laquelle des dépliants étaient régulièrement disposés en piles, et au milieu de laquelle trônait un globe fait d'une substance opaline et lumineuse.

Une voix s'en éleva.

— Fara Clark ?

— C'est moi.

— Avant que soit rendu le verdict, veuillez prendre un dépliant bleu.

Il s'agissait simplement de la nomenclature de toutes les sociétés dépendant de la Banque Interplanétaire n°5. Cinq cents noms environ, classés par ordre alphabétique, sans un commentaire. Fara glissa la feuille dans sa poche.

— Toutes explications vous seront données en temps utile, reprit la voix. Il est établi que la Banque Interplanétaire n°5 a commis à votre égard une escroquerie caractérisée. Elle s'est en outre rendue coupable de fraude, de concussions, de chantage et a accessoirement trempé dans une conspiration criminelle. Un agent de la banque, dont le rôle est d'entrer en contact avec les jeunes gens et les jeunes filles de bonne famille ayant des ennuis financiers, a fait connaissance avec votre fils. Le complice reçoit 8 pour 100 sur le prêt consenti, et la commission est payée par l'emprunteur. La banque a prétendu que votre fils avait reçu 10 000 crédits, alors qu'elle lui en a seulement versé 1000, et ce après que vous avez signé la reconnaissance. On vous a annoncé que votre fils risquait la prison pour avoir frauduleusement sollicité un prêt en votre nom, et la menace a été faite avant que l'argent eût changé de main. Le transfert de votre créance à votre concurrent constitue enfin un délit de conspiration. En conséquence, la banque est condamnée à une amende égale au triple de la somme extorquée, soit 36 300 crédits. Il n'est pas dans notre intérêt de vous faire connaître par quels moyens nous l'avons contrainte à payer. Qu'il vous suffise de savoir que l'amende a été réglée. La guilde en conserve la moitié, quant à l'autre... (Une liasse de billets tomba sur la table avec un bruit mat...) Elle vous appartient.

De ses mains tremblantes, Fara saisit l'argent.

Il eut de la peine à comprendre la suite du discours.

— Vos difficultés ne sont pas terminées pour autant. Il vous faudra beaucoup de persévérance et de courage pour remonter votre affaire. Soyez discret, brave, résolu, et vous réussirez. N'hésitez pas à faire usage du revolver que vous avez acquis pour défendre vos droits. Le moment venu, on vous expliquera notre plan. Vous pouvez partir à présent. Prenez la porte qui vous fait face.

Il fallut à Fara un grand effort de volonté pour l'ouvrir et la

franchir.

Sans transition, il se retrouva dans le local désormais familier de l'Armurerie. Le vieillard aux cheveux d'argent quitta son fauteuil pour s'avancer à sa rencontre, un sourire empreint de gravité aux lèvres.

L'inimaginable aventure était achevée, Fara était de retour à Glay.

19

Il ne parvenait pas à surmonter son trouble. Cette vaste, cette fascinante organisation implantée au cœur même de l'impitoyable société qui, en l'espace de quelques semaines, l'avait dépouillé, lui, Fara, de tout ce qu'il possédait...

— Le... juge, finit-il par dire, maîtrisant sa fièvre (et faute d'un mot mieux adapté), le juge m'a dit que pour retrouver ma situation, il me faudra...

— Avant que nous abordions cette question, j'aimerais que vous examiniez la liste qui vous a été remise.

— La liste ?

Il lui fallut un moment pour comprendre ce que voulait dire le vieil homme. Il avait totalement oublié le dépliant bleu. Après l'avoir extrait de sa poche, il l'examina avec attention. La Société d'Entretien y figurait en bonne place.

— Je ne comprends pas, murmura-t-il avec étonnement. Ce sont les sociétés contre lesquelles vous luttez ?

Son interlocuteur secoua la tête.

— Ces firmes ne représentent qu'une fraction des huit millions d'entreprises dont nous surveillons sans désemparer les activités. (Il eut un sourire sans gaieté.) Elles savent parfaitement que c'est à cause de nous que leurs bénéfices théoriques n'ont aucun rapport avec leurs gains, mais elles ignorent ce que représente la marge. Nous préférons les laisser dans cette ignorance. Notre but est de promouvoir une amélioration de la morale commerciale, non d'encourager la surenchère en matière de fraude.

Il ménagea une pause avant de poursuivre en fixant sur Fara un

regard scrutateur :

— Les compagnies qui figurent sur cette liste ont un point commun : elles appartiennent toutes à l'impératrice. Compte tenu des opinions que vous professiez, je ne m'attends d'ailleurs pas que vous me croyiez.

Fara ne broncha pas. Et pourtant, contrairement à toute attente, il croyait aux paroles du vieil homme. Totalement. Sans restriction. L'étonnant, l'impardonnable, était que toute sa vie durant il avait vu les hommes qu'on acculait à la ruine, qui sombraient dans la misère et l'oubli, et que ç'avait été sur eux qu'il en rejetait le blâme !

— Quel insensé ai-je été ! A dire *amen* à tout ce que pouvaient faire l'impératrice et ses fonctionnaires... Je me refusais à entretenir des rapports avec qui ne pensait pas comme moi. Je suppose que si je commence à critiquer l'impératrice, je ne tarderai pas à être expédié à mon tour.

— Vous ne devez en aucun cas médire de Sa Majesté. La guilde s'oppose formellement à une telle attitude et cesse d'accorder son appui à ceux qui font preuve de ce genre d'imprudence. La responsabilité de l'impératrice est atténuée, en réalité. Tout comme vous, elle est dans une certaine mesure emportée par le courant de la civilisation ishérienne. Mais ce n'est pas le moment de vous faire un cours détaillé sur la politique des Fabricants d'Armes. La période la plus critique de nos rapports avec le pouvoir se situe il y a quarante ans. A l'époque, tous ceux qui étaient convaincus de bénéficier de notre aide étaient assassinés. Je vais vous apprendre une chose qui vous étonnera : votre beau-père fut une des victimes de la répression.

— Le père de Creel ! Mais... J'ai toujours cru qu'il s'était enfui avec une autre femme !

— Chaque fois que quelqu'un était abattu, on faisait courir des rumeurs de ce genre. Pour mettre un terme à cette situation, nous avons nous-mêmes exécuté les trois notables responsables de l'hécatombe. Mais nous ne voulons plus connaître de nouveaux bains de sang. On nous accuse de composer avec le mal : ce reproche nous laisse insensibles. Nous nous refusons à faire obstacle à l'évolution profonde de l'existence : c'est cela qu'il faut que l'on comprenne. Nous réparons les injustices, nous agissons

comme un tampon entre les peuples et leurs exploiteurs les plus cruels. En règle générale, nous n'accordons notre aide qu'aux gens honnêtes, ce qui ne veut pas dire que nous refusons systématiquement notre assistance à ceux qui sont moins scrupuleux. Toutefois, nous n'allons jamais jusqu'à vendre des armes à ces derniers. Or, nos armes sont extrêmement précieuses et c'est en partie à cause d'elles que le gouvernement est obligé de se rabattre sur les seules arguties d'ordre économique pour asseoir sa dictature.

« Il y a quatre mille ans, un brillant génie, Walter S. de Lany, a inventé le procédé vibratoire qui a rendu les Armureries possibles et posé les premiers principes de notre philosophie politique. Et depuis quatre mille ans nous avons vu le régime osciller entre une monarchie démocratisée et la tyrannie absolue. Et nous avons compris une chose : *les peuples ont invariablement le type de régime qu'ils souhaitent*. Lorsqu'ils veulent en changer, à eux de mettre la main à la pâte. Nous, nous sommes un noyau incorruptible (incorruptible au sens littéral : nous disposons d'une machine pour laquelle le caractère d'un homme n'a pas de secret), un noyau incorruptible d'idéalisme ayant pour tâche de pallier les maux qu'engendre inévitablement le gouvernement, quelle que soit la forme qu'il revête.

« Mais nous nous éloignons de votre problème personnel. Il est d'une extrême simplicité : vous devez vous battre comme, depuis toujours, les hommes résolus à défendre ce qui avait de la valeur à leurs yeux, à sauvegarder leurs droits légitimes, se sont battus. Le trust d'Entretien des Moteurs a déménagé votre atelier dans l'heure qui a suivi la saisie et le matériel a été entreposé dans un lointain magasin. Nous l'avons récupéré et remis à sa place. Vous allez donc reprendre possession de votre bien et...»

Fara, les dents serrées, écouta attentivement les instructions. Finalement, il acquiesça.

— Comptez sur moi, dit-il. J'ai toujours été entêté. Je n'ai plus les mêmes opinions qu'autrefois, mais je suis toujours aussi buté !

20

La plupart des Maisons d'Illusions étaient fichées par la police. Mais une loi non écrite était en vigueur : chaque fois qu'une descente devait avoir lieu, le tenancier en était averti. Toutefois, le nom de ceux qui avaient été séquestrés devait être aisément trouvé dans le tiroir de quelque bureau. Dans les semaines qui suivaient, les listes d'émigrants, y compris les indigents et les criminels envoyés sur Mars, Vénus et les Lunes, étaient contrôlées. Les adjudicateurs du gouvernement avaient toujours besoin de main-d'œuvre pour les planètes. Et les Maisons, fréquentées par des femmes aisées qui ne pouvaient se permettre le scandale, fournissaient un contingent régulier de travailleurs.

L'argument selon lequel seuls les morts étaient silencieux n'était cependant pas admis par la police. Les tenanciers qui enfreignaient cette règle inexorable étaient poursuivis sans pitié. Depuis des milliers d'années, le système avait fait la preuve de son efficacité : le vice pouvait se donner libre cours, à condition que les victimes survivent à leur sinistre expérience.

Cayle fit instinctivement halte au pied de la passerelle. Le sol était dur comme le roc. Le froid qui s'insinuait à travers ses semelles le pénétrait jusqu'à la moelle. C'était donc cela, Mars ? Il contempla le morne décor de la ville et frissonna. Pas de froid : de haine. Une haine à l'état brut, si violente qu'il eut l'impression d'être habité d'une volonté d'acier.

— Avance un peu, toi, grommela un des gardes qui surveillaient le débarquement. Et sa voix était creuse dans l'air raréfié.

La pointe d'un bâton fouailla l'épaule de Cayle qui ne se

retourna même pas, méprisant l'insulte. Il suivit la file lugubre qui s'étirait interminablement. A chaque pas, le froid envahissait un peu plus son corps. Il l'éprouvait maintenant jusqu'au fond de ses poumons. Des hommes se mirent à courir devant lui. D'autres le dépassèrent, le souffle rauque, les yeux exorbités, gesticulant gauchement ; la faible gravité à laquelle ils n'étaient pas habitués les faisait chanceler. Plusieurs tombèrent avec un hurlement, le corps déchiré par les aspérités des pieux. Le sol gelé, le sol de fer de Mars était teint du sang des hommes.

Cayle s'astreignit à conserver une allure normale. Il se sentait plein de dédain à l'égard de ceux qui perdaient leur sang-froid. On les avait avertis ! Et le vaste dôme plastique n'était qu'à quatre ou cinq cents mètres de là. Si pénible que fût la température, on pouvait la supporter le temps de franchir une si courte distance. Quand il eut atteint l'enceinte, ses pieds étaient gourds, et tout son corps fourmillait. Mais sous le dôme, il faisait tiède. Lentement, le jeune homme se dirigea vers la partie de l'édifice d'où l'on avait vue sur la ville.

Shardl était une cité de mineurs, dressée au milieu d'une plaine ponctuée ici et là de masses vertes : les jardins atomiques, touffus, luxuriants, dont le spectacle incongru ne faisait qu'accentuer la désolation du paysage.

Un groupe s'était massé devant un panneau d'information. Il s'en approcha et parvint à lire le titre de l'affiche : NE LAISSEZ PAS PASSER L'OCCASION.

Intrigué, il se fraya un passage au milieu de la petite foule, prit connaissance du texte et s'éloigna avec un sourire. Ils recrutaient donc pour les fermes martiennes !

« *Acceptez un contrat de quinze ans et Sa Gracieuse Majesté, Innelda d'Isher, vous fournira une ferme entièrement équipée avec thermogénérateur atomique. Rien à payer comptant. Remboursement en quarante ans.* »

Et l'appel s'achevait par ce conseil insidieux :

« *Posez sur-le-champ votre candidature auprès du service de répartition des terres – et vous n'aurez pas à travailler une seule minute à la mine.* »

L'alléchante proposition laissait Cayle insensible. Il avait

entendu parler du système mis au point pour coloniser la planète froide et la planète chaude, Mars et Vénus. Chaque hectare serait un jour loti et occupé et les planètes connaîtraient alors les bienfaits de l'énergie atomique. A mesure que s'écouleraient les millénaires, les hommes parviendraient à dégeler tous les mondes glacés du Système solaire, à refroidir les déserts torrides de Vénus et de Mercure. Des hommes s'exténuant jusqu'à la fin de leurs jours finiraient par créer des copies acceptables de la Terre lointaine, de la verte planète d'où ils étaient venus.

C'était la doctrine. Du temps qu'il était à l'école, quand on évoquait devant lui le problème de la colonisation, il n'était jamais venu à l'idée de Cayle qu'il serait un jour ici, lui, dans la pénombre de Mars, victime d'une implacable machination contre laquelle l'éducation qu'il avait reçue ne pouvait le prémunir. Il avait cessé de détester son père. Sa haine était restée là-bas, dans les brumes du passé, dans ce monde de néant où s'étaient dissoutes ses illusions. Un pauvre imbécile, et voilà tout ! Au fond, peut-être valait-il mieux qu'il y eût des gens comme lui, incapables de comprendre les réalités de l'empire.

Son problème personnel était désormais résolu d'une manière aussi simple qu'efficace. Il avait eu peur autrefois : sa peur était morte. Si étrange que ce fût, il avait été honnête : son honnêteté était morte. Bien que, en un sens, il fût encore honnête. Tout dépendait de la façon d'envisager la vie : fallait-il se rallier à la théorie affirmant qu'un être humain devait être assez fort pour affronter les exigences de l'heure ?

Cayle était résolu à les affronter. L'homme qu'il était devenu ne moisirait pas sur Mars ! Tout d'abord, ne rien signer qui pût entraver ses mouvements. Il faudrait être prudent mais savoir saisir instantanément toutes les occasions qui se présenteraient – et s'engager alors à fond, jouer le tout pour le tout sans hésitation.

Une voix cauteleuse le tira de sa rêverie.

— Est-ce bien à Cayle Clark, du village de Glay, que je m'adresse ?

Cayle ne s'était pas attendu que l'occasion surgirait si vite. Il se retourna lentement et se trouva en face d'un homme de petite taille, engoncé dans un manteau d'une somptueuse élégance. En dépit de

sa mine insignifiante et de son cuir racorni, il était manifeste que ce n'était pas le genre de personnage à avoir fait partie d'un transport de déportés.

— Je représente la Banque Interplanétaire n°5. Il se pourrait que nous fussions en mesure de vous aider à sortir de cette situation... insolite.

Avec son visage décharné et son col trop grand, il ressemblait à un crapaud. Ses yeux inquisiteurs brillaient d'une lueur sombre comme deux perles noires.

Cayle ne put réprimer un frémissement de dégoût. Quand il était petit garçon, une femme venait parfois chez eux. Elle était couverte de bijoux et de fourrures. Elle avait les mêmes traits, les mêmes yeux. Tous les coups de martinet n'avaient eu aucun effet : il n'avait jamais voulu avoir affaire à elle.

— Cela vous intéresserait-il ?

Cayle allait repousser l'offre quand un mot auquel il n'avait pas prêté attention affleura sa conscience.

— Quelle banque avez-vous dit ?

La caricature sourit du sourire assuré de celui qui se sait porteur d'un don précieux.

— La Banque Interplanétaire n°5. Vous avez ouvert un compte à notre siège central il y a un mois. Au cours de l'enquête que nous faisons d'office sur nos nouveaux clients, nous avons appris que vous étiez parti pour Mars dans des conditions déplaisantes. Aussi avons-nous pris l'initiative de mettre le service des prêts à votre disposition.

— Je vois.

Cayle dévisagea avec attention son interlocuteur, mais ce nouvel examen ne lui permit pas de trouver le moindre détail capable de lui inspirer confiance. Cependant, la conversation demandait à être poursuivie.

— Qu'est-ce que la banque serait prête à faire pour moi au juste ?

L'autre se gratta la gorge.

— Vous êtes bien le fils de Fara et de Creel Clark ? demanda-t-il en faisant un sort à chaque mot.

Cayle hésita une seconde avant d'acquiescer.

— Vous désirez retourner sur Terre ?

Cette fois il n'hésita pas.

— Le tarif de base pour le voyage est de 600 crédits quand la distance Mars-Terre permet de l'accomplir en vingt-quatre jours. Si la distance est supérieure, il y a une majoration de 10 crédits par jour supplémentaire. Je suppose que vous êtes au courant ?

En fait, Cayle ignorait ce règlement, mais il se doutait bien que le salaire hebdomadaire de 25 crédits octroyé aux mineurs ne leur laissait guère l'espoir d'un rapatriement rapide. Un homme sans ressources était pieds et poings liés. Il redoubla d'attention, devinant déjà ce qui allait suivre.

— La banque, continua l'autre avec grandiloquence, la banque est prête à vous avancer 1 000 crédits si votre père accepte de se porter garant de vous et si vous signez une reconnaissance de dette de 10 000 crédits.

Cayle s'assit lourdement. L'espoir s'était évanoui plus tôt encore qu'il ne l'avait prévu.

— Jamais il n'avalisera une traite de 10 000 crédits, fit-il avec lassitude.

— Nous lui demanderons de vous couvrir seulement jusqu'à concurrence de 1 000 crédits. Vous rembourserez le solde sur vos gains futurs.

Cayle étudia le fondé de pouvoir en plissant les yeux.

— Selon quelles modalités cette somme me sera-t-elle remise ?

L'autre sourit.

— Vous signez. Nous vous donnons l'argent en liquide. Quant à votre père, ne vous faites aucun souci. C'est à la branche psychologie qu'il incombe d'obtenir l'aval des cosignataires et des signataires de traites. Pour les uns, on utilise la manière forte, pour d'autres...

Mais Cayle le coupa :

— Je tiens à avoir l'argent avant de signer quoi que ce soit.

L'homme au visage de crapaud s'esclaffa et haussa les épaules.

— Vous êtes dur en affaires, à ce que je vois. Mais ce sera fait comme vous voudrez. Accompagnez-moi jusqu'au bureau du

directeur.

Cayle, songeur, lui emboîta le pas. Tout cela paraissait trop facile. Méfiant, il avait l'impression d'une mise en scène trop bien réglée. Ralentissant le pas, il jeta un coup d'œil autour de lui. Il y avait toute une série de bureaux où des hommes bien vêtus s'entretenaient avec des déportés.

Il commençait à comprendre. D'abord l'affiche. Si cela ne marchait pas, si vous n'aviez pas envie de devenir fermier, le prêteur entrait en scène. Vous signiez et, alors, de deux choses l'une : ou vous ne receviez pas un sou, ou la somme que l'on vous remettait vous était immédiatement volée. Alors, ayant épuisé toutes vos ressources, présentes et futures, vous étiez condamné à rester sur Mars à perpétuité.

« La petite transaction se passe sans doute en présence de témoins, pensa-t-il. Deux gorilles avec leurs flingues, histoire d'être sûr qu'on ne se tire pas avec l'oseille. »

Bon moyen pour coloniser une planète inhospitalière ! Le seul, peut-être, puisque les Terriens ne se sentaient plus guère de vocation de pionniers.

Dans le bureau, les deux hommes étaient bien là. Deux hommes aux vêtements élégants. Souriants. Vraiment cordiaux. Le crapaud les présenta respectivement à Clark comme le directeur de la mine et un employé de la banque. Combien de « directeurs » était-on en train de présenter dans les bureaux voisins à d'autres naïfs ? Avoir l'occasion de s'entretenir en privé avec un aussi haut personnage, de se rendre compte que, après tout, lui aussi est un être humain, cela doit être extrêmement impressionnant.

Cayle serra les mains qui se tendaient, réfléchissant à la situation. Tout d'abord, obtenir l'argent de façon légale. C'est-à-dire signer un document et en conserver copie. Peut-être cela n'avait-il pas en soi une importance capitale, mais il ne fallait quand même pas sous-estimer la valeur de la légalité. Ce qu'il fallait éviter par-dessus tout, c'était de ne pas récupérer un sou et de se trouver devant un tribunal en présence de témoins qui nieraient froidement son histoire.

Le bureau, exigu mais agréablement meublé, aurait parfaitement pu être celui du directeur. Il y avait deux portes, celle

par laquelle Cayle était entré et une seconde qui lui faisait face. Par où, sans doute, disparaissait la poire une fois dépouillée, afin qu'elle ne pût raconter son aventure aux petits camarades. Clark alla l'ouvrir. Elle donnait sur une esplanade. Il vit des dizaines et des dizaines de baraquements et, un peu partout, des groupes de soldats. Spectacle qui donnait à penser : à supposer qu'il parvînt à empocher la somme dite, pas question de faire une sortie par là.

Il referma et revint vers le centre de la pièce.

— Brrr ! Ça pince sec, dans le coin ! Vivement que je retrouve la Terre !

Les trois compères lui répondirent par un sourire compréhensif, et le reptilien personnage lui tendit un document auquel était épinglée une liasse de billets de 100 crédits que Cayle fourra dans sa poche, non sans avoir pris le soin de les compter. A la suite de quoi il entreprit de lire le contrat qui, très clair, était apparemment conçu pour mettre en confiance les esprits qu'inquiétait le pathos compliqué des pièces de ce genre. Il y en avait trois copies : l'une destinée à la Terre, l'autre à la branche martienne de la banque et la dernière était pour lui. Toutes étaient dûment paraphées. Il ne restait plus que sa signature à apposer. Cayle détacha le double qui lui revenait et les deux exemplaires restants furent insérés dans le circuit d'enregistrement. Il orna le premier d'un paraphe ornementé, recula d'un pas... et lança sa plume, la pointe en avant, dans la figure du « directeur » qui poussa un cri en portant la main à sa joue déchirée.

Clark n'attendit pas. D'un bond, il atterrit près du crapaud, l'empoigna par le cou et serra de toutes ses forces. La bouche béante, le malheureux battit faiblement l'air de ses bras.

L'espace d'un instant, Cayle se demanda avec angoisse si son plan allait réussir. Il était en effet parti de l'hypothèse que sa victime avait une arme et qu'elle essaierait de la saisir. Tout dépendait de cela.

La main aux doigts grêles se glissa à l'intérieur du volumineux pardessus et en ressortit bientôt, étreignant un petit radiant qui ne tarda pas à se retrouver dans le poing du jeune homme.

L'« employé » avait, lui aussi, sorti son arme et il tournait en rond pour trouver le moyen de tirer sans blesser son complice. Clark

fit feu à bout portant, visant le pied de son adversaire. Du radiant, jaillit un mince et aveuglant pinceau d'énergie. Une odeur de cuir carbonisé envahit la pièce, en même temps que s'épanouissaient paresseusement dans l'air des volutes de fumée bleuâtre. Le type hurla, lâcha son instrument et s'écroula, tordu de douleur. Sur l'ordre de Clark, le « directeur », tout déconfit, leva les mains. Cayle le délesta de son radiant, ramassa celui de son collègue et se dirigea vers la porte à reculons. Il expliqua brièvement au crapaud ce qu'il attendait de lui : il l'accompagnerait, il serait son otage. Tous deux gagneraient la base la plus proche et s'envoleraient en direction de Mare Cimmerium où Cayle sauterait dans le premier navire régulier en partance pour la Terre.

— Et si quelque chose cloche, conclut-il, il y aura au moins un gazier qui crèvera avant moi !

Rien ne clocha.

Ces événements avaient lieu le 26 août 4784, ère d'Isher, deux mois et vingt-trois jours après qu'Innelda eut lancé son offensive contre les Armuriers.

21

Cayle réfléchissait et faisait des plans. Les jours s'égrenaient régulièrement tandis que la fusée fonçait vers la Terre. L'heure qu'indiquaient les horloges du bord s'approchait peu à peu de l'heure d'Isher. Mais, au-dehors, l'espace demeurait immuable : d'un côté, c'était l'ardente clarté du soleil ; de l'autre, l'obscurité, vibrante d'étoiles. Il mangeait, dormait, rêvait, allait et venait. Il vivait. Sa pensée se faisait plus claire, sa volonté plus aiguë. Il n'y avait plus de doutes en lui : l'homme qui a vaincu la peur de la mort ne peut plus échouer.

L'éclat du soleil augmentait. Sa spirale de feu éclaboussait les hublots. Mars n'était plus qu'une ponctuation rougeoyante dans l'océan de la nuit, malaisée à distinguer parmi les diamants étincelants qui jonchaient le ciel. La Terre grossit. Ce fut d'abord une bille de lumière ; puis une incroyable, une monstrueuse masse vaporeuse qui occupait la moitié de l'espace. Les continents prirent forme, et lorsque le navire contourna la Lune, les villes brillaient dans l'hémisphère nocturne, rivalisant d'éclat avec les cieux.

Cayle ne regardait la planète que par intermittence. A cinq jours de l'arrivée il avait découvert un tripot clandestin dans l'une des cales. Il perdit la plupart des parties, mais des gains occasionnels lui permettaient de récupérer quelques crédits. Le troisième jour, pris d'inquiétude, il abandonna, regagna sa cabine et fit le compte de ce qui lui restait : quatre-vingt-un crédits. Il avait réglé au représentant de la banque l'intérêt de 8 pour 100 du fameux prêt. Il avait acheté avec le reste un revolver, payé son billet... et perdu au poker.

« Le principal, songea-t-il, est que je vais bientôt rejoindre la

Cité impériale, avec, quand même, plus d'argent en poche que lors de ma première arrivée. »

Il s'allongea. Sa malchance aux cartes ne l'affectait en rien. Il n'avait pas l'intention de se refaire au Palais d'un Sou. A présent il voyait les choses sous une autre couleur. Il n'hésiterait pas à courir des risques, bien sûr. Mais... à un niveau supérieur. Ce ne serait pas facile de remettre la main sur les quelque cinq mille crédits dont il avait été dépossédé. Mais il y parviendrait. Il se sentait des trésors de patience, il se sentait prêt à toutes les éventualités. Dès qu'il aurait l'argent, il irait voir Medlon pour obtenir sa commission. Peut-être devrait-il payer. Peut-être pas. Tout dépendrait du moment. Aucune idée de vengeance ne le chatouillait. Le sort des créatures vénales comme le colonel ou comme le type des jeux lui indifférait. Ces individus n'étaient que des marchepieds pour lui, des outils pour réaliser le plan le plus ambitieux qui ait jamais été ourdi dans l'empire. Un plan ayant pour pierre angulaire une réalité qui semblait avoir échappé à tous ceux qui étaient parvenus aux sommets de la hiérarchie ishérienne.

Innelda voulait le bien du pays. Au cours du seul contact qu'il avait eu avec la souveraine, il avait compris que c'était un être blessé, qu'elle souffrait de la corruption qui l'entourait. On avait beau dire, l'impératrice était honnête. D'une honnêteté machiavélique. Clark ne doutait pas qu'elle fût capable d'ordonner l'exécution d'un adversaire. Mais cela faisait partie de son métier de dirigeante. Elle aussi devait se plier aux nécessités imposées par sa situation. Comme lui.

Oui, elle était honnête. Elle ferait un bon accueil à un homme qui, fort de son autorité, entreprendrait de nettoyer la maison. Depuis deux mois et demi, Clark réfléchissait aux paroles qu'il l'avait entendue prononcer lorsqu'il était dans le bureau de Medlon. Elle avait franchement fait allusion au fait que des officiers n'arrivaient pas à faire carrière parce qu'ils avaient appris que certaines choses se tramaient dans l'ombre. Et elle avait accusé – elle avait ouvertement parlé d'une conspiration pro-Armurerie liée à l'inexplicable fermeture des boutiques. Oui, quelque chose se préparait. Et pour un garçon comme Cayle qui était entré directement en contact avec l'impératrice, c'était une chance

énorme.

Mais avant de passer à l'application systématique de son plan, il y avait un préalable : retrouver Lucy Rall. Lui demander d'être sa femme.

Cela ne pouvait attendre. Son impatience était trop grande.

Il n'était pas tout à fait midi quand l'astronef se posa sur son berceau, mais il y avait les formalités et Clark n'émergea à l'air libre que vers 14 heures. Le temps était superbe ; pas un nuage ne ternissait l'azur. Une brise légère caressait les joues du jeune homme tandis qu'il regardait la ville qui scintillait au loin. Un spectacle à vous couper le souffle. Mais Cayle n'avait pas de temps à perdre. Il s'engouffra dans la première cabine qu'il rencontra et composa le numéro de Lucy. Mais ce fut un visage d'homme qui se forma sur l'écran.

— Je suis le mari de Lucy, ma femme vient de s'absenter. Mais vous n'avez aucune envie de lui parler ! Regardez-moi bien et vous serez de mon avis.

Clark, ébahi, écarquilla les yeux. Les traits de son interlocuteur lui étaient vaguement familiers.

— Allez, répéta l'autre. Regardez-moi bien.

— Je ne pense pas que...

Il se tut brusquement, conscient de la signification de ces paroles incompréhensibles et recula comme s'il avait reçu une gifle. Il sentait le sang quitter ses joues et, vacillant, porta la main devant ses yeux, comme aveuglé par une vision trop fulgurante.

— Remets-toi, reprit la voix et écoute. Rendez-vous demain soir sur la plage du Paradis Haberdashery. Regarde-moi encore pour qu'il n'y ait pas de doute. Et sois exact.

Clark n'avait pas besoin de dévisager une autre fois son correspondant, mais son regard se braqua instinctivement sur l'écran. Non, il n'y avait pas de doute possible. Ce visage était son propre visage...

Cayle Clark contemplait Cayle Clark.

C'était le 4 octobre 4784 de l'ère d'Isher. Il était 14 h 10.

22

6 octobre. Un souvenir affleure à la conscience de l'impératrice tandis qu'elle se retourne dans son lit : la veille, elle s'était dit qu'elle aurait pris une décision au réveil. Mais comme elle émerge du sommeil, elle s'aperçoit qu'elle est toujours dans la même incertitude. Elle ouvre les yeux, se met sur son séant et s'efforce de composer son visage pour dissimuler sa mauvaise humeur à la demi-douzaine de chambrières qui, ayant attendu jusque-là derrière l'écran étouffe-bruit, se hâtent à présent vers leur maîtresse. Innelda saisit la coupe d'énergie qui lui est tendue ; les projecteurs s'allument, inondant la vaste chambre de leur flot de lumière. Un nouveau matin commence. Et puis, c'est le massage, la douche ; la maquilleuse prend possession d'elle. La coiffeuse survient à son tour... La routine quotidienne.

« Il faut agir, songe-t-elle en abandonnant son corps à ses caméristes, il faut agir. Sinon l'offensive va avorter et comment supporter l'humiliation d'un échec ? Après quatre mois, ils ne vont sûrement plus tarder. »

Dès qu'elle est habillée, commencent les audiences. D'abord, il faut recevoir Gerritt, le majordome qui est toujours harcelé par une foule de problèmes. Des problèmes le plus souvent d'une médiocrité insigne. Au fond, c'est un peu la faute d'Innelda. Elle a toujours exigé que toutes les plaintes concernant le personnel du palais lui soient soumises et qu'aucune sanction ne soit prise sans son accord. L'insolence est aujourd'hui la faute dont les serviteurs se rendent le plus souvent coupables. Ils bravent leurs supérieurs, renâclent à l'ouvrage. C'est devenu une véritable habitude.

— Mais s'ils ne supportent pas les servitudes du métier,

pourquoi ne se démettent-ils pas ? s'exclame avec irritation l'impératrice. De bons domestiques ne sont pas en peine de trouver un emploi – ne serait-ce qu'en raison de ce qu'ils sont censés connaître de ma vie privée...

— Pourquoi Votre Majesté ne me laisse-t-elle pas régler ces questions ?

L'éternel refrain de Gerritt ! A la longue, elle le savait, le majordome finirait par avoir raison de sa résistance. Mais sûrement pas dans le sens qu'il escomptait. Jamais un de ces vieux conservateurs butés n'aurait la haute main sur le personnel innombrable du palais ! Ce seraient lui et ses pareils, ces vestiges de la régence, qui auraient un jour à vider les lieux.

Innelda soupira et renvoya son chambellan. De nouveau, le grand problème accapara son esprit. Que faire ? Donner l'ordre d'attaquer chaque fois que c'était possible ? Ou attendre dans l'espoir d'un fait nouveau qui modifierait la situation ? Mais il y avait déjà si longtemps qu'elle attendait !

Un homme de haute taille, aux yeux gris ardoise, entra et salua avec raideur. C'était le général Doocar.

— Le bâtiment a réapparu la nuit dernière pendant deux heures quarante minutes, madame. Il n'y a qu'une minute d'écart avec le temps calculé.

Innelda hocha la tête. Il n'y avait plus de surprise à attendre de ce côté-là, maintenant. Le rythme des matérialisations avait été établi dans la semaine qui avait suivi la première récurrence. Cependant, l'impératrice entendait être tenue au courant des fluctuations de l'édifice, sans qu'elle sût d'ailleurs clairement pourquoi. « Je me conduis comme une enfant incapable qui veut se mêler de tout. » Revenue à sa mauvaise humeur, elle fit quelques remarques peu amènes sur la compétence des savants militaires et en vint à la question qui lui tenait à cœur, celle de l'offensive.

— Il ne saurait être question de lancer une attaque actuellement, madame, déclara fermement le général. Dans chacune des grandes villes de la planète où existe une Armurerie, les génératrices sont en place, braquées sur l'objectif. Mais onze mille officiers ont déserté en deux mois et demi et les gardes ignorent le fonctionnement de l'arme.

— Et les hypnotiseurs ? Une heure suffit pour le leur apprendre.

— Oui, Votre Majesté, fit l'officier dont les lèvres étaient devenues plus minces encore, bien que le timbre de sa voix n'eût pas changé. C'est à vous qu'il appartient de décider s'il convient de rendre ainsi publique cette information. Vous n'avez qu'à en donner l'ordre. Vous serez obéie.

Innelda se mordit les lèvres. Doocar avait marqué un point.

— Ceux que l'on appelle simples soldats sont apparemment plus loyaux que mes officiers. Et plus braves.

Il haussa les épaules.

— Vous laissez à vos recruteurs le privilège de vendre les commissions. Avec cette méthode, on ne peut s'attendre qu'il y ait beaucoup de gens cultivés. Et puis un capitaine qui a payé ses galons dix mille crédits ne prendra pas de risques. Il n'aura aucune envie de se faire tuer.

Toujours ce vieil argument ! Combien de fois ne l'avait-elle pas entendu répéter avec des mots différents ! Pourtant, il n'y avait que quelques semaines que l'on faisait ouvertement allusion à ce problème. Sujet désagréable s'il en était un ! Un souvenir presque oublié lui revint en mémoire.

— La dernière fois que nous avons parlé de cela, je vous avais demandé de vous enquérir auprès du colonel Medlon de ce qu'il était advenu d'un jeune homme sur le point d'obtenir son brevet. Il est rare que j'entre directement en contact avec des subalternes.

La colère l'enflamma brusquement.

— J'en ai assez de cette horde de vieillards incapables de lever une troupe.

Elle se domina et enchaîna avec plus de calme :

— Alors, ce garçon ?

— Le colonel m'a informé que le candidat en question ne s'est pas trouvé au rendez-vous fixé. Pour Medlon, il a eu vent de quelque chose et a changé d'avis.

L'explication ne parut pas convaincante à l'impératrice. Cette dérobade ne ressemblait pas à ce garçon ! Innelda savait toute la valeur des contacts personnels. Ses charmes et l'espèce d'aura surnaturelle liée au trône qu'elle personnifiait agissaient

immanquablement sur tous ceux qu'elle rencontrait. Il fallait autre chose que la parole d'un Medlon, individu douteux, suspect d'ivrognerie, pour ébranler une pareille certitude.

— Général, veuillez informer le colonel que s'il ne me présente pas ce jeune homme aujourd'hui même, il se trouvera demain matin en face d'un Lambeth.

Doocar s'inclina mais un sourire cynique étira ses lèvres.

— Si Votre Majesté envisage de lutter contre la corruption en éliminant les coquins l'un après l'autre, sa vie entière ne suffira pas pour mener cette tâche à son terme.

Ce langage qui ne mâchait pas ses mots la heurta profondément.

— Il faut commencer quelque part, général, répliqua-t-elle d'un ton tout à la fois menaçant et chagrin. Je ne comprends plus. Autrefois, vous pensiez vous aussi qu'il fallait prendre des mesures.

— Ce n'est pas à vous à les prendre, madame. La famille impériale doit encourager l'épuration – elle ne doit pas en prendre directement la tête. Et puis... et puis j'ai fini par admettre plus ou moins le principe des Fabricants d'Armes. Lorsque l'on empêche les instincts aventureux de s'exprimer normalement, les hommes sombrent dans la corruption.

Les yeux verts d'Innelda lancèrent des éclairs.

— La philosophie des Fabricants d'Armes ne m'intéresse aucunement.

Elle était stupéfaite d'entendre de tels propos dans la bouche du vieil officier. Mais ses reproches n'émurent pas celui-ci.

— Le jour où j'en arriverai à me désintéresser de l'idéologie d'un pouvoir qui existe maintenant depuis trois mille sept cents ans, vous pourrez me demander ma démission, madame.

Où qu'elle se tournât, l'impératrice rencontrait le même respect inavoué envers les Armuriers. Presque un culte. Pis encore : on considérait que leur organisation était intrinsèque à la civilisation d'Isher, qu'elle en était légitimement un aspect. « Il faut que je me débarrasse de tous ces vieillards, songea-t-elle pour la centième fois. Ils m'ont toujours traitée, ils me traiteront toujours en petite fille. »

— Je ne me soucie pas de l'éthique d'un groupe responsable de l'immoralité qui règne dans tout le système solaire, général, dit-elle

d'une voix glacée. A l'âge où nous sommes, la productivité est telle que personne n'a plus faim. L'homicide, dans la mesure où il est dicté par le besoin, a cessé d'exister. Quant au crime psychiatrique, c'est un problème facile à résoudre par un traitement approprié. Mais que constate-t-on ? Le névrosé est en possession d'une super-arme ! Et le tenancier de la Maison d'Illusions en a une lui aussi. Certes, dans ce dernier cas, il y a une entente avec la police qui permet aux forces de l'ordre de faire des perquisitions. Mais si le possesseur d'une super-arme décide de résister, il faut un canon de trente mille cycles pour l'amener à résipiscence.

« C'est ridicule. Et criminel ! Impossible de mettre un terme à la perversité de millions d'individus qui méprisent la loi sous prétexte qu'ils ont une super-arme entre les mains. Ah ! si la guilde ne vendait ses armes qu'à des gens respectables, ce serait différent ! Mais quand n'importe quelle canaille peut s'en procurer...»

— Ce sont des engins exclusivement défensifs.

— Précisément : on assassine son prochain... et ensuite on se défend contre la justice ! Je me demande pourquoi je discute, général ! Nous sommes en mesure de détruire les Armureries une fois pour toutes. Il ne s'agit pas d'annihiler les membres de la guilde, mais d'anéantir les boutiques. Quand serez-vous prêt pour l'assaut ? Dans trois jours ? Dans une semaine ?

— Donnez-moi jusqu'à l'année prochaine, madame. La vague actuelle de désertions a tout désorganisé.

C'était vrai.

— Avez-vous capturé des déserteurs ?

— Quelques-uns.

— Je veux en interroger un tout à l'heure.

Le général acquiesça en silence.

— J'entends que la police militaire mette la main sur les autres. Dès que nous serons sortis de ce bourbier, j'installerai des tribunaux spéciaux, et les traîtres apprendront à leurs dépens la valeur du serment d'allégeance.

— Et s'ils possèdent des super-armes ?

Innelda parvint à maîtriser la fureur que l'objection avait fait bouillonner en elle :

— Quand la discipline militaire est pulvérisée par une organisation clandestine, les généraux eux-mêmes devraient comprendre qu'il est grand temps de juguler la subversion, mon cher. (Elle fit un geste plein d'autorité.) Cet après-midi, j'irai visiter les installations d'Olympia Field pour me rendre compte par moi-même de l'état où en sont les recherches. Je tiens à savoir si les laboratoires ont découvert comment les Fabricants d'Armes s'y sont pris pour escamoter la génératrice. Je vous rappelle que le colonel Medlon doit me présenter demain matin au plus tard le garçon dont nous avons parlé. S'il en est incapable, la tête d'un traître de plus tombera. Peut-être trouvez-vous que mon intérêt envers un individu est puéril. Je vous l'ai dit, général : il faut commencer quelque part, et je connais ce jeune homme, je sais que je peux le contrôler. Maintenant, vous, l'admirateur des Armuriers, disparaissez avant que je fasse quelque chose de terrible.

— Je suis loyal envers la maison d'Isher, rétorqua doucement Doocar.

— Heureuse de vous l'entendre dire.

Et sur ces mots sarcastiques, Innelda quitta la salle sans un regard en arrière.

23

Un discret soupir de soulagement salua l'entrée de l'impératrice qui sourit d'un air absent. Le repas ne commençait que lorsque Innelda avait rompu le pain ou fait annoncer qu'elle ne paraîtrait pas. Il n'était pas indispensable de faire acte de présence, mais ceux qui avaient le privilège de s'asseoir à la table de la souveraine, n'auraient pour rien au monde dérogé à la coutume.

Après un bref bonjour, Innelda prit place au haut bout de la table et but un verre d'eau. C'est le signal qu'attendaient les serviteurs.

La majorité des convives, hommes et femmes, avait le chef grisonnant. C'était à peine si une demi-douzaine de jeunes secrétaires se mêlaient à ces laissés-pour-compte de la régence. Lorsque le prince Del Curtin s'était volontairement retiré dans l'exil, ç'avait été une véritable débandade parmi les courtisans.

Après un mot d'indifférence aimable de l'impératrice, un silence tendu était retombé dans la salle à manger. Quelque chose faisait défaut à ses familiers. De la légèreté, peut-être ? Mais jusqu'à quel point ? Elle se rappelait encore qu'un très jeune homme, un an plus tôt, lui avait demandé si elle était vierge. Et comme tel était le cas, le souvenir de l'incident la gênait encore.

La licence était bannie de la cour. Instinctivement, Innelda sentait que laisser la porte entrouverte à l'immoralité rejaillirait aussitôt sur la réputation de la famille impériale. Certes, et alors ? Que souhaitait-elle exactement ? se demandait-elle en grignotant distraitement un toast. Des gens qui croient aux principes mais qui sachent aussi voir la vie sous l'angle de l'humour. Des gens comme

elle. Positifs. L'éducation qu'elle avait reçue, sévère et austère, lui avait donné l'esprit positif, ce qui avait une importance capitale. Mais ce n'était pas une raison pour afficher une solennité gourmée à tout instant. « Il faut que je me débarrasse de ces bonnets de nuit, de ces rabat-joie. » S'apitoyant sur son propre sort, elle adressa une prière fervente à ses dieux privés : « Accordez-moi une bonne plaisanterie par jour ! Accordez-moi un homme capable de diriger les affaires de l'État et qui sache aussi m'amuser. Ah ! si seulement Del était là ! »

Elle fronça les sourcils. Ses pensées prenaient un tour déplaisant. Le prince Del Curtin, son propre cousin, était opposé à l'offensive anti-Armureries. Quel choc lorsqu'elle l'avait découvert ! Et quelle mortification quand les partisans du jeune homme avaient suivi leur chef de file dans sa retraite pour marquer leur refus de participer à l'aventure ! Innelda, qui avait fait exécuter Banton Vickers lorsque celui-ci avait menacé de révéler ses plans aux Fabricants d'Armes (trahison qui aurait ruiné son prestige si elle n'avait réagi), ne pouvait négliger la force de l'opposition. Elle se rappelait la dernière conversation qu'elle avait eue avec le prince. Lui, glacé, protocolaire, si beau dans sa colère ; elle, à la fois incertaine et déterminée. « Quand vous aurez retrouvé vos esprits, vous pourrez me rappeler, Innelda. Mais pas avant. » Il la provoquait pour qu'elle lui répondît : « Vous pouvez toujours attendre ! » Mais elle n'avait pas eu le cœur de prononcer ces mots.

Elle s'était conduite en femme, songeait-elle amèrement, en femme blessée qui se maîtrise de peur que son mari ne la prenne au mot. Bien sûr, il n'était pas question qu'elle épousât jamais le prince après un éclat pareil. Mais il serait bien agréable qu'il revînt ! Plus tard. Quand les Armureries auraient été détruites.

Elle repoussa son assiette, consulta sa montre et frissonna. 9 h 30. La journée commençait à peine.

A 10 h 30, ayant liquidé le courrier urgent, elle fit introduire le déserteur. Le dossier lui apprit qu'il se nommait Gile Sanders, avait quarante-cinq ans, était d'origine rurale et avait grade de major. En dépit de son sourire un rien cynique, l'homme paraissait démoralisé.

Innelda l'étudia d'un air sombre. Sa fiche signalait encore qu'il

entretenait trois maîtresses et avait réalisé une fortune en trafiquant avec les fournisseurs de l'armée. Un cas type, en quelque sorte. Qu'un personnage aussi taré eût tout sacrifié, cela dépassait la compréhension.

C'est ce qu'Innelda lui fit remarquer sans vaines circonlocutions :

— Et n'essayez pas de me faire croire que le conflit a déterminé une crise de conscience chez vous. Je considérerais comme une insulte que vous me prêtiez la naïveté de prendre une telle explication pour argent comptant. Dites-moi simplement pourquoi vous avez renoncé à la situation que vous aviez choisie. Dans le meilleur des cas, vous risquez d'être déporté, à titre définitif, sur Mars ou Vénus. Êtes-vous un imbécile ? Un lâche ? Ou les deux à la fois ?

— Un imbécile, probablement, fit-il en haussant les épaules. Son regard ne fuyait pas celui de l'impératrice, mais sa réponse la laissait insatisfaite.

Après dix minutes d'interrogatoire, elle n'avait pu lui arracher une explication plausible de sa conduite. Peut-être la notion de profit et de perte n'avait-elle pas joué ? Innelda tenta une autre approche.

— Je lis dans votre dossier que vous avez reçu l'ordre de vous présenter au bâtiment 800 A. On vous a informé, en raison de votre grade, qu'une tactique avait été mise au point pour détruire les magasins d'armes. Une heure plus tard, après avoir brûlé vos papiers personnels, vous avez quitté votre bureau pour vous réfugier dans un chalet de la côte que vous aviez acheté secrètement – du moins le pensiez-vous – cinq ans auparavant. Au bout d'une semaine, quand il fut clairement établi que vous aviez abandonné votre poste, vous avez été arrêté et vous êtes depuis placé au secret. Êtes-vous d'accord avec cet exposé de la situation ?

Le déserteur acquiesça en silence.

— Je puis vous faire subir le châtiment de mon choix, reprit Innelda d'une voix douce. N'importe lequel : la mort, le bannissement... Je puis aussi commuer votre peine... et même vous amnistier.

Sanders poussa un profond soupir :

— Je sais.

— Je ne comprends pas ! Si vous vous rendiez compte de tout ce qu'impliquait votre décision... c'était de la folie pure.

— J'ai eu soudain, enchaîna l'autre d'un débit monotone comme s'il n'avait pas remarqué l'interruption, j'ai eu soudain la vision du monde où je vivais. Un monde où un être, et pas forcément l'impératrice, détiendrait ce pouvoir absolu. Un monde où il n'y aurait rien à quoi se raccrocher. Un monde sans consolation, un monde sans espoir.

C'était donc cela, le mobile ?

— Je n'ai jamais entendu proférer une pareille stupidité, s'exclama Innelda stupéfaite. Je suis désolée pour vous, major. L'histoire de la famille impériale aurait dû vous convaincre qu'il n'est pas possible de mésuser du pouvoir. L'univers est trop grand pour cela. La fraction de la race humaine sur laquelle s'étend ma juridiction est insignifiante au point que c'en est ridicule. Chaque décret que je promulgue s'efface comme une fumée. Il se perd littéralement dans une forêt d'interprétations contradictoires à mesure qu'il gagne les niveaux d'exécution. Moi seule peux savoir comment l'autorité se déforme lorsqu'on en arrive au stade de l'application, quand on a onze milliards de sujets à administrer.

Mais Sanders ne semblait pas touché par cet aveu. Offensée, Innelda se leva. C'était manifeste : l'homme n'était qu'un imbécile. Et un imbécile buté. Elle refréna difficilement sa colère.

— Écoutez-moi, major : les boutiques détruites, nous aurons le loisir d'établir des lois sages dont nul ne pourra plus se moquer. La justice sera plus uniformément distribuée ; les gens seront tenus d'accepter le verdict des tribunaux puisque leur seul recours serait de faire appel auprès d'une juridiction supérieure.

— Exactement !

Le ton avec lequel il avait prononcé ces mots prouvait amplement que le rebelle ne se rendait pas aux raisons de l'impératrice.

Elle le dévisagea quelques secondes d'un air dépourvu d'aménité.

— Si vous êtes un si chaud partisan des Armuriers, pourquoi ne

leur avez-vous pas demandé une arme protectrice ?

— Je l'ai fait.

Elle hésita.

— Alors ? Est-ce le courage qui vous a fait défaut au moment de votre arrestation ?

Elle n'aurait pas dû dire cela. C'était donner à Sanders des verges pour la battre !

— Non, Votre Majesté. J'ai agi comme d'autres... insoumis. J'ai enlevé mon uniforme. Je me suis rendu à une boutique d'armes. Mais la porte ne s'est pas ouverte. Il se trouve que je suis de ces officiers qui croient que la famille d'Isher est, des deux éléments de notre société, celui qui a le plus d'importance pour la civilisation d'Isher.

Ses yeux, qui s'étaient éclairés à mesure qu'il parlait, se ternirent de nouveau :

— Je suis dans la situation où vous voudriez que tout le monde soit. Il n'y a pas d'issue. Je dois me plier à votre loi, accepter la guerre inavouée comme une institution aussi légitime que la Maison d'Isher elle-même, accepter la mort si tel est votre bon plaisir, sans pouvoir risquer honnêtement ma vie au combat. Je vous respecte, madame, et vous admire. Les officiers qui ont déserté ne sont pas des canailles. Il leur a simplement fallu faire un choix – et ils ont choisi de ne pas participer à une aventure qui remet en question l'état de choses actuel. Je crois ne pas pouvoir parler plus franchement.

C'était aussi l'avis d'Innelda. L'homme qu'elle avait en face d'elle ne comprendrait jamais le réalisme indispensable de sa politique.

Quand elle l'eut renvoyé, elle nota sur son agenda : « Me faire tenir au courant du verdict de la cour martiale. »

Cela lui fit penser au jeune homme que Medlon devait lui présenter avant vingt-quatre heures. Elle feuilleta le carnet : « Cayle Clark, lut-elle à haute voix après avoir tourné quelques pages. Cayle Clark, c'est bien cela. »

L'heure était venue de se rendre au ministère des Finances pour s'entendre développer toutes les raisons rendant impossible un

accroissement des dépenses. Elle sourit avec lassitude avant de pénétrer dans l'ascenseur.

24

Rapport de Lucy à la Branche Coordination.

« Nous nous sommes mariés un peu avant midi, le jour même de son retour de Mars, le vendredi. Je sais qu'une vérification ultérieure a révélé qu'il n'a posé le pied sur Terre qu'après 14 heures. J'ignore comment le fait peut s'expliquer. Je ne lui ai pas communiqué cette information et ne le ferai que si l'on m'en donne l'ordre exprès.

« Cependant, il n'y a aucun doute en moi. L'homme que j'ai épousé est bien Cayle Clark. L'hypothèse d'un sosie qui m'aurait mystifiée est parfaitement insoutenable. Cayle vient de me télestater comme il a coutume de le faire chaque jour, mais il ne sait pas que je suis en train de rédiger un rapport sur son compte et je commence à me demander si je n'aurais pas dû refuser. Cependant, les choses étant ce qu'elles sont, je vais essayer de me rappeler tous les détails des événements, ainsi qu'on me l'a demandé. Je commence cette relation au moment où j'ai reçu son premier appel.

« Il était à peu près 10 h 30 du matin. Notre conversation fut extrêmement brève : après un rapide bonjour, il m'a demandé de l'épouser. Le chef du Département Coordination est au courant de mes sentiments à l'égard de Cayle, aussi M. Hedrock ne sera-t-il pas surpris d'apprendre que j'ai immédiatement accepté la proposition. Nous avons signé les déclarations conjugales et les avons enregistrées quelques minutes avant midi ce même jour.

« Nous nous sommes ensuite rendus à mon domicile et ne l'avons pas quitté avant le lendemain. Toutefois, je me suis absentée à 13 h 45 à la demande de Cayle qui voulait se servir de mon

statophone. Bien qu'il ne m'ait rien dit à ce propos, j'ai noté en rentrant que ce n'était pas lui qui avait appelé : le statomètre indiquait une communication d'origine extérieure.

« Je ne me reproche pas de lui avoir obéi : c'était, à mon sens, normal. Il ne m'a fait aucune allusion à cette communication, mais m'a raconté en détail tout ce qui lui était arrivé depuis notre dernière rencontre à la Maison d'Illusions. Son récit, je le reconnais, était assez confus, et j'ai plus d'une fois eu l'impression qu'il évoquait des événements survenus il y a très longtemps.

« Le lendemain, il s'est levé de bonne heure. Il avait beaucoup à faire, m'a-t-il dit, et comme j'avais hâte de prendre contact avec M. Hedrock, je n'ai pas soulevé d'objection. La déclaration de notre agent qui affirme l'avoir vu monter dans une luxueuse autoplane en stationnement dans le voisinage m'a étonnée. En toute sincérité, je ne comprends pas.

« Depuis, Cayle n'a pas remis les pieds chez moi. Il m'appelle tous les matins. Il ne peut encore me parler de ses activités, dit-il, mais il m'assure qu'il m'aime toujours autant. Et je le crois jusqu'à nouvel ordre. Je ne suis absolument pas au courant du fait qu'il serait depuis plus d'un mois capitaine dans l'armée de Sa Majesté. J'ignore comment il a pu obtenir sa commission. S'il est vrai, comme on l'a signalé, qu'il est déjà attaché à l'état-major de l'impératrice, je ne peux qu'exprimer ma surprise.

« En conclusion, je déclare que j'ai foi en Cayle. Il m'est impossible d'expliquer ses actes, mais je crois que leurs résultats seront conformes à l'honneur.

Signé : Lucy Rall Clark.
14 novembre 4784. »

25

L'instant décisif était venu. Hedrock avait temporisé pendant un mois, espérant des faits nouveaux. Après avoir lu le rapport de Lucy, il avait enfin une certitude. Comme il le prévoyait, la situation avait pris un tour inattendu. Mais il ne parvenait pas à saisir la signification des événements. L'angoisse le tenaillait ; il redoutait que des éléments d'une importance vitale lui fissent défaut. Mais il n'avait plus de doute.

Il relut le document. Lucy semblait avoir adopté une attitude réservée envers les Armureries. Elle n'avait certes pas agi contre leurs intérêts, mais on sentait à travers les lignes qu'elle craignait que son attitude fût mal interprétée et se tenait sur la défensive. Ce qui, en soi, était néfaste. L'emprise que la guilde exerçait sur ses membres était de nature psychologique. En général, quand l'un d'eux voulait abandonner, on effaçait certains souvenirs de sa mémoire, il recevait une prime calculée d'après la durée de ses services et on lui ouvrait la porte toute grande. Mais Lucy avait joué un rôle déterminant au cours d'une crise capitale. Il ne fallait pas laisser le conflit entre son devoir et sa vie privée devenir trop grave.

Hedrock composa le numéro de la jeune fille.

— Je viens de prendre connaissance de votre rapport, Lucy, et je tiens à vous remercier de votre collaboration. Nous sommes parfaitement conscients de la situation dans laquelle vous vous trouvez. On m'a chargé (c'était très délibérément qu'il employait cette formule, laissant supposer qu'un Comité directeur lui avait dicté ses paroles), on m'a chargé de vous demander de vous tenir mobilisée, jour et nuit, jusqu'à la fin de cette période. En échange, la guilde fera tout ce qui est en son pouvoir pour protéger votre mari

des conséquences qui pourraient résulter de son action présente.

Ce n'était pas une promesse faite à la légère. Il avait d'ores et déjà alerté la brigade de sauvegarde et dans la mesure où un homme gravitant dans l'orbe de la cour était susceptible d'être protégé, la mission serait accomplie. Il étudia discrètement la physionomie de Lucy. Elle avait beau être une fille intelligente, jamais elle ne comprendrait totalement le mécanisme de la guerre entre les Armureries et le pouvoir. C'était une guerre secrète. Les canons n'avaient pas tiré un seul coup de feu. Personne n'avait été tué. A supposer que les magasins d'armes fussent détruits, Lucy ne s'en rendrait pas compte tout de suite. Sa vie pourrait ne pas en être affectée et Hedrock lui-même, l'immortel, était incapable de prévoir le cours que prendrait l'histoire, une fois éliminée l'une des forces constitutives de la culture ishérienne.

Ses assurances n'avaient visiblement pas satisfait la jeune femme.

— Madame Clark, le jour de votre mariage, vous avez pris les mensurations callisthéniques de votre époux et nous les avez transmises. Nous ne vous avons jamais donné le résultat intégré pour ne pas vous inquiéter. Néanmoins je crois qu'il est plus de nature à vous intéresser qu'à vous alarmer.

— Elles sont particulières ?

— Particulières ? Les facultés callisthéniques de Cayle Clark étaient à ce moment supérieures à tout ce qu'avait jamais enregistré le Centre d'Informations depuis sa création. Nous ignorons quelle forme prendra son pouvoir, mais il est une chose dont personne ne peut douter : l'univers d'Isher tout entier va s'en trouver affecté.

Le désarroi se lisait dans les yeux de Lucy. Ce qui était terrible, c'était que Cayle ne faisait rien. Une nuée d'espions était à l'affût de ses moindres mouvements – enfin, de presque tous. A deux reprises, il avait trompé la surveillance de ses anges gardiens. Mais ce n'étaient là que des incidents mineurs. Le grand événement, quel qu'il fût, se développait. Et personne, même parmi les hommes de la guilde, n'était capable de prévoir ce que serait son évolution.

— Êtes-vous sûre de n'avoir rien oublié, Lucy ? Croyez-moi, c'est une question de vie ou de mort. Et c'est surtout à lui que je pense en disant cela.

Elle fit non de la tête. Rien n'avait changé dans son regard, sinon que ses yeux s'étaient agrandis. Sa bouche n'avait pas tressailli. C'était bon signe. Bien sûr, les réactions physiques sont trompeuses. Mais Lucy Rall n'avait pas été initiée aux techniques de dissimulation. Robert Hedrock pouvait mentir sans se trahir par aucune réaction nerveuse – Lucy ignorait comment on contrôle ses muscles pour réprimer les signaux inconscients qu'ils extériorisent.

— Monsieur Hedrock, vous savez que vous pouvez compter sans réserve sur moi.

C'était une victoire. Cependant, Hedrock était mécontent. Mécontent de lui-même. Quelque chose lui échappait, son esprit n'avait pas la subtilité nécessaire pour pénétrer assez loin dans la réalité. Comme pour le problème du « pendule », une donnée qui devait être ostensible défiait sa perspicacité. Ce n'était plus le moment de remâcher les faits et les chiffres dans la solitude de son bureau. L'heure était venue de se colleter avec le réel. Sur le terrain.

26

Hedrock remontait l'avenue de la Chance d'un pas de flâneur, savourant la nouveauté du spectacle. Il ne se rappelait plus quand il avait arpenté pour la dernière fois la fameuse artère. Il y avait longtemps, en tout cas. Très longtemps. La prolifération des salons de jeu, surtout, le frappait. Quant à la structure des bâtiments, obligée de se plier à des règles architecturales très strictes, elle avait peu varié en un siècle et le plan d'urbanisme de la Cité impériale n'avait guère évolué dans son ensemble. Seule la décoration s'était modernisée. Où qu'il portât son regard, le coordinateur ne voyait que des façades éclatantes, conçues pour attirer l'attention.

Quand il pénétra dans le Palais d'un Sou, il n'avait pas encore de programme d'action défini. Soudain, comme il allait entrer dans la Chambre au Trésor, il sentit le picotement de son anneau avertisseur : un transparateur était en train de le sonder. Il poursuivit paisiblement son chemin et ne se retourna qu'au bout de quelques mètres pour observer les deux hommes devant lesquels il était passé. Étaient-ce des employés de l'établissement ou... des indépendants ? Hedrock avait quelque cinquante mille crédits sur lui. Il sourit légèrement.

— Dites donc, les gars, je crois qu'il vaudrait mieux que vous abandonniez vos projets.

L'un des personnages haussa les épaules et sa main disparut au fond de sa poche.

— Vous n'avez pas de super-arme. Pas même une classique.

Hedrock le regarda dans le blanc des yeux.

— Si vous voulez faire une expérience, à votre disposition.

Ce fut l'autre qui détourna son regard.

— Allez, Jay, on les met. C'est pas le genre de boulot qu'j'avais cru.

Mais Hedrock les arrêta avant qu'ils ne fissent volte-face.

— Vous travaillez ici ?

— Non... Si vous êtes contre.

La sincérité de la réponse arracha un sourire au coordinateur.

— Je veux voir votre patron.

— C'est bien ce que je pensais. Enfin, tant que ça a duré, ça été un chouette job.

Cette fois, Hedrock laissa les truands s'esquiver. Leur réaction ne le surprenait pas.

La confiance en soi était le secret de la puissance. Jamais un être humain n'avait disposé des défenses mentales, physiques, émotionnelles, nerveuses, moléculaires dont pouvait se targuer Hedrock – et il avait suffi à Jay de plonger son regard dans celui, assuré et tranquille, du coordinateur pour s'en convaincre.

Sans hésiter, l'homme de la guilde, qui gardait présente à la mémoire la description des lieux faite par Lucy, gagna le couloir qui s'ouvrait derrière la salle des machines à parier. Mais à l'instant où il refermait la porte, un filet s'abattit sur lui et il se trouva brusquement soulevé de terre.

Il ne fit aucun effort pour se libérer. Dans la pénombre, il voyait le plancher cinq pieds au-dessous de lui, mais l'indignité de sa position ne le frappait pas outre mesure. Harj Martin était devenu prudent et se méfiait à présent des visites inattendues ! Indice intéressant ! Bientôt des pas retentirent. Une porte s'ouvrit et Martin apparut. Il alluma et contempla son prisonnier d'un air goguenard.

— Alors quelle est la prise du jour ?

Mais quand il eut rencontré le regard du captif, son enjouement disparut.

— Qui êtes-vous ?

Hedrock éluda la question.

— La nuit du 5 octobre, vous avez reçu la visite d'un jeune

homme du nom de Cayle Clark. Que s'est-il passé ?

— C'est moi qui interroge ! Je répète ! Qui êtes-vous ?

D'un geste, Hedrock fit pivoter l'une des bagues qui ornaient ses doigts : le filet se fendit, s'ouvrit sous lui aussi simplement qu'une fenêtre et le coordinateur reprit contact avec le sol.

— Dépêchez-vous de répondre, mon cher, je suis pressé.

Ignorant le pistolet que Martin avait empoigné, il sut trouver les mots qui amenèrent le tenancier du tripot à capituler.

— Si vous voulez seulement des informations, d'accord. C'est exact. Ce Clark est venu ici le 5 octobre vers minuit. Il était avec son jumeau.

Hedrock ne releva pas la fin de la phrase. Il n'était pas ici pour discuter.

— Et il faisaient une drôle d'équipe, croyez-moi ! L'un des deux a dû passer par l'armée : il se tenait... enfin, vous connaissez la posture hypnotique qu'on leur apprend ? C'était lui, la tête. Un drôle de coriace, je vous jure ! J'ai voulu protester, il m'a flanqué un coup de radiant dans les pattes. Quand j'ai ouvert le coffre pour leur donner le fric, j'ai fait un geste un peu trop vif : alors il a remis ça et il m'a à moitié scalpé.

Du doigt, Martin désigna la ligne claire au milieu de ses cheveux. Un tireur d'élite, c'était indiscutable. Et le coup avait été porté par une arme classique, une arme de l'armée.

— Ah ! gémit Martin, la vie devient trop difficile. Si je m'étais douté que les défenses normales pouvaient être aussi facilement neutralisées !

Hedrock en savait assez. Il abandonna l'obèse et quitta l'établissement. L'existence de deux Cayle était maintenant démontrée. Et le 5 octobre, le lendemain du retour de celui qui avait été sur Mars, l'autre avait été depuis assez longtemps dans l'armée pour avoir reçu plus qu'une formation préliminaire. Or, les rapports signalaient que Clark n'avait revêtu l'uniforme que le 6 – et qu'il était en possession de cinq cent mille crédits.

Une somme assez coquette pour un jeune homme qui met le pied à l'étrier. Mais cela ne suffisait pas à expliquer les événements. Compte tenu du capital callisthénique de Clark, cinq cent mille

crédits ne représentaient qu'un pouvoir dérisoire.

Hedrock interrompit ses réflexions sans être parvenu à résoudre ce problème. Son autoplane arrivait. Il avait encore quelqu'un à voir : le colonel Medlon.

27

Robert Hedrock regagna *l'Hôtel Royal Ganeel* un peu après midi. Après avoir examiné les rapports qui s'étaient accumulés sur son bureau pendant son absence, il eut, deux heures durant, un entretien télestatique secret avec un expert financier du Centre d'Informations de la guilde. Cette longue conversation terminée, il entra en contact avec le Conseil des Armuriers.

Dix minutes plus tard, Dresley ouvrait la réunion plénière du Conseil que le coordinateur avait sollicitée d'urgence :

— J'ai le sentiment, messieurs, que Robert Hedrock a relevé une piste encore chaude. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ?

Hedrock sourit. Lors du précédent meeting, deux problèmes le harcelaient : celui du « pendule » temporel et celui de l'impératrice. Le premier n'était toujours pas réglé, et chaque heure qui s'écoulait aggravait la situation. Mais cette fois, il avait une solution.

— Messieurs, commença-t-il sans vains préliminaires, le 27 novembre, c'est-à-dire dans douze jours, nous enverrons un ultimatum à l'impératrice d'Isher pour la sommer de mettre fin à la guerre. Les faits et les chiffres que nous lui soumettrons la convaincront qu'elle n'a pas d'autre choix.

Ces paroles provoquèrent l'émotion qu'il escomptait. Les conseillers savaient que le coordinateur n'était pas homme à faire miroiter de faux espoirs.

— Ne nous faites pas languir ! s'exclama Peter Cadron avec fougue. Qu'avez-vous découvert ?

— Je vais récapituler les événements, si vous le permettez. Au matin du 3 juin 4784, ère d'Isher, un homme en provenance de l'an

1973 selon le calendrier chrétien a surgi dans notre boutique de Greenway. Son arrivée nous permit d'apprendre que l'impératrice était en possession d'une arme énergétique inédite et venait de lancer une offensive contre les Armureries. La génératrice était installée dans un bâtiment récemment terminé de Capital Avenue. L'effet sur la boutique de Greenway fut particulier. Théoriquement, tout élément matériel du magasin aurait dû être instantanément annihilé. Seulement nos adversaires ignoraient une chose : les Armureries ne sont pas édifiées à partir de ce que l'on appelle ordinairement de la matière. Aussi les forces gigantesques qui avaient été libérées s'étaient focalisées non pas sur l'espace, mais sur le temps. C'est ainsi qu'un homme a pu être littéralement aspiré et a franchi un gouffre de sept mille années.

Après avoir exposé en termes purement mathématiques les lois du mouvement pendulaire auquel l'homme et la génératrice étaient assujettis depuis que les Armuriers avaient projeté McAllister hors du présent, Hedrock poursuivit en ces termes :

— Il y a encore des personnes qui n'arrivent pas à comprendre ce battement temporel. Pourtant, nous avons un exemple de ce phénomène à l'échelle macrocosmique : je pense au système solaire. Les planètes se déplacent dans l'espace-temps à plus de vingt kilomètres par seconde ; en même temps, elles ont chacune un mouvement orbital propre. Aussi, la logique nous dit que si l'on est éjecté dans le passé ou dans l'avenir, on se retrouvera en un point de l'espace éloigné de la Terre. Il est difficile de concevoir que l'espace n'est qu'une fiction, un résidu de l'énergie temporelle fondamentale et qu'une tension matérielle, une planète par exemple, au lieu d'influer sur les phénomènes liés à l'écoulement du temps, obéit elle-même aux lois de l'énergie temporelle.

« Pourquoi la période du battement est-elle de deux heures quarante minutes ? Nous ne le savons pas. Certains ont émis l'hypothèse que la nature cherche nécessairement l'instauration d'un état d'équilibre. Lorsque la génératrice glisse dans le passé, elle occupe le même « espace » que dans son temps normal, mais il n'y a pas de répercussions pour cette raison que la similarité est une fonction du temps, et non pas le produit d'une tension. A l'origine, McAllister était approximativement décalé de sept mille ans et la

génératrice de deux secondes. Aujourd'hui McAllister se trouve à plusieurs quadrillions d'années et l'édifice à un peu moins de trois mois. Le pivot se déplaçant positivement par rapport à nous, la génératrice ne peut pas rétrograder au-delà du 3 juin. Je vous demanderai de garder ces données présentes à l'esprit pendant que je vous exposerai un autre aspect de cette affaire qui, en dépit de sa complexité apparente, est fondamentalement une affaire simple. »

Les hommes réunis là étaient gens à l'esprit prompt. Pourtant, tout, dans les physionomies tournées vers Hedrock, reflétait le désir impatient d'avoir le mot de l'énigme. Et maintenant qu'il connaissait la vérité, le coordinateur s'étonnait qu'ils ne l'eussent pas encore saisie.

— La Branche Coordination a détecté, il y a quelques mois, dans un village du nom de Glay, un prodige callisthénique. Nous avons fait en sorte qu'il se rende à la Cité impériale. Cela n'offrit pas de difficultés particulières, une fois déclenchées certaines impulsions profondes en lui. Nous escomptions qu'il pourrait influencer les événements de façon appréciable, mais nous avons omis de tenir compte d'un facteur neutralisant : son ignorance des réalités du monde d'Isher. Je n'entrerai pas dans les détails. Qu'il vous suffise de savoir qu'il fut déporté sur Mars au titre de travail forcé. Mais il put revenir très rapidement sur Terre.

Poursuivant son récit, Hedrock apprit aux conseillers que Lucy Rall avait épousé Cayle Clark quelques heures avant que ledit Cayle Clark eût atterri, leur expliqua comment les deux Clark s'étaient emparés d'une somme de 500 000 crédits, comment l'un des deux avait rendu visite au colonel Medlon, ce qui avait été une aubaine pour ce dernier, l'impératrice ayant précisément exigé qu'il lui présentât le garçon auquel elle s'intéressait, sous peine de mort. Clark s'était vu conférer sur-le-champ ses galons de capitaine et avait immédiatement subi l'entraînement hypnotique réservé aux corps des officiers. Le lendemain, il se faisait annoncer à l'impératrice.

— Elle l'a affecté à son état-major personnel. Elle se figure avoir obéi là à une simple impulsion : en réalité, Clark a usé de ses capacités callisthéniques pour créer cette impulsion. Depuis sa nomination, son influence n'a cessé de croître ; il s'est fixé pour

tâche de lutter sans merci contre la corruption éhontée du régime, initiative qu'Innelda a vue d'un œil favorable. Même si Clark n'avait possédé d'autres atouts, il était dès l'abord promis à un brillant avenir au service de l'impératrice. En fait, ajouta Hedrock en souriant, en fait, ce n'est pas ce Cayle Clark-là qu'il nous faut surveiller, mais l'autre – celui qui se cache dans la cité, car c'est le second Clark qui manœuvre dans l'ombre depuis le 7 août. Et croyez-moi, messieurs les conseillers, ce qu'il a accompli est proprement incroyable. Vous allez en juger.

Quand il eut décrit par le menu l'activité du mystérieux Clark, les conseillers ne se tenaient plus, tellement ils étaient surexcités.

— Mais pourquoi a-t-il épousé Lucy Rall ? demanda quelqu'un.

— En partie parce qu'il l'aimait, en partie...

Il hésita, songeant à certaine question sans équivoque qu'il avait posée à Lucy.

— Il est devenu extrêmement prudent et s'est mis à penser à l'avenir. Ses tendances profondes ont émergé en surface. Supposez que quelque chose arrive à l'homme qui a réalisé ce miraculeux exploit en l'espace de quelques semaines ? Il voulait un héritier, tout simplement. Et Lucy était la seule fille honnête qu'il connût. Leur union est-elle définitive ? Je n'en sais rien. En dépit de sa révolte contre sa famille, Clark est un garçon à principes et, en tout état de cause, je ne pense pas que Lucy aura à souffrir de son fait. Elle aura un enfant, et la maternité est une expérience indispensable pour une femme. En outre, en tant qu'épouse, elle est sa légataire universelle.

Peter Cadron se leva.

— Messieurs, je propose que nous votions une motion de remerciement à Robert Hedrock pour services rendus à la guilde. Je propose en outre, ajouta-t-il quand les applaudissements se furent calmés, qu'il soit titularisé membre à part entière de l'Organisation.

Personne ne fit d'objection. C'était plus qu'un honneur que l'on décernait ainsi au coordinateur. Seule, désormais, la machine *Pp* serait autorisée à l'examiner. Il n'aurait jamais à rendre compte de ses faits et gestes, il aurait le droit d'utiliser toutes les ressources des Armureries comme son bien propre. Certes, il l'avait toujours fait, mais à présent il n'aurait plus à redouter de faire naître des

soupçons.

— A présent, reprit Cadron, je prie respectueusement M. Hedrock de bien vouloir se retirer. Le Conseil va maintenant débattre du problème du *pendule* temporel.

Hedrock quitta la salle. Il était sombre : il avait momentanément oublié que le péril le plus grave n'était pas encore exorcisé.

28

C'était le 26 novembre. La veille du jour choisi par les Fabricants d'Armes pour avertir l'impératrice qu'elle avait perdu la guerre. Mais Innelda n'avait aucune prémonition. Elle se préparait à se rendre au terrain de recherches... peut-être pour agir dans le sens que lui avait suggéré le capitaine Clark. Pourtant, elle hésitait à prendre une pareille décision. Pas par peur – simplement parce que ses responsabilités lui commandaient de ne pas se lancer étourdiment dans des aventures insensées.

Elle sortit légèrement de son autoplane. Devant elle s'élevait un rideau de brume agité de remous paresseux : le brouillard artificiel qui, depuis plusieurs mois, isolait le quartier de la curiosité des badauds. Elle s'avança lentement vers l'impalpable écran, attentive au paysage. Clark se porta à sa rencontre et la salua.

— Quand l'édifice doit-il apparaître ?

— Dans sept minutes, Votre Majesté.

— Tout est prêt ?

Il était prévu que sept groupes de savants pénétreraient dans l'immeuble et Clark avait personnellement vérifié la manière dont serait équipé chaque groupe. Innelda sourit :

— Vous êtes un homme précieux, capitaine.

Cayle ne répondit pas. Le compliment le laissait insensible. Cette fille, qui était presque littéralement la maîtresse de l'univers, ne pensait quand même pas que quelques mots de louanges et la solde lui achèteraient la fidélité inconditionnelle de gens intelligents ? Aucun remords anticipé ne le gênait. D'ailleurs, ce qu'il projetait ne saurait nuire à Innelda. Il était de règle à Isher de

faire ce qui était nécessaire. Et, pour Clark, il n'était plus question de reculer. Le mécanisme qu'il avait monté était déjà déclenché.

L'impératrice observa avec attention les lieux. A sa droite se trouvait l'excavation qui marquait l'emplacement de l'édifice. A sa gauche, l'Armurerie de Greenway au centre de son enclos de verdure. C'était la première boutique qu'elle voyait éteinte. Le spectacle la réconforta. Le magasin paraissait étrangement abandonné dans l'ombre des arbres. Elle serra les poings. « Si toutes les Armureries du système solaire étaient soudainement éliminées, on pourrait faire tout ce que l'on voudrait avec ces parcs innombrables. Et en l'espace d'une génération, les Fabricants d'Armes seront oubliés. Leur règne ne sera plus qu'une fable absurde qui fera sourire les enfants. »

— Par tous les dieux de l'espace, dit-elle tout haut avec une ferveur passionnée, c'est ce qui aura lieu !

L'air soudain frémit et, là où il n'y avait qu'une profonde cavité, se dressa soudain un bâtiment.

— A la minute précise, murmura Clark avec satisfaction.

Innelda frissonna. Elle avait déjà vu le phénomène au télestat mais, dans la réalité, ce n'était pas la même chose. D'abord, la dimension de l'édifice était particulièrement imposante : quatre cents mètres de haut, autant de large. C'était une immense masse de plastique et d'acier. Il était indispensable qu'il soit vaste : les diverses cellules d'énergie étaient entourées d'immenses chambres à vide. Il fallut près d'une heure pour visiter tous les niveaux.

— Il semble que les expériences n'aient rien endommagé, remarqua Innelda avec satisfaction. Et les rats ?

On avait mis des rats dans l'édifice lors d'une matérialisation précédente. Ils ne paraissaient en rien affectés par le « voyage », mais il était sage de s'assurer du fait par des méthodes scientifiques. L'impératrice attendit le verdict du laboratoire non sans jeter de fréquents coups d'œil à sa montre.

Elle constatait avec agacement qu'elle était nerveuse. Dans le silence total qui l'enveloppait, elle comprit clairement à quel point était absurde ce projet de partir avec les savants. Les hommes qui avaient accepté de l'accompagner au cas où elle aurait décidé de sauter le pas s'étaient enfermés dans un mutisme anormal.

Tournant le dos à la souveraine, ils contemplaient sombrement le mur transparent du local.

Enfin Clark réapparut, un rat dans la main. Il souriait.

— Regardez, madame. Ça frétille comme un alevin !

Quelle joie dans les yeux du jeune officier ! Innelda considéra l'animal d'un air songeur et, d'un geste qu'elle ne contrôlait pas, s'en saisit, pressa le petit corps tiède contre sa joue.

— Que ferions-nous sans vous, mes ravissants petits rats ? murmura-t-elle. Puis elle dévisagea Clark.

— La science a tranché ?

— Physiologiquement, émotionnellement, psychologiquement, chaque sujet est normal à 100 pour 100. Tous les tests sont positifs.

Elle hocha la tête. Le résultat ne faisait que confirmer une quasi certitude. Lorsque, le jour de l'offensive, le bâtiment avait disparu, la plus grande confusion avait régné parmi le personnel qui se trouvait à l'intérieur. Puis ç'avait été la première rematérialisation. Tous les techniciens avaient aussitôt été isolés. Les examens qu'ils subirent révélèrent qu'ils étaient tous en parfaite condition.

Innelda eut une dernière hésitation. Refuser de participer au « voyage » maintenant ferait mauvaise impression. Mais d'autres facteurs entraient en ligne de compte. Si quelque chose lui arrivait, ce serait peut-être l'effondrement du régime. Elle n'avait pas d'héritier direct. Sa succession reviendrait au prince Del Curtin qui était populaire mais dont on savait qu'il était en disgrâce. La situation était ridicule. Innelda avait l'impression d'être dans une impasse.

— Capitaine, vous vous êtes porté volontaire pour faire le... le voyage, que je vous accompagne ou non. J'ai décidé de ne pas vous accompagner. Sachez que je regrette de ne pouvoir vous suivre. Mais la raison d'État m'interdit de tenter l'aventure. Je vous souhaite bonne chance.

Une heure plus tard, l'édifice se dissolvait dans le néant. L'impératrice prit dans l'autoplane la collation qu'on lui apporta, lut plusieurs statogrammes qu'elle avait amenés. La nuit peu à peu tomba. Bientôt le bâtiment allait revenir.

Il se rematérialisa à l'heure dite. Les savants en sortirent. L'un

d’eux se présenta à elle :

— Le voyage s’est accompli conformément aux prévisions, Votre Majesté, annonça-t-il. Un incident regrettable a toutefois eu lieu. Le capitaine Clark devait effectuer une exploration extérieure. Nous avons reçu de lui un message statographique par lequel il nous annonçait que nous étions le 7 août. Il n’a plus donné signe de vie ensuite. Il n’a pas rejoint le bâtiment. Quelque chose lui est sûrement arrivé.

— Mais... Mais cela veut dire que du 7 août au 26 novembre, il y a eu deux Cayle Clark... le vrai et celui qui avait rétrogradé dans le temps ?

Elle se tut quelques secondes, incertaine. « Le vieux paradoxe temporel, songea-t-elle. Un homme peut-il revenir dans le passé et échanger une poignée de main avec lui-même ? »

— Qu’est-il advenu du second Clark ? demanda-t-elle à haute voix.

29

Le 7 août.

Le ciel était d'un bleu tendre, baigné de soleil. Une brise légère frôlait les joues de Clark qui s'éloignait à grands pas de l'édifice qui l'avait conduit dans son propre passé. Personne ne l'inquiéta. L'insigne rouge indiquant qu'il appartenait à la maison de l'impératrice brillait sur son uniforme. Les sentinelles présentaient les armes à son passage.

Il prit une autoplane publique qui se dirigeait vers le centre. Il avait plus de deux mois et demi à vivre avant de se retrouver à son point de départ, mais, compte tenu de ses projets, c'était peu.

En dépit de l'heure déjà tardive, il réussit à louer un bureau de quatre pièces, s'entendit avec l'agence pour qu'on lui fournît pour 9 heures le lendemain une équipe complète de sténographes et de comptables. Il passa la nuit, sur un lit de camp qu'il avait fait installer dans son bureau, à réfléchir et à mettre la dernière main à ses plans. Le lendemain, il se rendit à la première heure chez l'un des coulissiers les plus en vue de la ville, avec, en poche, une bonne partie des 500 000 crédits que lui avait remis le « second » Clark Cayle.

En fin de journée, son capital était de 3 700 000 crédits. Son personnel était débordé, et il engagea d'urgence un directeur qui eut pour mission de compléter les effectifs de la comptabilité et du secrétariat.

Épuisé, mais joyeux, rongé d'impatience, Cayle passa la soirée à organiser la journée du lendemain, préparant ses ordres d'achat et de vente en se référant aux journaux boursiers des deux mois et

demi à venir dont il avait pris soin de se munir avant de plonger dans le passé.

Au cours du mois d'août, il gagna 90 milliards de crédits, s'assura le contrôle d'une chaîne d'établissements bancaires, de quatre complexes industriels représentant un capital fixe de 4 milliards de crédits, et devint actionnaire majoritaire de trente-quatre autres sociétés.

En septembre, son compte atteignit 330 milliards de crédits ; il absorba la colossale Banque impériale première, trois établissements miniers interplanétaires et prit des parts dans deux cent quatre-vingt-dix compagnies. A la fin de ce mois, il était propriétaire d'un magasin de cent étages au cœur du quartier des affaires où plus de sept mille personnes travaillaient pour lui.

En octobre, il consacra toutes ses disponibilités à acquérir des hôtels et des domaines résidentiels. Ses investissements représentaient plus de trois trillions de crédits. Il épousa Lucy Rall et se rencontra lui-même. Les deux Clark se firent restituer par Harj Martin les gains dont Cayle n°1 s'était fait dépouiller au Palais d'un Sou. Ce n'était plus maintenant pour le fils de Fara qu'une dérisoire broutille, mais la récupération était une question de principe. Tous ceux qui avaient mis des bâtons dans les roues de l'homme en passe de devenir le maître d'Isher devraient payer. L'affaire Martin réglée, il ne restait plus à Clark qu'à rendre visite à Medlon, à recevoir ses galons de capitaine... et à préparer son voyage dans le passé.

Tel avait été le récit que Robert Hedrock avait fait aux membres du Conseil suprême de la guilde. Tel était le formidable événement qui avait contraint l'impératrice à mettre fin aux hostilités de crainte que Clark ne fît des émules. Ç'aurait alors été l'effondrement de la structure économique du Système solaire tout entier.

30

Tout était silence dans Glay endormi. Silence, et calme, et paix. Et pourtant, songeait Fara, ce village est laid. Laid de toute la laideur du mal.

Être armé, c'est être libre... Sa gorge se serra et les larmes lui vinrent aux yeux. Il les essuya du revers de la main. Il n'avait pas honte de pleurer. Quand on est en colère, les larmes vous font du bien.

Le lourd cadenas ne résista pas à l'étroit faisceau d'énergie qui jaillit, aveuglant, de son pistolet. En un éclair, le métal s'évanouit et Fara poussa la porte de l'atelier. Son premier geste fut de manœuvrer la commande d'invisibilité des fenêtres. Ce ne fut que lorsqu'elle fut réglée aux « vibrations noires » qu'il alluma. La gorge étreinte par l'émotion, il inspecta le précieux matériel que l'huissier avait saisi. Tout était là, en ordre, prêt à fonctionner.

Alors, d'une démarche mal assurée, il se dirigea vers le statophone et composa le numéro de Creel. Il s'écoula un long moment avant que l'image de son épouse se formât sur l'écran. Creel achevait de nouer son peignoir. A sa vue, elle pâlit.

— Fara... oh ! Fara ! Je croyais...

Il l'interrompit.

— J'ai été chez les Fabricants d'Armes, Creel. Écoute-moi. Va immédiatement voir ta mère. Je suis à l'atelier, et je n'en bougerai pas. Je ferai simplement un saut à la maison un peu plus tard pour manger un morceau et prendre des vêtements. Je veux que tu l'aies quittée à ce moment. M'as-tu compris ?

Creel avait repris ses couleurs.

— Inutile de te déranger. Fara. Je ferai le nécessaire. Je vais mettre tout ce dont tu as besoin, y compris un lit pliant, dans l'autoplane. Nous nous installerons à l'atelier, dans la pièce du fond.

Vers 10 heures du matin, une ombre se profila dans le chambranle de la porte grande ouverte et Jor, le garde champêtre, entra dans l'atelier. Il avait l'air mal à l'aise.

— Fara, un mandat d'arrêt a été décerné contre vous.

— Dites à ceux qui vous envoient que je suis décidé à résister. J'ai ce qu'il faut pour cela.

L'arme surgit avec une telle rapidité entre ses doigts que Jor tressaillit. Il contempla l'engin étincelant, l'engin magique braqué sur lui.

— Écoutez... Je dois vous remettre une citation à comparaître devant le Tribunal de Ferd cet après-midi. L'acceptez-vous ?

— Bien sûr.

— Vous viendrez ?

— Mon conseil viendra. Posez la citation par terre. Vous direz que j'en ai pris possession.

L'homme de l'Armurerie lui avait dit : « Ne bafouez pas l'autorité impériale si une procédure légale est intentée contre vous. Contentez-vous de désobéir. »

Jor avait l'air content de partir.

Une heure plus tard, le maire se manifesta à son tour, toujours aussi gourmé.

— Dites-moi un peu, Fara Clark ! lança-t-il d'une voix tonitruante. Vous avez tort de vous imaginer que vous allez vous en tirer à si bon compte. On ne nargue pas la loi impunément.

Fara garda le silence et le maire entra. Étonnant que cet homme qui soignait si douillettement sa replète personne osât prendre un pareil risque !

— Bien joué, Fara, fit-il en baissant le ton. Nous sommes des dizaines derrière vous. Sachez-le. Alors, ne flanchez pas. Excusez la comédie que j'ai été forcé de jouer : il y a une vraie foule qui stationne dehors. Vous me rendriez service en m'injuriant à haute et

intelligible voix. Mais je dois d'abord vous avertir que le directeur du trust d'Entretien est en route pour vous rendre visite. Deux gardes du corps l'accompagnent.

L'instant critique approchait. Fara serra les dents. « Eh bien, qu'il vienne, songea-t-il en s'efforçant de maîtriser son tremblement, qu'ils viennent...»

Tout se passa plus facilement qu'il ne le redoutait : lorsque les intrus eurent aperçu son arme, ils blêmirent. Après une bordée d'invectives homériques, le ton baissa.

— Nous avons une reconnaissance de dette de douze mille cent crédits. Vous n'allez quand même pas renier votre parole ?

— Je vous la rachète mille crédits et pas un sou de plus, répondit Fara sans se laisser démonter. Ce que vous avez effectivement prêté à mon fils.

L'homme au mufle lourd le dévisagea un bon moment.

— D'accord, finit-il par dire.

— Vous voudrez bien me signer une décharge pour solde de tous comptes.

Le premier client fut Miser Lan Harris et, à la vue du vieillard, Fara comprit dans un éclair pourquoi les Armuriers avaient choisi le terrain du vieux pour y installer leur boutique. Puis ce fut le tour de la belle-mère.

— Alors, vous avez réussi, on dirait ? s'exclama-t-elle après avoir refermé la porte. Bon travail ! Je regrette d'avoir été si dure avec vous, l'autre jour. Mais les partisans des Fabricants d'Armes n'ont pas le droit de prendre de risques. Enfin, ne parlons plus du passé ! Je suis venue pour ramener Creel à la maison. L'important, maintenant, c'est que tout redevienne normal et le plus vite possible.

C'était fini. Incroyable, mais vrai. Lorsque, le soir venu, Fara rentra chez lui, il se demandait si tout cela n'avait pas été un rêve. L'air était grisant comme du vin. Glay était redevenu un paradis tapis dans la verdure, un havre de paix, un asile hors de l'atteinte du temps.

31

— Monsieur de Lany ?

Hedrock s'inclina. Il avait légèrement modifié son apparence et ressuscité une de ses anciennes identités afin que la souveraine ne pût le reconnaître plus tard.

— Vous avez sollicité une audience ?

— Comme vous le voyez, Majesté.

Elle jouait avec la carte de visite. La blancheur de sa robe immaculée accentuait le hâle de son teint. La salle ressemblait à un atoll des mers du Sud. Ce n'étaient partout que palmiers et bosquets verdoyants, cernés d'une plage que venait lécher une mer aussi vraie que nature, une mer que faisait sans fin frissonner une brise fraîche.

Elle considéra son visiteur avec attention. Un homme à la mine grave, à l'allure autoritaire. Mais c'étaient les yeux de l'inconnu qui la captivaient. On y lisait la force, la bonté, la bravoure – une bravoure sans bornes. Elle ne s'était pas attendue que ce mystérieux M. de Lany eût une telle personnalité. Elle eut la sensation que cette entrevue avait une importance extrême. Son regard revint sur la carte.

— Walter de Lany, répéta-t-elle, songeuse.

On aurait dit qu'elle essayait la sonorité de ce nom. Comme si celui-ci possédait un sens caché.

Enfin, elle releva la tête.

— Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

Hedrock ne dit rien. Comme beaucoup d'impériaux, le chambellan n'avait pas subi l'entraînement psychodéfensif. Et

l'impératrice, bien qu'elle l'eût subi pour sa part, ignorait que la guilde disposait de méthodes éprouvées pour arracher un consentement immédiat à ceux dont l'esprit n'était pas protégé.

— C'est fort étrange.

— Rassurez-vous, madame. Je suis simplement venu solliciter de votre bienveillance que soit mis fin aux tourments d'un malheureux.

Innelda haussa les sourcils. Elle avait du mal à soutenir le regard intense de son interlocuteur.

— Vous êtes à même, madame, d'accomplir un acte de charité sans pareille pour un homme perdu à cinq millions de millions d'années d'ici, un homme qui oscille entre le passé et le futur, et que les forces libérées par votre génératrice font dériver toujours plus loin dans la durée.

Il avait fallu que Robert Hedrock se résolût à prononcer ces mots. Mais seuls les intimes de la souveraine et ses ennemis connaissaient certains détails relatifs aux récurrences de l'édifice évanescent de Capital Avenue. Comme il l'avait prévu, Innelda, instantanément, comprit tout ce qu'impliquaient ces paroles. Il la vit pâlir.

— Vous êtes un agent des Armuriers, n'est-ce pas ?

Elle se leva.

— Sortez d'ici ! Allez-vous-en immédiatement.

— Gardez votre sang-froid, madame. Vous ne courez aucun danger.

Il comprit bien que cet avertissement agirait à la manière d'un coup de fouet. Après quelques secondes d'immobilité, l'impératrice sortit d'un mouvement rapide le petit radiant blanc dissimulé dans son corsage.

— Si vous ne partez pas sur-le-champ, je fais feu.

— Un radiant ordinaire contre un homme muni d'une super-arme ? Voyons, madame !... Si vous acceptiez de m'écouter un moment...

— Je ne veux avoir aucun rapport avec les Fabricants d'Armes.

Le coordinateur commençait à trouver la situation exaspérante ; ce fut néanmoins d'une voix égale qu'il poursuivit :

— Je m'étonne d'une déclaration aussi peu réaliste, Votre Majesté. Non seulement vous êtes en rapport avec les Armureries depuis quelques jours, mais encore vous vous êtes inclinée devant la guilde. Vous avez dû mettre fin à la guerre et détruire vos machines à énergie temporelle. Vous avez accepté d'abandonner les poursuites contre les officiers déserteurs et vous contenter d'accepter la démission des insoumis. Et vous avez, enfin, accordé l'immunité à Cayle Clark.

Ces arguments laissèrent Innelda insensible.

— Vous avez une raison précise pour oser me parler sur ce ton, dit-elle, le visage dur.

Ses propres paroles parurent la galvaniser. Elle revint vers son fauteuil, la main toujours serrée sur le pistolet niellé.

— Je n'ai qu'à appuyer sur ce bouton pour appeler la garde.

Hedrock soupira. Tant pis ! Il avait espéré qu'il ne serait pas obligé de faire étalage de son pouvoir.

— Eh bien, appuyez...

Il était temps qu'elle prît conscience des réalités.

— Vous vous figurez que j'hésiterai ?

Et, d'un geste ferme, elle enfonça le pressoir. Seuls le friselis des vagues et le soupir feutré de la brise troublaient le silence. Deux minutes se passèrent, puis Innelda, ignorant Hedrock, s'avança vers un arbre dont elle remua une branche. Il devait s'agir d'un autre signal : après une brève attente, l'impératrice s'élança en effet vers le buisson qui dissimulait la cage de l'ascenseur. Mais ce fut en vain qu'elle en actionna le mécanisme. Alors, la souveraine reprit place dans son fauteuil devant Hedrock qui n'avait pas bougé.

— Vous avez l'intention de m'assassiner ? demanda-t-elle avec calme.

Hedrock se contenta de secouer la tête. Il regrettait profondément d'avoir été obligé de lui prouver à quel point elle était impuissante. D'autant plus que cette démonstration l'inciterait à perfectionner ses moyens de défense dans la certitude, bien mal fondée d'ailleurs, qu'elle se protégerait ainsi contre une science supérieure. Il s'était introduit dans le palais au cours de l'après-midi pour tout préparer. Certes, il n'était pas en son pouvoir de

contraindre Innelda à agir comme il l'entendait. Mais chacun de ses doigts était bardé d'anneaux qui étaient autant d'armes, les unes défensives, les autres offensives. Il avait revêtu sa « tenue de campagne », et les savants de la guilde eux-mêmes auraient été surpris de la diversité des ressources de sa panoplie. Aucun signal d'alarme ne pouvait fonctionner, aucune arme ne pouvait tirer dans le voisinage. Pour ce jour, le plus important de toute l'histoire du système solaire, Hedrock n'avait rien voulu laisser au hasard.

Innelda le considérait sombrement.

— Que voulez-vous ? Et quel est cet homme dont vous parlez ?

Il lui raconta la vérité sur McAllister.

— C'est insensé ! murmura-t-elle quand il eut achevé. Pourquoi est-il si loin alors que la génératrice ne se trouve qu'à trois mois de distance ?

— C'est la masse du corps qui constitue le facteur capital.

— Oh !... Que voulez-vous que je fasse ?

— Cet homme mérite pitié, madame. Songez qu'il flotte dans un vide que jamais d'autres yeux humains ne contempleront après lui. Il a vu la naissance de la Terre et du Soleil, et il a vu leur agonie. On ne peut plus rien faire pour lui, à présent, sinon lui accorder une mort miséricordieuse.

Innelda essayait d'imaginer les ténèbres où errait McAllister, mais elle replaçait l'événement dans une perspective plus vaste.

— Quelle est cette machine que vous avez amenée ?

— Une reproduction de la Temporelle, répondit-il sans préciser qu'il l'avait lui-même montée de toutes pièces dans l'un de ses laboratoires secrets. Seule lui manque la carte chronographique qui est trop complexe pour être façonnée rapidement.

— Je vois...

Ce n'était pas une vraie réponse, mais un simple automatisme verbal.

— Quelle est notre place à vous et à moi là-dedans ?

Hedrock ne s'était pas préparé à cette question. Il s'était rendu auprès de l'impératrice parce qu'elle avait essuyé la défaite et que, la situation étant ce qu'elle était, il ne fallait pas qu'elle conçût une trop grande amertume de son échec. C'est là un genre de détails

auquel il importe de penser, quand on est immortel et que l'on s'immisce dans les affaires des mortels.

— Il n'y a pas de temps à perdre, madame. La génératrice doit réapparaître dans une heure.

— Mais pourquoi ne pas laisser la décision au Conseil de la guilde ?

— Parce qu'il pourrait prendre une mauvaise décision.

— Alors, quelle est la bonne ?

— Écoutez-moi : je vais vous le dire...

Cayle Clark bloqua les commandes de l'autoplane pour que le véhicule décrivît un vaste cercle autour de la maison.

— Seigneur ! s'écria Lucy. Une maison de nuages !

Les yeux écarquillés, elle contemplait le domaine, les jardins suspendus, la demeure qui flottait entre ciel et terre.

— Cayle, tu es sûr que ce n'est pas une folie ?

Il sourit.

— C'est la dixième fois que tu me poses cette question !

— Ce n'est pas à l'argent que je pense. Es-tu certain que l'impératrice ne te cherchera pas... d'histoires ?

— M. Hedrock m'a donné une super-arme. D'ailleurs, j'ai rendu de grands services à Sa Majesté. Des services qu'elle a appréciés. C'est en tout cas ce qu'elle m'a assuré hier soir au statophone. Et je ne crois pas qu'elle ait dissimulé beaucoup d'arrière-pensées. J'ai accepté de continuer à travailler pour elle.

— Non ?

— Ne te mets pas martel en tête ! Tu me l'as dit toi-même : la guilde est pour un gouvernement unique. Plus ce gouvernement sera honnête, mieux cela vaudra pour l'univers. Et tu peux me faire confiance, conclut-il, les traits soudain tendus : les expériences par lesquelles je suis passé suffisent pour me donner la volonté de purifier le régime !

L'autoplane se posa sur la terrasse. Tous deux descendirent, et il lui fit visiter le nid douillet où ils vivraient ensemble pour toujours.

Quand on a vingt-deux ans, on croit inévitablement que c'est

pour toujours.

ÉPILOGUE

McAllister avait oublié qu'il avait une décision à prendre. Penser était trop difficile dans ces ténèbres. Quand il ouvrait les yeux, il ne voyait que l'obscurité de l'espace où il était englué. Il n'y avait pas de sol sous ses pieds. Les planètes n'existaient pas encore et la nuit semblait attendre quelque événement colossal.

Semblait l'attendre, lui, McAllister.

Alors, dans un éclair de compréhension, il sut ce qui allait arriver. Et s'émerveilla. Il comprit aussi ce qu'était la décision qu'il lui fallait prendre : accepter la mort.

Et cette décision, il la prit avec une étrange facilité. Il était tellement, tellement las. Le souvenir doux-amer l'effleura de ce jour, perdu dans un espace-temps aboli, où, laissé à demi mort sur un champ de bataille du XX^{e} siècle, il s'était résigné à mourir. Il s'était alors dit qu'il était juste de périr pour que d'autres pussent vivre. Et voilà qu'il éprouvait le même sentiment. Mais plus intense. Plus grandiose.

Comment mourrait-il ? Il n'en savait rien. L'oscillation du pendule, s'amortissant définitivement dans un passé sans bornes, libérerait alors la prodigieuse énergie temporelle qui s'était accumulée à chacun de ces battements monstrueux.

Il ne serait pas témoin de la naissance des planètes. Mais il contribuerait à leur genèse.

Fin du tome 1